

Je tiens à remercier ici toutes les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à la réalisation de ce livre. Cette collaboration m'a été très précieuse.

L'auteur

©éditions Oméga International – F- 31360 Boussens

Edition numérique autorisée par l'auteur

Numérisation

© 2004 Pam-PC Informatique

Offert par

© 2004 Shekina.com

## **PREFACE**

Cela fait des années que je connais Carlo et Michèle Brugnoli; leur profond engagement pour l'évangélisation et la mission ont été pour moi un défi constant. Raison pour laquelle je ne peux que vous les recommander chaleureusement.

J'ai traversé le Sahara avec Carlo lors de son premier voyage en Afrique de l'Ouest. C'est là que j'ai vu naître son amour pour ce continent. Au fil des années, son engagement n'a cessé de s'approfondir. Je crois que cette passion a quelque chose de contagieux!

Ce livre nous raconte comment une poignée de jeunes a décidé de prendre Dieu au mot au cœur de l'Afrique. Dans des circonstances parfois inextricables, ils se sont confiés en Lui et ont vu Sa main agir.

Depuis toujours, Dieu a placé des jeunes dans des situations qui les dépassaient. Souvenez-vous de David, ce jeune berger, qui en affrontant le géant, Goliath, était plus concerné par la réputation de Dieu que par sa propre sécurité. C'est parce que le Seigneur lui avait donné la force de vaincre le lion et l'ours, qu'il a renoncé à l'armure du roi Saül, ne comptant que sur Dieu. C'est armé d'une simple fronde et de cinq petits cailloux, et proclamant que ce combat était celui du Seigneur, qu'il a vaincu Goliath.

De par le monde, des géants spirituels provoquent le peuple de Dieu et le défient. Ils tiennent captifs de nombreuses nations sous leur emprise ténébreuse. Où sont les jeunes "David" qui, revêtus de la force divine, iront les anéantir et voir le royaume le Dieu s'établir parmi elles?

Beaucoup d'autres récits devraient être écrits pour relater les victoires sur les géants qui oppriment les nations. Votre vie pourrait servir à créer la prochaine histoire si vous laissez Dieu vous utiliser.

Joe Portale Fondateur des ministères francophones de Jeunesse en Mission. Doyen Adjoint de la Faculté des Ministères Chrétiens de l'université des Nations.

Toute l'équipe remonte dans le bus. Au bout de quelques kilomètres, on sent une odeur de brûlé... Certains pensent que cela vient du dehors, des feux de bois sur lesquels cuisent les aliments par exemple. Je penche la tête dehors. L'air est pur. Par précaution, je m'arrête. Maryline s'exclame: «Le dessous du bus brûle!» J'arrache l'extincteur, qui se trouve derrière moi, et saute de mon siège. Il faut savoir que le réservoir d'essence avait des fuites... A notre arrivée à Ouahigouya, le garagiste l'avait ressoudé et avait fixé un sac de jute entre le sol et le réservoir, afin de le protéger des pierres projetées par les roues. Ce sac, mal posé, touchait le tuyau d'échappement et venait de prendre feu! Pendant que l'on évacue le bus, je projette le contenu de l'extincteur sur le sac, qui s'éteint partiellement. Tandis que quelques-uns intercèdent avec ferveur, les autres évacuent la sono et le jerrycan de réserve d'essence. L'extincteur est vide et le feu reprend. Je demande de l'eau mais quelqu'un, pensant que c'est l'essence qui brûle, s'exclame: «Non, surtout pas d'eau !». Nous jetons alors du sable et de la terre sur le sac, mais il continue à flamber sous le réservoir. Je me décide alors à saisir le «Coolman», grand thermos de huit litres contenant la citronnade prévue pour le pique-nique, et à en déverser le contenu sur le foyer, qui s'éteint complètement. Ouf! Il était temps! Henri-Pierre, qui n'a pas perdu son sang-froid, propose d'aller à pied faire la réunion en plein air prévue à 2 km de là. Pendant ce temps, aidé d'un frère africain, j'enlève ce qui reste du sac carbonisé. Par miracle, le feu n'a pas atteint l'essence: le plancher de bois est intact, et la carrosserie aussi.

Lorsque je rejoins le groupe une demi-heure plus tard, Marianne est en train d'apporter le message et Michèle anime une réunion à l'école du village! Je constate que le seul à avoir été ébranlé dans cette situation, c'est moi...

L'après-midi, nous tenons encore deux réunions. La première chez un chef de village que nous sommes venus saluer. Une centaine d'écoliers nous rejoignent pendant la prédication d'Henri-Pierre. Il raconte justement l'histoire de deux singes imprudents Toko et Toukou. Les enfants sont suspendus à ses lèvres. Auront-ils le temps d'écouter la leçon à en tirer avant la cloche? Non, il est 15 h et les voilà partis, telle une nuée de moineaux! Une minute plus tard, ils sont de retour! Le maître leur a donné congé jusqu'à la fin du message... Au village, nous prêchons sur la croix et sa signification. Je témoigne de la protection de Dieu expérimentée le matin même, et, en conclusion, je dis à ces Africains que nous aimons: «Nous avons risqué notre vie pour venir jusqu'à vous, mais Jésus-Christ, Lui, a donné sa vie pour vous.» Personne n'ose répondre publiquement à l'appel. En un sens, cela me rassure: je sais qu'ils sont touchés et qu'ils mesurent la profondeur d'un tel engagement, en réponse à l'amour du Crucifié.

Avant le départ, le pasteur nous invite dans une case. Des plats sont disposés à terre. Leur contenu? Du riz et du poulet, menu d'honneur pour les visiteurs. A la fin du repas, un homme désire nous voir. Il veut se convertir. Le pasteur le connaît bien et atteste que sa décision est sincère. Nous nous agenouillons tous ensemble, et cet homme donne sa vie à Christ.

Mais au fait... Comment tout cela a-t-il commencé? Et pourquoi prendre des risques quand on a un avenir bien assuré en Europe?

# QUAND LA ROUTINE RENCONTRE LA VIE

J'ai été élevé d'une manière tout à fait traditionnelle dans une famille modeste du Jura suisse, à Tramelan. Mes parents se sont donnés bien du mal pour nous offrir le meilleur d'euxmêmes, durant toutes les années de notre enfance, à Rosine, ma sœur aînée, et à moi-même. J'aimais cette vie simple, animée par l'école, les sorties à vélo avec des amis, les jeux d'échecs, les pique-niques en forêt, l'aide qu'il fallait apporter dans une fabrique d'horlogerie où mon père était jardinier concierge et ma mère décalqueuse (travail qui consiste à imprimer le cadran des montres). Les nettoyages, la tonte du gazon, ou le déblaiement de la neige qui, à plus de 900 m d'altitude, tombe en abondance, faisaient partie de notre vie quotidienne.

J'aimais particulièrement les vacances. Je les considérais comme la récompense de l'année. Nous les passions sur la Riviera italienne, où habite la moitié de ma famille. Là encore, tout était bien réglé, baignades le matin et l'après-midi, promenades le soir avec, pour couronner la journée, les «gelati» aux délicieux parfums. Je n'imaginais pas que la vie puisse être plus belle autrement, d'autant que mes oncles et tantes nous recevaient toujours avec beaucoup d'amour. Avec les années, cet amour était devenu réciproque. Quelle joie de se retrouver! Mes projets d'avenir étaient très simples: avoir un bon métier, gagner suffisamment pour acheter une jolie maison, fonder une famille heureuse avec la femme qui me plairait et passer trois semaines tous les ans au bord de la mer.

Reconnaissant envers Dieu et mes parents cette enfance, j'en garde beaucoup de bons souvenirs. Pourtant quelqu'un allait bientôt tout bouleverser.

Je suivais fidèlement mon instruction religieuse et, pour moi, l'existence de Dieu ne faisait aucun doute. Je savais que l'éternité existait réellement et, à cause de cela, je voulais remplir toutes les conditions pour plaire à Dieu: aller à l'église le dimanche matin, suivre régulièrement le catéchisme, prier. En ma prière consistait à dire: «Mon Dieu, fais que j'aie de bonnes notes à l'école». Malheureusement, cela ne marchait pas toujours et je me révoltais. Ensuite je demandais pardon à Dieu puis... je recommençais.

La tente romande (une tente servant à l'évangélisation des enfants comme des adultes), fit son apparition dans la localité. Des amis m'y conduisirent. L'animateur nous posa une question: «Qui lit la Bible tous les jours ?» Je ne pus lever la main et j'en fus honteux; quelque chose me disait que c'était là un des secrets d'une vie réussie. Dès lors, j'ajoutai un nouvel élément à mes pratiques religieuses. J'empruntai la vieille Bible noire de ma mère et commençai à la lire. Je l'ouvrais n'importe où, lisais quelques secondes et refermais le livre sans rien comprendre, ou presque. Quelque temps plus tard, des voisins m'offrirent un calendrier biblique. Quelle aubaine, il me suffisait de lire le verset du jour pour prétendre lire la Bible tous les jours!

Puis vint la fin de l'école secondaire. Nous évoquions, un jour, mon avenir professionnel avec ma mère. Elle me dit: «Quelqu'un peut t'aider si tu le lui demandes ». Elle faisait allusion à Dieu. Je priai alors: «Mon Dieu, fais que je trouve le bon travail.»

Quelque temps après, j'étais engagé pour quatre ans, comme apprenti radio-électricien, dans un magasin de radio-télévision du village.

A cette époque-là, tout commença à changer. J'avais deux bons amis, frère et sœur, qui habitaient à cinquante mètres de chez nous: Paul et Louise Neuenschwander. Ils étaient

chrétiens. A mes yeux, tous les habitants de l'Europe étaient chrétiens. Mais avec le temps qui passait, je me rendais compte qu'ils parlaient de Jésus avec plus de liberté que je n'en avais. Je sentais qu'ils l'aimaient et lui étaient attachés. Pour moi au contraire, Jésus était quelqu'un de religieux qui me rendait seulement service de temps en temps... Depuis l'âge de cinq ans nous passions, ces amis et moi, de bons moments ensemble sans jamais rater l'occasion de nous inviter mutuellement à tous les anniversaires et à Noël. Je me réjouissais beaucoup de ces soirées, animées par des projections de diapositives, des parties d'échecs ou autres jeux, que partageaient nos familles.

Ces amis en vinrent à ouvrir leur maison le samedi, aux jeunes qui désiraient faire de la musique. Un jour, ils décidèrent d'organiser un «souper canadien», chacun apportant quelque chose à partager avec tous, et nous y invitèrent, ma sœur Rosine et moi. J'appréhendais cette soirée, car le père de famille avait 1'habitude de prier avant le repas, et je m'imaginais qu'il me désignerait pour le faire. Toute la journée, j'essayai de composer une prière pour le cas où il en serait ainsi. Le soir arriva et... il pria lui-même! Ouf!

Mais l'ambiance m'impressionna. Il régnait une amitié vraie, joyeuse, entre ces jeunes. J'avais l'habitude de l'atmosphère du travail et de l'école, où le plus fort l'emporte, où chacun essaie de se faire bien voir pour ne pas être rejeté, où l'on emploie le langage "politiquement correct" et où l'on s'habille comme tout le monde, de peur d'être taxé d'extravagance. Là, rien de semblable. Après le repas, accompagnés d'une ou deux guitares, l'on se mit à chanter.

A l'école, le héros était celui qui chantait le plus faux et réussissait à exaspérer le professeur jusqu'à se faire mettre à la porte. Le caïd? Celui qui se faisait définitivement exclure du cours de solfège. Et j'avais devant moi des jeunes de mon âge qui chantaient tout simplement des chœurs joyeux et entraînants. Sans que je m'en doute, cette soirée allait marquer un tournant dans ma vie. J'avais senti une atmosphère empreinte d'amour. Je n'étais ni malheureux, ni drogué, mais j'aspirais de tout mon être à vivre cela. Aussi, quand on décida de renouveler cette rencontre le samedi suivant, je m'en réjouis beaucoup. Rapidement, cela devint une habitude. Il y avait des jeunes de la plupart des communautés chrétiennes du village. On se réunissait à 16 heures, et l'on commençait à chanter. Après une interruption pour le repas, à 18 heures, les chants reprenaient jusqu'à 22 ou même 23 heures. Cela me paraît incroyable aujourd'hui, mais ces moments étaient si profondément imprégnés de l'amour de Dieu que nous aurions pu continuer longtemps encore.

Un samedi soir, Gérard, l'un des aînés du groupe, proposa un moment de prière spontanée. Chacun se mit à «parler» avec Dieu. Comme tous le faisaient, tour à tour, je me lançai aussi en tremblant. Il n'y avait pas de prédication. On ne comprenait pas bien ce qui se passait. Mais on commençait à percevoir que Dieu lui-même était la source de cet amour. Bientôt ces deux vérités bouleversèrent ma conception de Dieu: d'une part, je me sentais parfaitement connu de lui, je savais que l'égoïsme animait ma vie. Tout tournait autour de moi. Mes prières elles-mêmes étaient centrées sur ma personne. Mes projets d'avenir me plaçaient au centre de tout. Et Dieu savait tout cela. Mais d'autre part, Dieu m'aimait plus que personne ne l'avait jamais fait. J'en étais illuminé comme par un puissant rayon de soleil! Je compris peu à peu que Christ avait donné sa vie sur la croix pour porter non seulement les péchés du monde entier, mais aussi les miens. A cause de cela, je pouvais être pleinement pardonné et connaître Dieu comme un Père. Jésus prit ainsi la première place dans ma vie. Tout eut un sens nouveau. Extérieurement ma vie restait la même: travail, école, collègues, clients, mais mon cœur avait changé... J'aimais réellement chacun de mes collègues, et je commençais à prier pour eux; j'éprouvais désormais un véritable intérêt pour les clients - en fait, ils n'étaient plus uniquement des clients, je voyais en eux des personnes avec leurs besoins. Lorsque nous allions réparer les téléviseurs à domicile avec mon chef d'atelier, je me mettais à apprécier les contacts extrêmement variés que nous offraient les grands immeubles, les fermes ou les somptueuses villas. Je comprenais que Dieu avait un but plus important pour moi que les connaissances techniques. Il voulait m'apprendre à connaître les gens, à les aimer, à communiquer avec eux sans timidité. Il voulait m'enseigner la disponibilité en toutes circonstances: qu'il s'agisse de monter sur un toit, ramper dans la paille pour installer une antenne, prendre un café avec un directeur, grimper sur un pylône ou réparer une télévision. Je me trouvais désormais à l'école de la vie, à l'école de Dieu, quel privilège!

Un feu s'était allumé en moi. Je désirais servir Dieu de tout mon être; je brûlais du désir de partager la Bonne Nouvelle.

A Pâques 1973, nous fîmes, en famille, un voyage organisé à Paris. J'avais entendu parler d'un mouvement chrétien qui y témoignait et je désirais le rencontrer. Je priai: «Seigneur, aide-moi à les trouver dans cette immense ville.»

Dès notre arrivée, je remarquai des affiches étonnantes placardées sur les places: «Un seul chemin Jésus». C'était le mouvement «Opération Mobilisation» qui évangélisait Paris. Le lendemain je rencontrai des membres de ce mouvement, près du sacré-cœur. Ils témoignaient et distribuaient des invitations pour des soirées d'évangélisation. Je demandai à une jeune fille s'il me serait possible d'avoir un paquet à distribuer, elle acquiesça volontiers. J'avais si longtemps attendu une telle occasion que j'aurais sauté de joie!

Le lendemain, je m'arrangeai pour passer l'après midi avec eux en partageant leurs activités dans la rue. Ce fut inoubliable. Je parlai avec bien des gens, dont un homme qui vendait des tickets pour un spectacle immoral; il m'accosta. J'éprouvais de la jalousie pour Dieu, j'étais surpris de ma propre réaction; je laissai parler mon cœur et exhortai avec force ce «vendeur» à changer de métier. Dieu l'aimait et avait un tout autre but pour sa vie; cet homme offrait l'immoralité moyennant finances, tandis que Dieu lui proposait gratuitement la pureté, l'amour et une vie nouvelle. Quelques personnes étonnées s'arrêtèrent pour écouter, les autres vendeurs étaient ennuyés et n'appréciaient pas ce contretemps. Je sentais la misère de cet homme qui, pour gagner son pain, devait faire violence à sa conscience. Personne ne lui avait probablement jamais parlé ainsi. Mais son regard trahissait son approbation cachée et une soif de vie nouvelle et propre. Cent mètres plus loin, un jeune homme m'accosta: «T'as pas un franc?» C'était la première fois que je voyais cela. Avant de les lui donner, je lui parlai de Celui qui pouvait lui donner bien plus et combler sa vie.

J'avais rêvé de la tour Eiffel depuis l'âge de 4 ans, mais ce monument d'acier me parut bien terne. Rien à faire, toute mon attention était centrée sur les Parisiens. Je les aimais intensément, et cet amour ne venait pas de moi. Je passai ce week-end prolongé à leur parler de Jésus, abandonnant le programme officiel du «parfait touriste».

Quelque temps avant ce voyage à Paris, un serviteur de Dieu était venu à Tramelan nous parler du Saint-Esprit, qui confère la puissance de Dieu pour le témoignage. Il était revenu une semaine plus tard, pour prier avec ceux qui le désiraient. Il y avait là des jeunes et des moins jeunes, de diverses dénominations. Il pria pour plusieurs personnes. Je n'osais rien dire, ni demander, parce que je venais de subir une semaine de défaite spirituelle et pourtant, combien je désirais ce revêtement de puissance promis à ceux qui le demandent. A ce moment-là, Dieu manifesta sa bonté à mon égard: le pasteur discerna mon désir muet et pria pour moi en terminant la réunion. Rien d'extraordinaire ne se produisit, mais le fardeau de l'évangélisation devint de plus en plus pressant pour moi.

Depuis un an déjà, je désirais passer par les eaux du baptême: la prière et la lecture de la Bible m'avaient convaincu qu'un engagement adulte et public était nécessaire. Le voyage à Paris raviva en moi ce désir. C'est ainsi que je fus baptisé avec sept autres jeunes du groupe du samedi. Ce moment restera gravé dans ma mémoire. Avant de m'immerger dans l'eau, le

pasteur prophétisa. Il me donna un mot d'ordre, un encouragement de la part du Seigneur. J'en fus bouleversé, car il ne connaissait rien de moi ou presque: «Mon fils, dit-il, j'ai un ordre pour toi. Je mettrai mon Esprit sur toi, je t'utiliserai comme un outil. Je te conduirai et je t'emploierai pour parler en temps voulu avec ceux qui sont fatigués. Sors pour arroser les chemins, et pour relever celui qui est tombé. Tu pourras faire ces choses par le Saint-Esprit. Je te conduirai, mon fils. Je t'utiliserai, c'est pourquoi regarde vers moi, car les heures que je te donne seront des heures où tu te livreras... Beaucoup d'âmes, des milliers ne sont pas sauvées et se perdent dans les ténèbres. C'est pourquoi marche sous Mon onction, dans Mon humilité et Mon brisement ; rassemble et sauve ceux qui se laissent sauver. Bientôt le jour viendra où il n'y aura plus de grâce, bientôt se lèvera le matin et le temps de grâce prendra fin. A cause de cela, sauve ce qu'il y a à sauver. Laisse-toi remplir maintenant par le Saint-Esprit. Ainsi parle l'Esprit de Dieu.»

Je voulais faire ma valise sur-le-champ et partir évangéliser... mais où aller? Quel billet de chemin de fer prendre... ? Je n'avais pas encore compris que Dieu parle parfois à l'avance, afin de nous préparer et de nous donner un but.

Mes parents exigèrent que j'achève d'abord mon apprentissage... J'apprécie aujourd'hui ce sage conseil. Mais j'avais compris que ces quatre années n'étaient qu'une étape. Je voyais beaucoup de gens esclaves du petit écran; la désolation dans laquelle les plongeait une soirée sans télévision en était la preuve. Qui donc avait le plus besoin de réparation? Eux ou leur appareil? Pour ma part, la réponse devint de plus en plus évidente et détermina mon choix. Ma vie serait consacrée à proclamer Dieu, qui non seulement répare, mais crée des choses nouvelles dans la vie des hommes. Le monde crie: «Pour réussir dans la vie, utilise les hommes et aime les choses». L'Esprit de Dieu murmure: «Pour réussir ta vie, aime les hommes et utilise les choses».

Nous allâmes en week-end avec le groupe de jeunes aux Rasses, dans le canton de Vaud. On attendait un groupe de chanteurs. Il arriva en retard... c'était «Jeunesse en Mission»! Linda McGowen et Stella Rochat en faisaient partie. Leurs visages étaient illuminés de l'amour de Dieu. Quel genre de relation avec Lui connaissaient-elles?

Après le chant, elles présentèrent une documentation relative à un service d'évangélisation, pendant l'été, à... Paris! Je m'inscrivis pour deux semaines, en juillet 1973. Heureusement, les quatre jours de Pâques m'avaient familiarisé avec cette métropole. Car j'ignore si le montagnard que j'étais, aurait eu le courage d'affronter les changements de train et de métro pour parvenir au camping de Maisons-Laffitte.

Ce furent deux semaines marquantes. J'étais dans la «cellule de prière» dirigée par Linda. Sa douceur et son attachement au Seigneur étaient un défi constant.

Nous mangions très modérément et quand, avec un grand sourire, elle proposait de jeûner le matin, je n'osais pas dire non! Un jour sur deux, nous allions à Paris. Nous étions environ trois cents, dont dix pour cent seulement de francophones, répartis en onze groupes. Pour la première fois de ma vie, je rencontrai de jeunes marxistes convaincus. Notre présence leur était insupportable. Un après-midi, une prostituée vint au milieu de nous; elle voulait embrasser tous les gars et provoquait pas mal de perturbation. Notre chef nous demanda de nous mettre en prière sur place, non pas à cause de cette situation critique, mais pour un autre groupe au Quartier Latin; ce que nous fîmes. La jeune fille se calma. Et nous apprîmes le soir que le groupe du Quartier Latin s'était fait attaquer et menacer par de jeunes révolutionnaires. Le Seigneur était intervenu au moment correspondant à notre intercession... Une guerre spirituelle invisible avait réellement eu lieu. La police n'appréciait pas non plus notre travail et nous interdisait de distribuer les imprimés. Ce n'était pas très méchant, on nous disait

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cellule de prière : groupe composé de 6 à 8 personnes permettant de s'exprimer dans le partage et la prière et se réunissant chaque matin.

d'aller le faire ailleurs. Une équipe se fit tout de même embarquer au poste... et relâcher après avoir chanté quelques cantiques! Malgré cela, le Saint-Esprit agissait, il y eut des conversions. On distribua des dizaines de milliers d'Evangiles de Jean, édités sous forme de journal. Je découvris autant d'idéologies que je contactai d'étudiants. Au travers de ces échanges, je constatai leur recherche de vérité, leur connaissance philosophique, mais aussi leur vide intérieur. Leur conclusion: «La vie n'a pas de sens», contrastait avec la joie de vivre et l'enthousiasme qui bouillonnaient en nous.

Je revins de «vacances» profondément enrichi. Mais il fallait aussi témoigner de cette vie nouvelle chez moi... Nous sortions quelquefois avec le groupe de jeunes le dimanche aprèsmidi, ou le samedi, lors de fêtes régionales. Mais en semaine? Je décidai, un jour, de mettre une inscription sur le dos de ma veste. Avec Louise, j'écrivis de haut en bas: «Le Chemin, la Vérité, la Vie: Jésus». C'était la veste de tous les jours que je portais au travail, y compris quand j'allais faire des réparations à domicile. Parfois, j'étais content de ce témoignage, mais à d'autres moments, j'avais l'impression de porter un poids de trente kilos sur le dos! A ma surprise, presque personne ne faisait de remarques. Il y eut cependant des moments pleins d'humour, comme le jour où mon chef d'atelier emprunta ma veste... il s'attira plus de remarques en dix minutes que moi en deux ans. Il ne s'y attendait vraiment pas! L'un des nouveaux ouvriers était communiste militant athée; nous formions un curieux duo. Notre collaboration cependant fut cordiale. En fin d'apprentissage, j'eus la possibilité d'emporter quelques évangiles avec le matériel de réparation et de les distribuer à titre personnel.

Chaque semaine, j'avais des cours à Saint-Imier, village situé à treize kilomètres de chez moi. La plupart du temps, le Seigneur pourvut aux moyens de déplacements en mettant à cœur à des automobilistes de me prendre en «stop». Le premier matin, la température était glaciale, je n'avais nullement l'intention de m'y rendre par ce moyen. En allant chercher le vélomoteur de mon père, je rencontrai un ami qui devait se rendre au même endroit.

- Comment y vas-tu?
- En stop.
- Mais tu vas arriver en retard!
- Et toi?
- En vélomoteur.
- Mais tu vas arriver mort!

Il fallait en effet franchir un col à plus de 1 200 m d'altitude. Après réflexion, je me joignis à lui. Ces nombreux déplacements en auto-stop me donnèrent des occasions uniques de témoignage. Je priais pour que «la bonne personne» s'arrête. Un matin, un jeune de mon quartier s'arrêta, j'eus le temps d'échanger quelques mots avec lui et de lui remettre un peu de littérature. Trois jours plus tard, il se tuait en s'écrasant contre un arbre.

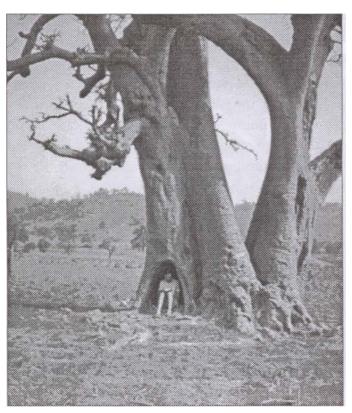
Il n'était pas toujours évident de rendre témoignage à l'école professionnelle. On me respectait cependant. Un jour, nos professeurs nous emmenèrent visiter différentes usines d'électronique et la journée se termina par un excellent repas au restaurant. Malheureusement, comme c'est fréquemment le cas en ces occasions, c'était à qui boirait le plus d'alcool... Nous reprîmes le car pour rentrer. Les effets de la beuverie se manifestaient bruyamment. Que faire? Je ressentais si fortement que Dieu avait quelque chose à dire à tous ces jeunes... Une pensée me traversa l'esprit: «Va au micro et prie». Je répondis: « Seigneur, si cette pensée est de toi, permets que le prochain nom prononcé dans ce car soit le Tien.» Aussitôt cette prière éclair terminée, quelqu'un entonna le chant tristement célèbre: «J'ai bien mangé, j'ai bien bu... merci petit JESUS!» Le nom de Jésus venait de retentir avec force dans le véhicule! Mon cœur commença à battre la chamade. J'étais assis à l'arrière, et le couloir était bloqué par un camarade qui avait commencé à danser. «Seigneur, quand le moment sera venu, libère le passage!» Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase... Mon camarade s'effondra sur les sièges. Je m'avançai jusqu'au chauffeur et lui demandai le micro. Il me l'accorda sans

difficulté, pensant, peut-être, que j'allais sortir la meilleure blague de la soirée... Mais je dis simplement: «Vous avez chanté: merci petit JESUS, moi j'aimerais dire: merci SEIGNEUR Jésus pour toute cette journée vécue ensemble; êtes-vous d'accord pour que je prie ?» «Ouais!» répondirent-ils en chœur! Sans attendre, je me mis à prier. Tous écoutèrent en silence... l'ambiance du car était transformée.

Durant l'été 1974, Lausanne accueillit le Congrès international d'évangélisation mondiale. Une équipe de Jeunesse en Mission travaillait simultanément en ville. J'en faisais partie. J'avais deux responsables formidables, Eliane Vuffray, maintenant Eliane Lack, et André Sivager, qui me parla de l'Ecole d'Evangélisation de JEM. Je commençais à y penser sérieusement pour l'année suivante, après mon examen final. Un soir, Eliane me rendit témoignage de la fidélité de Dieu dans le domaine des finances. Ce point précis de la vie par la foi m'inquiétait un peu: «Tu vois, me dit-elle, il m'arrive de n'avoir que 5 francs en poche, mais cela ne m'empêche pas d'acheter une glace, car nous avons un Père céleste plein de bonté qui veille sur nous ». J'avais très envie d'expérimenter une telle dépendance de Dieu.

Deux ans auparavant, l'appel avait été clair. Mais maintenant mon apprentissage achevé, il me fallait avancer par la foi. Je travaillai dans ma profession pendant quatre mois et m'inscrivis au «service d'été»<sup>2</sup> de Jeunesse en Mission qui débutait en Hollande. Au cours d'un bref coup de téléphone, André Sivager m'encouragea à chercher la face du Seigneur: «Tu te souviens, me dit-il, soumets tes plans au Seigneur, résiste à l'ennemi, et écoute la voix de Dieu». Il n'y eut ni tonnerre, ni main écrivant sur le mur de ma chambre, mais la paix de Dieu remplit mon cœur. Je décidai de donner ma démission.

Après avoir passé une semaine en Hollande, je vins terminer mon travail durant trois semaines. Les équipes de JEM s'étaient dispersées en sept ou huit lieux différents en Europe. Laquelle rejoindre? C'était un jeudi, jour de la réunion de prière. Je savais que le pasteur Gaston Ramseyer serait présent. Je priai: «Seigneur, permets que ce frère parle ce soir de la

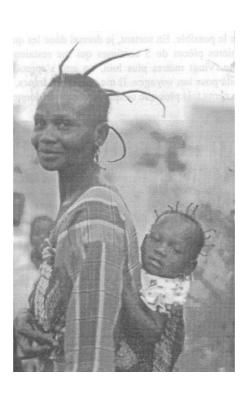


région où tu m'appelles et où se trouve l'une des équipes en ce moment.» Et voici qu'il mentionna les Ardennes, et seulement les Ardennes! Je savais qu'une équipe était à Marche en Belgique, dans les Ardennes. Deux jours plus tard, j'eus l'occasion de partir en voiture avec lui jusqu'à Charleville. Mais juste avant de quitter mon pays, les responsables de l'Assemblée de la Tanne où j'avais été baptisé deux ans auparavant «m'envoyèrent» m'imposant les mains. L'un d'eux s'exprima de la part du Seigneur : «Mon fils, c'est moi qui t'envoie et tu as bien fait d'obéir». C'est donc avec une grande joie que je rejoignis l'équipe des Ardennes. Deux mois plus tard, je commençai l'Ecole d'Evangélisation à Lausanne avec 27 autres étudiants. On posa à tous la question suivante: «Qui continuer d'Evangélisation en traversant le Sahara

\_

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> « Service d'été » : service d'évangélisation pendant les vacances

et une partie de l'Afrique noire ?» J'avais des difficultés à renoncer à mes propres idées. Il me fallait donc choisir entre l'école biblique où j'avais projeté d'entrer à la suite de cette période, et le voyage en Afrique. Je pesai le pour et le contre et restai indécis, jusqu'à un certain aprèsmidi où je m'assis dans le grand et vieux fauteuil de ma chambre d'étudiant, résolu de ne pas en sortir avant d'avoir reçu la direction divine. Je repris mon cours sur le discernement de la voix de Dieu et le mis en pratique point par point. C'est alors que la douce voix de l'Esprit me souffla: «Afrique». L'accord de mes responsables vint confirmer, par la suite, qu'il s'agissait du bon choix. Restait la question financière. Il me manquait 1.500 francs suisses, et cette somme devait obligatoirement être versée avant le départ. C'était la première fois que je devais m'attendre à Dieu pour cela. Sans rien dire à personne, je rentrai à Noël à la maison pour une semaine de vacances. Le lundi, je recus une lettre anonyme contenant 100 francs, et une parole d'encouragement. Le mardi, nouvelle lettre anonyme... je l'ouvris devant ma mère, elle contenait encore 100 francs. Maman commença à comprendre ce que signifie «vivre par la foi». Ce sujet lui posait tant de questions! Je reçus ainsi d'une quinzaine de personnes, qui ne s'étaient pas concertées, qui ignoraient mon besoin et ne m'avaient, à ma connaissance, jamais soutenu financièrement, exactement la somme nécessaire, avec 30 francs d'argent de poche en plus! Je donnai la dîme de ces dons au fur et, à mesure. Mais de retour à Lausanne, je versai tout au service de la comptabilité sans prélever la dîme du dernier don. Je compris rapidement mon erreur. Ce jour-là, je me rendis à une soirée à la cathédrale et interrogeai le Seigneur à ce sujet. Il me sembla qu'Il me demandait de faire le possible. En sortant, je donnai donc les quatre dernières pièces de 5 centimes qui me restaient en poche. Vingt mètres plus loin, un ami s'approcha: «Voilà pour ton voyage». Il me remit 100 francs, soit cinq cents fois plus que ce que je venais de donner!



La joie de découvrir l'Afrique

# OÙ PEUT MENER UN PREMIER VOYAGE...

Sitôt après la conférence de Mission 76<sup>3</sup> à Lausanne, nous nous retrouvâmes à dix-neuf pour le voyage en Afrique. Il y avait là Joe Portale, notre responsable, Charles Tramaux avec Esther, sa future épouse, et Hubert Ballaman, tous trois co-responsables de l'équipe. Le matin du départ, nous devions repasser par le centre de JEM. L'un des bus failli sortir de la route sur le parcours verglacé. Nous avions près de 15.000 km devant nous, ce n'était pas le moment de faire de la casse! Quelques instants plus tard, nous étions réunis dans la salle de cours, où tant de richesses spirituelles nous avaient été communiquées. Là, en effet, quelques semaines auparavant, un orateur sud-africain avait été l'instrument d'un mouvement de repentance parmi les étudiants. Beaucoup d'entre nous avions écrit des lettres en vue de restitutions, demandant pardon à tel ami ou tel parent pour une offense passée; la crainte de Dieu était descendue dans nos vies. Elle allait nous être infiniment précieuse pendant ce voyage, nous gardant dans l'unité et forgeant des amitiés solides et durables entre nous.

Loren Cunningham, responsable de JEM au plan mondial, présent ce matin-là, pria pour nous.

Chacun devait avoir payé le montant total de son voyage avant de partir. A 8 h, Hubert n'avait toujours pas reçu la somme nécessaire... Quelques instants plus tard, son voyage était payé et il nous rejoignait dans le bus. Personne ne le savait à ce moment-là, mais c'est lui qui devait, durant de nombreuses années, diriger le premier centre de JEM Afrique francophone.

Je me réjouissais à la pensée de descendre vers le sud afin de trouver de la chaleur. La première étape fut Montpellier, puis Catalayou au centre de l'Espagne. Il était presque minuit à notre arrivée, et il nous fallut trouver une auberge pour la nuit. Ce fut ensuite la visite du Centre de JEM à Madrid, et de la «Casa de Jésus» près du détroit de Gibraltar. Nous franchîmes le détroit en bateau le lendemain. Nous étions tout excités à la pensée de passer la frontière marocaine.

Nous découvrîmes le monde musulman et sa culture. Nous visitâmes les magnifiques souks de Fès. Notre ministère était caché et consistait surtout à prier pour ce pays.

Nous étions en janvier 1976. C'était la guerre entre le Maroc et l'Algérie. Nous fûmes bloqués à cette frontière-là pendant une semaine. Nos responsables décidèrent alors de rejoindre l'Afrique noire par le Sahara espagnol. Nous retraversâmes tout le pays, mais à Rabat, on nous déconseilla vivement d'affronter, avec des bus VW, une piste qui exige des véhicules tout terrain. Nous repartîmes dans la direction opposée, pour tenter à nouveau de passer la frontière algérienne. Après une nuit d'attente, le Seigneur ouvrit la porte. Les douaniers nous indiquèrent l'itinéraire obligatoire qui nous convint parfaitement. Et bientôt s'offrait à nos yeux la splendeur du désert, ses sites infiniment variés, ses grandes parois rocheuses, ses dunes et ses paysages lunaires...

Tous les soirs, nous mettions les véhicules en cercle. Au centre, une planche faisait office de table, et nous mangions autour. Une équipe de JEM Allemagne voyageait avec nous,

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Mission 76 : congrès international sur la mission.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> La « Casa de Jésus » : Communauté chrétienne d'accueil au sud du pays.

composée également de dix-neuf personnes. Deux couples français non chrétiens avaient demandé, en outre, de faire équipe avec nous pour la traversée du désert. Nous avions au total onze véhicules.

Le matin, avant de partir, nous chantions et priions. Le Seigneur nous amenait à vivre dans une relation intime avec lui et nous rapprochait les uns des autres. Dans ce lieu désertique, nous dépendions de lui d'une manière plus radicale. Nous savions qu'il aurait suffi d'un conflit sérieux pour transformer en enfer la bénédiction dans laquelle nous vivions. Il fallait beaucoup de patience. Onze véhicules solidaires les uns des autres doivent constamment s'attendre et n'avancent pas vite. Certains jours nous parcourions à peine trente kilomètres. Aux endroits particulièrement sablonneux, les deux Land Rovers cherchaient le meilleur passage, puis tout le monde descendait de voiture. Chaque chauffeur prenait alors tout son élan pour faire franchir à son véhicule le passage délicat. Si un bus ralentissait et commençait à enfoncer, les gars poussaient des deux côtés de toutes leurs forces. La difficulté franchie, cent mètres plus loin, les filles applaudissaient. Quelle ambiance de rodéo! On s'attendait ainsi les uns les autres. Comme chauffeur, je profitais aussi de ces nombreux arrêts pour lire la Bible. J'avais en effet décidé de la lire entièrement en quatre mois et ces pauses me permettaient d'avance.

A la fin de la journée, nous étions couverts d'une poussière rouge des pieds à la tête et l'eau disponible pour la toilette était rationnée à un bol par personne et par jour !

Une pièce important de la 2 CV d'un couple qui nous accompagnait se cassa. Le mari et Joe Portale partirent avec la pièce à réparer pour Arlit, petite ville située à 200 km de là. Nous les attendîmes en plein Sahara, pendant deux jours. Il faisait suffisamment chaud pour dormir à la belle étoile, du moins pour les plus courageux, car on apercevait le matin de petites traces de scorpions dans le sable.

Après trois semaines de traversée, nous arrivâmes à Agadès, où chacun apprécia tout à nouveau les douches et la piscine. Nous pûmes encourager les missionnaires de « La Portes Ouverte »<sup>5</sup> qui se trouvaient là et partager leur fardeau pour l'évangélisation de cette région musulmane.

Après nous être séparés de l'équipe allemande, qui avait pour but le Nigéria, nous arrivâmes à Niamey, capitale du Niger. La première nuit y fut terrible. La plupart d'entre nous n'avaient pas de moustiquaire et les moustiques, rassemblés au bort du fleuve, ne nous épargnèrent pas. Deux d'entre nous tombèrent malade. Joe et Charles allaient en ville tous les matins pour essayer de vendre un de nos bus afin de renflouer la caisse. Cela faisait partie de notre plan, mais le combat fut rude.

Au bout de deux semaines, enfin, nous repartions en direction de Ouagadougou. Tous ces événements avaient malheureusement retardé notre expédition de trois semaines. Il fallut renoncer au ministère prévu en Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso) pour parvenir le plus vite possible à Abidjan. L'humidité de la forêt tropicale succédait à la sécheresse du désert: on avait l'impression d'être dans une cuisine remplie de buée! Au terme de milliers de kilomètres de piste, ce fut une fête de retrouver les quatre cents kilomètres de route goudronnée qui menaient à la capitale de la Côte d'Ivoire. Le Seigneur nous avait avertis par une prophétie que nous n'avions pas à nous inquiéter du logement. On nous accueillit dans une école chrétienne.

Quelques jours plus tard, une famille suisse qui partait en vacances nous prêta sa magnifique villa, au bord de la lagune. Quel luxe de retrouver une salle de bain, des chaises, une table et même du gazon!

Nous avons alors laissé Joe, Hubert et Charles à Abidjan avec la mission de chercher une

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> La Porte Ouverte : centre de retraite spirituelle avec école missionnaire située près de Châlon-sur-Saône, en France

habitation définitive. Nous comptions, en effet, laisser une équipe sur place afin d'établir une base de JEM en Côte d'Ivoire. Puis nous sommes partis pour une tournée d'évangélisation à l'intérieur du pays, sous la direction d'André Sivager qui nous avait rejoints par avion. Dieu avait surtout agi à l'intérieur de nos propres vies jusqu'à ce moment-là, mais nous aspirions maintenant à partager la Bonne Nouvelle. Ainsi avons-nous visité, pendant deux semaines, nombre d'écoles et de communautés. Nous étions, chaque fois, accueillis par les pasteurs africains ou les missionnaires. Nos soirées étaient très simples: après quelques chants et témoignages, nous formions de petits groupes de discussion avec nos auditeurs. Nous étions très étonnés de leur désir de connaître la Parole et l'amour de Dieu. Beaucoup demandaient à prier avec nous, pour donner leur vie à Dieu et recevoir son pardon. Depuis longtemps, je priais et demandais le privilège de conduire cinq personnes au Seigneur durant ce voyage. Dieu exauça pleinement cette prière.

De retour à Abidjan, les étudiants se préparèrent à rentrer en Europe par avion, tandis que Rolf et moi prenions le bateau, en embarquant la Land Rover pour la ramener en Suisse. J'avais au cœur un amour naissant pour l'Afrique, et je disais à tous: «Si le Seigneur m'appelle, je reviendrai!» A bord, nous prîmes un repas avec un couple français dont le mari nous lança cyniquement le défi de convertir l'équipage. Cet homme resta à Abidjan, tandis que sa femme fit le voyage avec nous. L'humour du Seigneur voulut qu'en fait ce fut elle qui reçut le mieux notre témoignage au cours des quinze jours de traversée.

J'étais particulièrement maigre en quittant l'Afrique mais les petits déjeuners avec œufs au plat, les dîners avec poisson et viande, résolurent le problème et c'est bien remplumé que je me présentai à ma famille à l'arrivée! La vie à bord était très confortable. Nos lits étaient faits par un steward! Nous utilisions chaque instant pour étudier la Bible et d'autres livres et pour prier. Ce fut une retraite intensive, où nous priions avec ferveur pour un réveil spirituel dans nos vies, sur le bateau et parmi les nations.

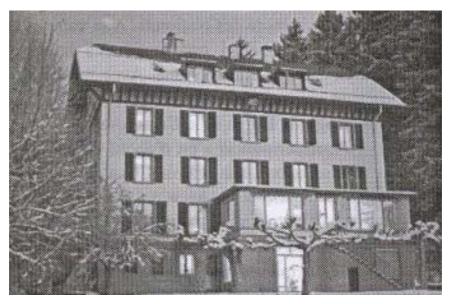
Nous avons débarqué à Sète. Quelques heures plus tard, nous étions à Lausanne. La boucle était fermée. Une étape s'achevait, mais que de bénédictions dans nos cœurs! Et maintenant? Que sont devenus tous ces étudiants? Permettez-moi de vous en présenter quelques-uns:

- Rolf Schneider, notre «chantre», a épousé deux ans après Maryse Lapios, notre dévouée infirmière. Ils sont à l'origine de l'équipe de louange de JEM et du groupe musical «Visa». Des dizaines de milliers de personnes ont bénéficié de leurs concerts, cassettes et CD, tant en Europe qu'en Afrique et au Canada.
- Charlotte Oppliger notre comptable: quelle foi ne lui fallut-il pas! Responsable du secrétariat de JEM pour le monde francophone pendant des années, elle est aujourd'hui mariée et missionnaire à Paris.
- Monique Lachat s'est engagée à JEM-France au niveau des publications. Des milliers de colis de livres et cassettes ont été fidèlement envoyés depuis son bureau pendant des années. Elle s'est mariée en 1982 et habite près de Lyon.
- Martine Werner, au cœur d'évangéliste, s'est orientée vers l'Institut biblique d'Emmaüs et a épousé Nicolas Long, aumônier au C.H.U.V. de Lausanne.
- Raymond Serex a servi le Seigneur à la base de M'Pouto près d'Abidjan. Il a eu un rôleclé comme pionnier en Afrique. D'abord en Côte d'Ivoire, puis au Burkina Faso et au Togo où cinq implantations de JEM ont été lancées dont une formation universitaire chrétienne «l'Université des Nations». A sa suite, plus de cent ouvriers de JEM ont fondé des bases et ministères en Afrique francophone. Avec son épouse Irène, ils sont aujourd'hui coordinateurs pour la Côte d'Ivoire, le Togo, le Bénin et le Cameroun.

- Louise Neuenschwander s'est d'abord consacrée au ministère musical avec Linda et Rolf Elle a ensuite lancé le ministère des «Fabricants de Joie», qui forme les enfants à partager leur foi au travers de tournées musicales dans le monde francophone. Avec son mari Philippe Aubry, elle revient d'un séjour missionnaire en Côte d'Ivoire.
  - Gun Menar, Suédoise, travaille comme missionnaire dans son pays.
  - Marcia Jonhson sert le Seigneur en Californie
- Et enfin les responsables: Joe Portale, à cause d'une très grave hépatite, a dû renoncer à l'Afrique. Il a rejoint Loren Cunningham à Hawaï où il a aidé à lancer « L'université des Nations ». Il est aujourd'hui de retour à Lausanne, toujours aux côtés de Loren, comme responsable de la faculté des ministères chrétiens.
- Charles a épousé Esther. Ils ont quatre enfants. Ils se sont engagés dans la bade de JEM Burtigny<sup>6</sup> où Charles a pu utiliser toutes ses compétences techniques pour en restaurer et construire les bâtiments. De là, il a rayonné dans beaucoup de bases pour la réfection des locaux.
- Hubert s'est marié à Abidjan avec une Anglaise, Pauline. Après avoir servi ensemble le Seigneur à la base de M'Pouto durant des années, ils sont revenus en Suisse, avec leur petit Jonathan.



La salle de cours où tant de richesses nous avaient été communiquées



Le centre de JEM Lausanne

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Burtigny village situé entre Lausanne et Genève où se trouve un centre de Jeunesse en Mission (ancien orphelinat chrétien, comprenant aussi une ferme, légué à JEM en 1979).

# UN DIEU PRAGMATIQUE

Pendant que JEM, au cours de l'été 1976, concentrait son effort d'évangélisation sur les Jeux Olympiques de Montréal, je dirigeais une petite équipe de quatre personnes en France. Au départ de notre tournée en bus VW, nous avions 80 francs suisses. Le Seigneur pourvut si bien à nos besoins que la somme n'était pas même entamée un mois plus tard à notre retour! Au cours de cette tournée nous fîmes la connaissance du pasteur Iwulski à Laon. Pendant qu'il prêchait, une forte crainte du Seigneur s'empara de moi. Je reçus la conviction que le Seigneur me rappelait en Afrique : je devais obéir.

Aussi, lorsqu'en fin d'année, l'autocar de JEM prit la direction de Bâle pour l'Afrique avec Tom et Cynthia Bloomer, directeurs de l'Ecole d'Evangélisation, j'étais là avec Raymond Serex et les étudiants de cette nouvelle école. La base d'Abidjan était implantée. Des véhicules nous attendaient sur place. Le périple africain commencerait par la Côte d'Ivoire. Nous devions embarquer àBruxelles à bord d'un avion de la Sabena pour Abidjan.

Mais, revenons au début de ce voyage. Que d'aventures! Laissez-moi vous en conter quelques-unes. Nous avions quitté le Chalet-à-Gobet vers 20h. En nous arrêtant près de Berne, nous avons vu un bus bien connu s'approcher de nous... «Voilà la pharmacie, vous l'aviez oubliée dans le hall d'entrée!»... Un peu avant Bâle, l'arrière du car se mit à pencher bizarrement; les douaniers refusèrent de nous laisser poursuivre la route. Le chauffeur entreprit en pleine nuit une longue réparation. Nous avons téléphoné à Lausanne pour demander une pièce de rechange indispensable. Trois bus VW sont arrivés au milieu de la nuit, prêts à nous emmener à Bruxelles. Mais comme la réparation était presque achevée, nous sommes repartis avec le car. Nous avons fait halte à Strasbourg où Raymond est descendu à la recherche de Tom. Ils se sont manqués... Et, finalement, Tom est remonté dans le car pendant que Raymond restait en rade... Nous nous en sommes aperçus une heure après. Trop tard! Il fallait continuer à rouler. A 15 h 30, nous arrivions à l'aéroport: l'avion était parti...

Heureusement la Sabena comprit tous ces contretemps et nous réenregistra pour le vol prévu trois jours après. Pendant ce temps, nous avons été logés à la base d'Opération Mobilisation dans la banlieue bruxelloise.

Et Raymond? Vêtu d'une petite veste par une température de moins 12 degrés et sans un centime sur lui, il réussit à téléphoner à un ami pasteur... Il nous rejoignit en train 48 h. plus tard.

Quelques jours après, nous partions d'Abidjan avec deux bus VW, laissant une partie de l'équipe sur place à la base de M'Pouto. Le Seigneur n'avait pas fini de nous enseigner... la mécanique! Comme je relaterai un voyage ultérieur de manière plus approfondie, je me contenterai de partager ici quelques manifestations de la fidélité de Dieu dans ce domaine précis.

Nous sommes donc arrivés, le premier soir, dans une petite ville appelée Katiola, à 370 km de la capitale. Jusqu'à ce moment-là, la route était goudronnée et traversait la forêt tropicale du sud de la Côte d'Ivoire. Mais le lendemain commençait la piste, avec ses passages étroits, ses trous et ce phénomène particulier qu'on appelle «tôle ondulée» : des vagues de terre, de cailloux et de sable qui se forment régulièrement tous les 20 à 50 centimètres. Un trax doit

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Trax : engin à 4 roues motrices, muni d'une grande lame d'acier qui racle le sol de terre et l'égalise

régulièrement les aplanir pour rendre la circulation possible. De plus, des troupeaux de chèvres et de moutons traversent constamment les pistes, des dindons et des poules s'y promènent, et les enfants y jouent! Il faut aussi compter avec les «dos d'âne» très marqués et se méfier d'un éventuel poids lourds venant à toute allure en sens inverse. Il est parfois très difficile de se croiser. Le klaxon devient donc un instrument indispensable, et l'un des nôtres était justement en panne. Daniel Siegenthaler, notre mécanicien, se dirigea donc vers un vendeur de pièces détachées. La réponse fut claire: «Y'a pas.» Mais Daniel allait apprendre avec toute l'équipe que Dieu est le maître des circonstances. Il insista. Le vendeur se rendit dans l'arrière boutique et rapporta... un klaxon!

Le matin du second jour, Tom nous conduisit dans une prière de foi. Nous avions deux postes frontières à traverser, des centaines de kilomètres de piste à parcourir et les missionnaires nous attendaient le soir même à Sikasso au Mali. Nous nous sommes unis dans cette requête: «Seigneur, nous Te demandons de nous faire arriver ce soir à destination.» Nous avons parcouru sans problèmes les deux cents premiers kilomètres, mais alors, un amortisseur cassa sous l'intensité des vibrations. Nous étions en pleine brousse, à quarante kilomètres de la ville la plus proche, dans l'impossibilité de continuer notre route. «Seigneur, tu n'as pas oublié notre prière! Que faut-il faire ?»

Nous avons alors décidé d'aller, Daniel et moi, à la ville de Ferkessédougou dans l'espoir d'y trouver un amortisseur de rechange. Nos recherches aboutissaient toujours à la même réponse : «Y'a pas». On nous dit que la seule solution était de retourner à 200 km au sud, à la seconde ville du pays, ou même à Abidjan, à 600 km de là. Nous avions emprunté le second bus pour cette recherche et il était impossible de laisser nos dix-sept équipiers sans nouvelles. Dans un autre garage, la réponse fut: «Je n'ai pas d'amortisseur pour bus VW». Une idée lumineuse nous vint alors à l'esprit: «Avez-vous d'autres amortisseurs ?» «Oui, pour des Peugeot 404». «Pouvons-nous les voir ?». Nous découvrîmes qu'ils étaient de la même longueur et avaient la même fixation que ceux des bus VW! Deux heures plus tard, notre équipe repartait dans la joie. Les douaniers furent particulièrement conciliants et rapides et, le soir, nous étions à Sikasso!

Nous passâmes plusieurs semaines au Mali, puis en Haute-Volta. Entre-temps, trois nouveaux membres nous avaient rejoints dans une Land Rover amenée par bateau.

Un jour où nous nous dirigions vers Kaya, les vibrations devinrent de plus en plus fortes. Les ondulations de la piste n'avaient pas été aplanies depuis longtemps. On se serait cru à un concert de batteries infernales! Soudain, l'incroyable se produisit. Le support moteur cassa et le moteur tomba sur la piste, restant cependant accroché au bus par la boîte de vitesses. Nous l'avons remis en place, tant bien que mal, avec des fils de fer, puis nous avons remorqué le bus avec la Land Rover. Comme «par hasard», le missionnaire qui nous attendait avait un poste de soudure à l'arc et l'un de nos jeunes savait souder. Ainsi le support fut soudé et le moteur remis en place. Il redémarra et tint bon pendant les 1200 km qu'il nous restait à parcourir.

Quelque temps plus tard, une pièce maîtresse de la direction d'un bus cassa. C'était une pièce d'environ 60 cm de longueur. Nous étions à nouveau dans une petite ville de brousse, où l'on ne trouve pas même un pot de peinture. Je me demande si aujourd'hui je trouverais cette pièce à Lausanne!

Notre cher Daniel apprit que le dispensaire local employait un mécanicien allemand. Celui-ci avait acheté une carcasse de bus VW abandonnée quelque part en brousse - il faut préciser que, généralement, une carcasse abandonnée est complètement pillée par les

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Kaya: préfecture au nord du Burkina Faso.

passants, qui récupèrent jusqu'aux jantes de roues pour forger - ils se rendirent ensemble sur les lieux, retournèrent l'épave et y trouvèrent la barre recherchée. Elle avait exactement les mêmes dimensions et était de la même année de fabrication que notre pièce cassée !

J'ai beaucoup apprécié ce voyage aux côtés de Tom, d'autant plus que tout le poids de la responsabilité reposait principalement sur ses épaules. Cela me permettait de me consacrer entièrement au ministère auprès des étudiants et à préparer et donner mes premiers messages d'évangélisation. Nous étions étonnés de la générosité de ces peuples et de leur ouverture à la Parole de Dieu.

Peu à peu, le Seigneur a donné une nouvelle orientation à ces voyages, les occasions de ministères se sont multipliées et, par là même, les conversions.

# LA PREMIERE BASE EN CÔTE D'IVOIRE

L'équipe, de retour à Abidjan après un périple de deux mois, nous quitta pour rentrer en Europe. Nous nous sommes retrouvés à huit, puis six membres, pour continuer l'œuvre à la petite base de M'Poulo située à 8 km d'Abidjan. Hubert Ballaman en était le responsable. J'étais son aide. Il y avait également Pauline Davies, venue d'Angleterre, Gisèle Niderkorn, de Belgique, Carmen Dengler, de France, et Raymond Serex, de Suisse. Tout était vraiment nouveau pour nous : le climat, le travail, la mentalité, la nourriture... Et nous étions à des milliers de kilomètres de toutes nos relations. Nous avons commencé à nous organiser pour les travaux, les achats hebdomadaires en ville et la lessive.

Je pris personnellement la responsabilité de la comptabilité. Quelle expérience! Au début de chaque mois, il fallait payer la location des deux maisons, soit 350 francs suisses. Personne ne s'était engagé à nous soutenir financièrement. Cela représentait au total un budget de plus de 1.000 francs par mois. Nous avions appris la leçon théorique à Lausanne, il fallait maintenant passer à l'expérience pratique. «Dieu peut-il vraiment subvenir aux besoins de six personnes en Afrique sans que celles-ci n'en fassent part à personne ?» Le «oui» dont je témoigne ici me réchauffe le coeur et représente tant de miracles que j'en suis bouleversé

L'équipe «Si mon peuple», dirigée par Rolf Schneider, nous envoya plusieurs dons importants. Au mois de septembre de cette année-là, un rassemblement européen de JEM se tenait en Norvège. Dem membres de notre équipe de Côte d'Ivoire devaient S'y rendre. On nous envoya un don juste à temps, ce qu permit à Pauline et Hubert d'entreprendre le voyage Ils en revinrent vraiment enthousiasmés et, à ma grande surprise, nous annoncèrent leurs fiançailles. Ils se marièrent en janvier 1978, à Abidjan.

Quant à nos autres besoins financiers, nous les présentions à Dieu, au fur et à mesure, dans la prière C'est si bon de dépendre de Lui pour tout! Il nous arrivait d'avoir du mal à « joindre les deux bouts» et Raymond dut, une fois, payer lui-même une partie du loyer. Chacun, en effet, disposait à son gré de son argent de poche. Nous nous étions simplement engagés à payer une participation d'environ 70 francs suisses par mois pour la nourriture.

Un lundi matin, je criai à Dieu, lui disant mon désir de servir fidèlement et humblement dans toutes les obligations matérielles, mais demandant avec ferveur qu'il m'accorde le privilège d'amener une personne à Christ au cours de la semaine.

Peu après, alors que nous nous rendions à l'aéroport pour accueillir un visiteur, un enfant de neuf ou dix ans commença à me harceler, dans le hall d'arrivée, pour cirer mes chaussures. Je n'avais ni les moyens, ni l'intention de le laisser faire, mais il ne voulut rien entendre et, muni de son attirail, il me suivait presque comme mon ombre. Finalement, me souvenant de ma prière, je me demandai si cet enfant ne m'était pas envoyé par Dieu. Une brève conversation avec lui me le confirma : il était plus que désireux de confier sa vie à Christ! C'est donc dans une atmosphère climatisée, et dans les confortables fauteuils de l'aéroport d'Abidjan, que Dieu m'utilisa pour être témoin de la décision de ce jeune garçon.

Le lundi suivant, je refis la même prière. Aucune activité d'évangélisation n'était prévue, mais mon désir d'amener quelqu'un à Christ primait sur tout le reste. Je ne demandai ni la santé, ni des finances, ni quoi que ce soit d'autre, me concentrant uniquement sur l'objectif principal : le salut d'un être humain...

Le mardi, un visiteur inconnu, âgé d'une vingtaine d'années, se présenta à notre porte. Selon la coutume de là-bas, il venait simplement nous saluer. Je lui rendis son «salut» en lui annonçant Jésus-Christ. Il le reçut personnellement lors du troisième entretien de la même semaine.

La semaine suivante, un alcoolique du village eut un songe... et vint spontanément nous trouver pour mettre sa vie en règle devant Dieu. La quatrième semaine, sa femme, à genoux aux côtés de son mari, donnait à son tour sa vie à Christ.

Au cours de cette année, le Seigneur nous fit un cadeau tout particulier. Sans se concerter, nos quatre sœurs, celle d'Hubert, de Pauline, de Raymond et la mienne (Gisèle et Carmen nous avaient quittés en juillet), nous rendirent visite successivement. La sœur d'Hubert n'était pas encore engagée avec Christ. Nous ne fîmes aucune pression sur elle mais l'unité dans laquelle nous vivions la toucha profondément. Un soir, elle accepta que je prie avec elle et demanda à Dieu de lui révéler Son amour. Elle s'ouvrit à cet amour, et sa vie en fut transformée.

Que se passait-il au fil des semaines? Les maisons que nous habitions n'étaient pas achevées. Dans la petite maison, nous avions à poser les plafonds de bois et à peindre. Dans la seconde maison à deux étages, il fallait installer un système pour pomper l'eau du puits et l'amener dans les tonneaux en haut du bâtiment. Il fallait aussi aménager la tuyauterie pour les lavabos, les douches, etc... Et puis installer l'électricité, peindre les murs, s'occuper du jardin. Il y avait enfin à remettre en état les véhicules, en vue du voyage suivant. Ainsi avions-nous tous les jours cinq heures de travail manuel. Tel était notre programme quotidien: petit déjeuner à 7 h, puis louange et intercession jusqu'à 9h, culte personnel de 9 à 10 h, puis travaux divers. La cuisine, les achats et la lessive étaient assurés par Pauline avec un courage extraordinaire.

Tous les lundis soir, je donnais une étude biblique sur l'Evangile de Jean à quelques Africains. Avec le temps, ils devinrent de précieux amis. Nous avons consacré plus de trente heures aux dix premiers chapitres. Nous recevions en profondeur cette nourriture spirituelle. Un soir, au moment où nous achevions de méditer sur la femme adultère, les voisins nous interrompirent. Ils nous amenèrent un voleur surpris dans l'autre maison, pendant que nous étions tous réunis dans la première. Que faire? Ces amis avaient oublié ce qu'ils étudiaient et voulaient traiter ce voleur à leur manière. Ils avaient déjà des pierres en main... Après avoir remercié les voisins, nous avons parlé au voleur: «Va, et ne pèche plus.» Malheureusement, il récidiva quelque temps après. Il nous parut alors souhaitable, pour lui, de le laisser en assumer les conséquences. Prions pour lui car il s'est endurci dans son vice, après plusieurs séjours en prison.

Parmi ces jeunes, se trouvait Isaac Berthé, un Africain à peau blanche. Il s'était converti l'année précédente grâce au ministère d'André Sivager, membre de l'équipe pionnière. Ce jeune et un autre, Lamine, devinrent nos étudiants pour la première Ecole de Disciples de JEM en Afrique francophone. L'école débuta en octobre. Ils écoutaient pendant deux heures des enseignements sur cassette, avec l'un d'entre nous. Ils prenaient des notes, posaient des questions et priaient avec nous. Nous partagions entièrement notre vie avec eux. Ils grandirent merveilleusement en Christ. Lamine s'était converti de l'Islam, et le combat fut dur pour lui. Il désirait rejoindre son Seigneur. C'est ce qu'il nous disait parfois. Il mourut un an et demi plus tard, à l'hôpital baptiste de Ferkessédougou, à la suite d'une hépatite compliquée sans doute d'une pneumonie. Pourquoi? Nous sommes restés dans une paix parfaite à ce sujet. Nous l'aimions beaucoup. Il était aussi précieux qu'un ami d'Europe: nous ne remarquions même plus la différence. J'ai l'impression que le Seigneur avait besoin de lui. Il l'a promu plus haut.

Quant à Isaac, il est devenu pasteur, tout en restant un évangéliste émérite. C'est à ce titre qu'il est venu nous aider lors des campagnes d'évangélisation, ou en tant qu'enseignant dans les écoles de disciples. Marié en 1995, il se consacre maintenant au développement de JEM en Côte d'Ivoire.

Le mardi soir, nous nous réunissions avec un groupe de prière composé de missionnaires et de laïcs, blancs et noirs. Ces réunions de prière charismatiques étaient comme un courant vivifiant et encourageant. Elles nous aidaient à affronter la lassitude qui s'insinue parfois dans le train-train quotidien. Ce fut l'occasion de faire la connaissance des Morin. Lui, professeur d'éducation physique à l'université, s'était converti lors d'une réunion avec Joe Portale. Elle, l'était depuis longtemps. Tous deux, accompagnés de leurs trois fillettes, venaient passer leur dimanche après-midi au village.

Le vendredi soir, c'était l'agape traditionnelle, puis le samedi, jour de congé. Cette vie simple a surtout été une école d'approfondissement où le Saint-Esprit nous préparait pour l'avenir.

Cette base, ce pied-à-terre de plusieurs équipes en Afrique allait mourir...

Cette situation me fait penser à l'histoire d'Abraham. Lorsqu'il reçut l'ordre d'offrir son fils en holocauste, il obéit sans discuter. Mais quel malheur l'eût atteint, si, lorsque l'ange lui ordonna de retirer sa main et de ne pas frapper l'enfant, il l'eût fait quand même, sous prétexte que Dieu le lui avait ordonné...

Ainsi, M'Pouto eut son commencement, sa période fructueuse avec une petite école, un dispensaire, un début d'évangélisation, divers travaux et des relations avec les églises, mais aussi sa fin, cinq ans plus tard. Qu'en resta-t-il ? A mon avis, surtout une poignée de jeunes qui aiment l'Afrique et les Africains, et qui étaient prêts à y retourner renouvelés et enrichis, lorsque le Maître les appellerait. La vision de JEM francophone ne se limitait plus maintenant à la Suisse, la Belgique, la France, et au Canada: les vingt-deux pays d'Afrique où l'on parle français étaient désormais inscrits dans nos cœurs. N'était-ce pas là le plus grand résultat?



Une cellule de prière

## **MARIAGE**

Pendant ces deux premiers séjours en Afrique, l'un de trois mois et l'autre de quinze, la question du mariage ne me préoccupa guère. Ce n'était pas le cas de mon cher ami Raymond qui m'en parlait de temps à autre. J'estimais qu'il fallait vivre au maximum pour Christ, et les passages bibliques où Paul évoque sa vocation me parlaient beaucoup. Amener le plus grand nombre de personnes à Christ, tel était le but de mon existence. Je ne voulais en aucun cas que le mariage y fit obstacle. Très mathématicien de nature, je priais souvent ainsi : « Seigneur, si le célibat peut me permettre d'amener ne serait-ce qu'une seule personne de plus dans Ton royaume, alors je veux rester célibataire. Dans le cas contraire, permets que je me marie ».

Quelque temps après, à la piscine de l'hôtel Ivoire à Abidjan où nous allions parfois lors de notre congé le samedi, je rencontrai un évangéliste de grande expérience, Joe Ost. On raconte qu'il était si connu qu'il reçut un jour une lettre à l'adresse suivante : « Joe Ost, Côte d'Ivoire ».

Nous avions eu de merveilleuses conversations ensemble, et une réelle amitié nous unissait. A brûle pourpoint, il me lança : « Alors, Carlo, tu n'es toujours pas marié ? Ne saistu pas que « un » peut en vaincre cent et « deux » dix mille ? » Sans s'en rendre compte, il venait de frapper au cœur de mon esprit calculateur! Ce n'était pas là une réponse universelle, mais une réponse précise de Dieu à ma prière des années précédentes.

Les mois passaient... De retour en Europe, je me sentais de plus en plus engagé dans les équipes mobiles d'évangélisation. Fallait-il que je prenne la responsabilité de ces équipes? C'est la question qu'un jour Tom Bloomer, Heinz Suter et Daniel Shaerer, nos responsables francophones, se posèrent devant le Seigneur à mon sujet. Ils reçurent dans la prière un texte quelque peu surprenant : 1 Tim 3 :2 « Il faut donc que le dirigeant soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, modéré... ».

Quand Tom me fit part de cette réponse, je rétorquai que Paul faisait certainement allusion à la polygamie. Mais mes responsables avaient la conviction que Dieu m'avait préparé «une aide semblable à moi», qui m'accompagnerait dans le ministère.

Daniel Schaerer m'exhorta. Il avait compris par sa propre expérience qu'il ne faut pas attendre passivement: un couple chrétien se prépare par une intercession sérieuse. L'ennemi de nos âmes connaît l'enjeu d'une telle décision, et il ne manque pas de nous tendre des pièges si nous ne sommes pas vigilants. Ainsi commençai-je à prier pour celle qui m'était destinée, sans la connaître.

Je savais que l'Esprit Saint nous formait l'un et l'autre en vue d'un service à Sa gloire et qu'un jour, nos chemins se croiseraient. On me posait bien des questions : «Comment pourras-tu te marier sans salaire? Crois-tu que ta femme acceptera de te suivre? Comment ferez-vous quand vous aurez des enfants ?» Je n'avais pas de réponse sinon celle de la fidélité de Dieu. Je répondais par d'autres questions: «Un évangéliste n'a-t-il pas le droit de se marier? Doit-il changer de ministère pour cela? Dieu cesserait-t-il de pourvoir à ses besoins ?»

Mais comment choisir une épouse? Comme je suis reconnaissant envers le Seigneur d'avoir clarifié mes pensées à ce sujet! Nous sommes créés corps, âme et esprit. Un couple doit donc se plaire, s'apprécier, se désirer physiquement. C'est une réalité merveilleuse, mais insuffisante, c'est le lien du mariage en ce qui concerne le corps. En second lieu, les personnes formant un couple doivent se compléter harmonieusement sur le plan psychique, quant aux objectifs poursuivis, quant à la manière de penser et de ressentir les choses. En d'autres mots: tu seras pour ton épouse son meilleur ami, et elle sera l'amie la plus intime que tu aies jamais connue, non seulement avant, mais surtout après le mariage. Tel est le second lien

Enfin, sur le plan du ministère, de la vie spirituelle, Dieu veut nous donner une «aide semblable à nous», une épouse que «l'on peut emmener avec soi» comme le faisait l'apôtre Pierre, selon 1 Cor.9 :5. Une épouse avec laquelle on peut prier, lire la Parole, exercer l'hospitalité, vivre pleinement le ministère. C'est le troisième lien. Comme cette parole de l'Ecclésiaste est pleine de sagesse: «La corde à trois brins ne se rompt pas facilement» ! (Ecc.4 :12). C'était là ma référence, comme le fil à plomb pour le maçon, durant ces années d'attente. A JEM, nous côtoyons des centaines de jeunes chaque année, et sans l'aide du Saint-Esprit, on va au devant de bien des échecs et blessures. C'est la raison pour laquelle nos responsables aiment nous conseiller dans ce domaine, tout en respectant la liberté de chacun.

L'été 79 approchait, avec le service à Avignon. Depuis deux ans je priais plus intensément et je fis alors une de ces prières un peu folles, comme il nous arrive d'en faire: «Seigneur, je te demande de placer ma future femme dans ma cellule de prière à Avignon». Mon excitation fut bien vite calmée en découvrant que je n'étais pas chef de cellule mais chef de groupe, c'est-à-dire que j'avais à veiller sur six cellules et à encadrer leurs responsables respectifs. Tant pis, cette prière ne devait pas être inspirée... Je ne reçus aucune révélation à ce sujet pendant les six semaines d'évangélisation qui suivirent. Mais en septembre, je me trouvais à la conférence annuelle des membres de JEM francophone, près de Paris. Je fis, de nouveau, une prière qui semblait folle: «Seigneur, si ma future femme est ici, montre-la moi !». Nous étions cent vingt...

Je décidai de partir une heure dans le joli bois voisin, afin de m'entretenir une fois encore avec mon cher Conseiller et Sauveur. En descendant l'escalier qui donnait sur la cour, je rencontrai Michèle Yapoudijan. Rien d'extraordinaire à cela... Je l'avais déjà connue en 1977, au cours du voyage en Afrique dont Tom était le responsable et moi son adjoint. Elle avait ensuite fait divers séjours à Grasse, dans le midi de la France, dans le cadre de JEM. Nos chemins ne s'étaient plus croisés depuis cette époque. Rien de plus... mais son visage me restait présent et l'«entretien» avec le Seigneur avait trouvé son thème. Dieu, j'en ai aujourd'hui la conviction, me rappela alors l'engagement total de Michèle dans l'évangélisation, sa joie communicative et son zèle dans la prière. Et puis, curieusement, je compris qu'elle serait aimée et acceptée par ma famille, en particulier par les membres de la branche italienne de San Remo; je compris qu'elle serait une amie, mon amie. Et soudain, je tombai amoureux d'elle, comme je n'imaginais pas que ce fût possible! Elle devint subitement la plus jolie fille de l'univers! Pour la première fois je percevais «la corde à trois brins». Il m'était arrivé de penser à d'autres jeunes filles mais il manquait toujours un ou deux brins... il manquait surtout la paix de Dieu. Un détail d'Avignon me revint alors : je n'étais pas responsable d'une «cellule», mais Michèle était l'un des six chefs de cellule dont j'étais le berger! Le moment n'était pas encore venu à l'époque, tout simplement. Mais, ce jour-là, le 22 septembre 1979, je ne marchais plus, je volais! Cependant les règles de JEM m'interdisaient d'en parler tout de suite, notamment à Michèle. Quelle épreuve! Je passai donc des heures à prier dans ce joli bois, et à poser les fondements spirituels de l'avenir. Je savais que ma bienaimée quittait JEM le soir même, pour reprendre son travail d'assistante sociale dans la région parisienne. Quand la reverrai-je? «Seigneur, donne-moi un signe d'encouragement!»

Au repas du soir, nous nous répartissions par tables de six. Cela représentait donc une vingtaine de tables. Je m'assis près d'André Sivager, un vieil ami. La place située à ma droite était encore vide. Quelqu'un prit alors la parole: «J'ai réservé cette place pour Michèle, je n'ai pas pu la voir durant tout le week-end.» Mais pas de Michèle à l'horizon... Après la prière, la voici! Elle entre dans la salle à manger... Son amie n'hésite pas à faire de grands signes pour lu indiquer SA place. C'en est trop! Mon cœur bat à tout rompre. J'en ai l'appétit coupé! J'arrive cependant à échanger quelques mots avec elle, comme un bon responsable doit le faire envers son ex-équipière Michèle m'a avoué par la suite qu'elle avait terriblement faim, mais n'osait pas se servir devant un garçon si frugal!

J'avais déjà fait part de l'événement à Tom et Cynthia au cours de l'après-midi. Tom m'avait promis de prier avec Don Stephens<sup>9</sup> les jours suivants. Jusque-là «motus et bouche cousue» ! Qu'allait-il donc penser en nous voyant attablés l'un à côté de l'autre?

Michèle partit sans même que je puisse la saluer Elle ne pouvait tout de même pas dire au revoir à cent vingt personnes! Tom avait été surpris par ma confidence. Il prit son temps pour prier à ce sujet. Cinq jours après, il me déclara que Cynthia, Don Stephens et lui-même étaient en paix à la pensée de ce projet. Mais il ne fallait pas, pensaient-ils, que cela influence Michèle quant à la reprise de son travail. Ils me demandèrent donc d'attendre trois semaines pour lui écrire. Comme j'apprécie de tels responsables! Je partais alors avec une équipe mobile. Voici donc la lettre expédiée de Clermont-Ferrand le 16 octobre direction de Mantes-La-Jolie, où habitait Michèle :

Chère Michèle,

C'est de cette belle ville du Massif Central que je t'écris...

J'espère que tout va bien pour toi dans le «champ de mission» où le Seigneur t'a placée! Lors de la conférence du personnel à Paris, j'ai eu de nombreuses occasions de me promener en communion avec le Seigneur et je crois qu'il m'a parlé au sujet de l'avenir. Tu sais que depuis quelques années déjà, ma vie a été consacrée à l'évangélisation et je suis profondément reconnaissant au Seigneur pour la joie qu'il me donne dans ce ministère. Depuis quelques temps déjà je priais notre Père céleste au sujet d'une compagne avec qui tout partager et alors que je le faisais, la paix et une conviction profonde on envahi mon cœur. Deux choses étaient claires: notre vie ensemble se complétant harmonieusement et notre ministère: proclamer la bonne nouvelle de l'Evangile. Les deux choses sont si étroitement liées, qu'il m'a semblé juste de les partager ensemble avec toi, afin que tu puisses les considérer dans la prière.

Ton amour et ton zèle pour le Seigneur m'ont toujours réjoui et encouragé et, si tel est bien le plan de Dieu, j'aimerais que nos vies s'unissent pour Le glorifier dans un chemin de lumière où beaucoup trouveront le salut en Jésus... J'aimerais aussi te dire mon profond respect de ta liberté et de ta décision. Malgré mon amour pour toi, je prie pour que, si je me trompe, le Seigneur m'arrête et que nous restions frère et sœur. Si au contraire, la même conviction remplit ton cœur, le Seigneur nous conduira dans une relation nouvelle...

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Don Stephens : ancien responsable de JEM pour l'Europe, l'Afrique et le Moyen Orient ; aujourd'hui responsable du bateau Anastasis et des bateaux d'entraide

Sois aussi libre de parler à tes parents. Je te laisse méditer un passage qui m'a beaucoup touché: Genèse 24 et aussi le psaume 100 pour ce qui concerne le ministère.

Dans l'attente de ta réponse, reçois, chère Michèle, toute mon affection en Jésus.

Carlo

Une semaine après, je recevais cette réponse:

Bien cher Carlo.

Lorsque j'ai reçu ta lettre ça a été d'abord une grande surprise, mais aussi une grande joie, car tu as ma confiance et mon estime.

Ma seconde réaction a été de me tourner vers le Seigneur pour demander Son avis, à Lui, en Lui laissant la responsabilité de me guider à droite ou à gauche : il me fallait vraiment une conviction avant de pouvoir te répondre.

Et le Seigneur m'a clairement répondu « oui ». Bien sûr, j'ai parlé de toi à mes parents parce que j'ai pleine confiance dans leur discernement qui m'a été d'un grand secours à plusieurs reprises. Leur réaction, à tous deux, a été étonnant pour moi car je m'attendais à une certaine réserve. Eh bien! Non, ils ont été tous deux très positifs et très heureux...

Pour moi, j'avoue que c'est important et véritablement, j'y vois la bonté de notre Seigneur Berger qui sait combien ses enfants ont besoin de connaître la voie à suivre avec certitude...

Je t'apprécie beaucoup, Carlo, et je me rends compte que le Seigneur me donne une paix profonde à ton égard... En attendant de tes nouvelles, reçois toute mon affection en Jésus.

Michèle

En décembre, nous avons passé quelques jours ensemble à Mission  $80^{10}$ , après quoi Michèle fit la connaissance de ma famille, de mon village natal et... des descentes en luges ! Un seul point de désaccord entre nous : la vitesse idéale en descente !

Nouvelle séparation de janvier à mars. Elle continuait son travail et je partais en Afrique avec la nouvelle promotion d'étudiants. C'est de là que je la demandai officiellement en mariage, pour le mois de septembre de la même année, aux plus chaleureux beaux-parents dont j'aie jamais rêvé. Ils acceptèrent cette demande qui leur paraissait un peu précoce. Je rentrai donc d'Afrique avec cet objectif.

Ma situation financière était la suivante: francs Suisses: 0, francs CFA: O. Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été sans le sou à ce point! Le diable ricanait «Et tu veux te marier en septembre!».

A mon arrivée en Suisse, je contractai une dette d'un franc trente cinq pour téléphoner à ma famille. «Bah, me dis-je, je rentre chez moi à Tramelan, ce week-end, le Seigneur pourvoira...»

Il pourvut à l'aller et au retour en voiture, mais sans plus. Et je me retrouvai avec ma dette d'un franc trente cinq... «Seigneur que se passe-t-il ? Je suis ton fils et je m'attends à un magnifique mariage pour Ta gloire.»

Personne ne connaissait ma situation, sauf mon Père céleste. Le soir, dans mon courrier, je trouvai une enveloppe anonyme. A l'intérieur, trois mots: «Pour ton mariage», et 270 francs suisses. A partir de ce jour, ce fut une pluie de bénédictions financières. Je n'avais jamais vu

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Mission 80 : congrès international sur la mission, à Lausanne, réunissant plus de 7000 jeunes Européens

ça!

Mais plus merveilleuse encore était ma certitude de pouvoir désormais me confier totalement en Dieu. Je pouvais compter sur Lui, non seulement pour mes besoins personnels – cela je l'avais expérimenté pendant 4 ans – mais aussi pour ceux de ma femme et de nos futurs enfants, si Dieu nous en accordait. Quelle joie et quelle paix infinie!

Michèle travailla encore jusqu'à la fin du mois de juin, puis nous nous sommes retrouvés à Avignon pour un nouveau service d'été. Trois semaines après, nous sommes allés à Burtigny, en Suisse, pour les derniers préparatifs du mariage. Jean, le frère de Michèle, infirmier, avait prévu de se marier le 6 septembre avec une jeune infirmière également. Fallait-il nous marier le même jour? Un mariage n'est-il pas un événement unique? Nous avons donc décidé, Michèle et moi, de célébrer le nôtre le 13 septembre dans mon église, une jolie chapelle située à quelque 1000 m d'altitude, non loin de Tramelan, dans le Jura Bernois.

Par la foi, on tabla sur cent quatre-vingts invités. Le nombre de places assises, de portions de glace, etc. fut prévu sur cette base. Mais nos amis étaient si nombreux qu'on pouvait s'attendre à tout! Il en vint d'un peu partout : d'Abidjan, (nos amis Morin, en congé à cette date), de Paris... Beaucoup de membres de JEM se chargèrent de l'animation avec chants et chorégraphie. Il y avait aussi quelques amis d'enfance qu'il est si bon de revoir, des voisins qui m'avaient vu naître. Ma famille d'Italie était également représentée.

Tom donna le message. Il parla d'Alice, l'héroïne du livre de Lewis Carroll: «Alice au pays des merveilles». Dans ce pays du miroir, disait-il, il faut s'éloigner des choses pour s'en approcher¹¹. Tom nous fit comprendre que le bonheur ne se trouve pas en le cherchant, en le poursuivant, mais au contraire, en se perdant pour les autres. «Nous choisissions de tourner le dos à une vie tranquille, à un chez-soi agréable, à un standing de vie normal aujourd'hui. Mais le ministère d'évangéliste allait nous satisfaire au-delà de toutes choses. La transformation des vies, la bénédiction et le bonheur de servir Dieu accompagnent ceux qui perdent leur vie pour Jésus». Combien cette parole fut prophétique! Le chemin parcouru à deux dans quelque 40 voyages en Afrique, sans parler de la France, la Suisse et ailleurs, nous l'ont démontré. Dieu nous a accordé, selon son abondante richesse, d'abord un magnifique voyage de noces sur la Riviera italienne, puis une voiture, un pied à terre sympathique dans une base de JEM... Et nous n'avons pas manqué d'un centime! Cent soixante-quinze invités nous ont entourés en cette journée ensoleillée de septembre. Quant à l'avenir? Je n'ai pas d'autre réponse: Dieu est fidèle, à Lui soit la gloire!

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Autrement dit : en s'approchant de l'image d'un objet réfléchi dans un miroir, on tourne le dos à cet objet et on s'en éloigne en réalité

# PREPARATION DU SERVICE D'ETE A OUAGADOUGOU

Quelque temps après mon mariage, Tom, Daniel, Heinz, Linda, Rolf et moi, avons pris deux jours de réflexion. Il y avait des années que nos cœurs étaient ouverts à l'Afrique, mais quelques pays africains seulement avaient été sillonnés par certaines de nos équipes. Alors surgit cette question : « Pourquoi ne pas organiser un grand service d'été à Ouagadougou ? ». C'est la capitale d'un pays francophone largement ouvert à l'Evangile, où les églises locales nous accueillent tous les ans avec joie ; de plus, les billets d'avion sont exceptionnellement bon marché. Les circonstances, certes, ne doivent pas nous diriger, mais nous ne pouvons fermer les yeux devant une telle occasion. On retint précieusement cette idée jusqu'à l'été 81 où, retirés dans la cure du temple de la Fusterie à Genève durant le service d'été, nous avons à nouveau prié : « Seigneur, veux-tu que nous allions à Ouaga l'été prochain ? » Chacun reçut une impression positive, Daniel Shaerer en particulier. Dès cet instant, il s'engagea à y aller. Raymond et Irène Serex acceptèrent de se rendre sur place miavril pour tout préparer. Quand à moi, je pourrais assurer la liaison entre tous, de Lausanne où je me trouverais à cette période, avec l'aide de Charlotte, responsable du secrétariat francophone. Je pourrais également préparer le départ des Européens.

Il y eut un autre moment décisif à Lausanne, juste avant le départ de Raymond et d'Irène. Nous savions qu'à partir de ce jour-là, Daniel serait à Paris, les Serex à Ouagadougou et moi à Lausanne. L'unité et une bonne communication entre nous seraient donc de première importance. Nous joignîmes les mains tous ensemble au centre du cercle que nous formions. Notre ennemi, tel un «Goliath», nous réservait des surprises, nous semblait-il, et nous ne connaissions pas ses armes. Mais à notre étonnement, le Seigneur nous donna, par prophétie, l'assurance que le chemin serait plus facile que nous le pensions, car Il aplanirait tout.

Chacun prit sa part de responsabilités: comptabilité, visas, logements, inscriptions et littérature. Mais comment faire face aux inscriptions et annulations de dernière heure? Daniel eut alors une idée qui nous évita bien des ennuis - nous l'ignorions alors, mais la prophétie commençait à se réaliser. Son idée? Etablir une liste d'attente et, par la foi, tabler sur un nombre approximatif de cent dix Européens.

Ainsi avons-nous retenu cent dix billets à la compagnie «Point Air», sans indiquer de noms. Au cours de la période précédant le départ, nous recevions presque tous les jours des lettres du genre: «J'ai changé de travail, je suis désolé, mais veuillez annuler mon inscription pour Ouaga». Et dans le même courrier : «Je sais qu'il est trop tard pour s'inscrire pour Ouaga, mais je sens que Dieu m'y appelle. Faites-moi savoir s'il y a un espoir». Il n'y eut pas moins de vingt changements, mais le 9 juillet, cent neuf personnes étaient présentes à l'aéroport de Lyon-Satolas!

Pendant ce temps, que se passait-il à Ouagadougou? On avait décidé de parler français pour favoriser l'unité des cellules de prière, étant donné la multiplicité des langues des participants. Plus d'une centaine d'Arncains s'inscrivirent: des pasteurs d'un peu partout, des étudiants d'écoles bibliques, des collégiens... Nous avions adapté le prix de ce service d'été au niveau de vie local, en essayant de le maintenir le plus bas possible. Nous demandions pour cinq semaines: 1 270 francs suisses tout compris, pour les Européens, 8 000 francs CFA ou

56 francs suisses pour les africains salariés et 35 francs suisses pour les non salariés. Cela représentait un effort correspondant aux possibilités de chacun. Dieu bénit abondamment. Comment ? Le plus grand miracle fut le logement. En effet, comment loger 240 jeunes au centre de Ouagadougou ? La réponse normale était évidente : « Impossible » !

Une semaine après son arrivée, Raymond rencontra le commandant du P.M.K., école militaire où les jeunes gens peuvent trouver un enseignement dès l'âge de 7 ans, avec, par la suite, la possibilité de s'engager dans l'armée ou de reprendre la vie civile.

Cette école se trouve au centre de la ville. Le commandant accepta de nous accueillir durant cette période de congé scolaire. A quel prix ? Gratuitement ! Nous n'avons rien eu à payer : ni eau, ni électricité, ni loyer. Nous étions logés en dortoirs. Quant à l'autorisation d'évangéliser, on en fit la demande au gouvernement. Là, encore, la réponse officielle nous laissa rêveurs. Nous pouvions évangéliser partout et sans aucune restriction à Ouagadougou et dans les villes environnantes, en utilisant une sonorisation, pendant cinq semaines. Cette liberté nous émerveilla. Nous avions encore présents à la mémoire les semaines de démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation similaire à Genève, place de la Fusterie, et pour deux heures par jour seulement !

Une magnifique salle de 2500 places, appelée « Maison du Peuple », se trouve au centre de la capitale. C'est le plus vaste auditorium du pays. Fallait-il le louer? Aurions-nous davantage de monde à l'extérieur? La saison des pluies nous causait quelques soucis...

Pour ma part, l'idée me paraissait trop belle. Quelles ne furent pas ma surprise et ma joie d'apprendre que Raymond l'avait réservée pour huit soirées. Comme l'entrée était gratuite, et puisqu'il s'agissait de l'Evangile, la ville nous l'accorda pour le tiers de son prix, soit environ 160 francs suisses par soirée. Dieu nous bénissait dans nos finances, c'était évident.

Quant aux églises protestantes de la ville, elles furent unanimes à déléguer auprès de nous un certain nombre de leurs membres respectifs. Ainsi les soirées seraient communautaires et les après-midi seraient consacrés au travail demandé par les Eglises.

Cinq équipes se rendraient, à cet effet, dans les différents quartiers de la ville et évangéliseraient en plein air.

# OUAGADOUGOU : IMPOSSIBLE N'EST PAS FRANÇAIS

Parmi les 180 passagers de « Point Air », cent neuf au moins partaient dans le but de proclamer l'amour du Christ pendant trois à cinq semaines, selon la durée des vacances de chacun. Trente seulement étaient membres de JEM à plein temps. L'hôtesse se demandait pourquoi tant de personnes lisaient la Bible : ce fut une première occasion de témoignage. Les deux kilomètres et demi de la piste défilèrent sous le train d'atterrissage, et l'appareil s'immobilisa sans incidents après quatre heures cinquante de vol. Une jeune fille n'avait pas de passeport et pensait que sa carte d'identité suffirait. Les douaniers, heureusement, lui firent grâce. Nous avions deux grosses «sonos» et beaucoup de matériel. Un passage de douane avait été spécialement aménagé pour nous. Nous fûmes cependant les derniers à sortir de l'aéroport. Dès le départ, nous avions décidé que Noirs et Blancs auraient les mêmes conditions de vie. La nourriture serait simple, mais suffisante, tantôt africaine, tantôt européenne, avec bon nombre de plats internationaux tels que riz, viande de bœuf, salade, bananes, etc... Chacun gagna son dortoir. Les cellule de prière étaient toutes mixtes et dirigées par le plus de responsables africains possibles.

La première semaine fut consacrée à l'enseignement. Il est difficile de décrire l'avidité avec laquelle nos frères, les Burkinabé notamment, buvaient Parole de Dieu! Cet effort d'enseignement porta des fruits magnifiques. «Nos jeunes sont revenus du camp transformés» nous ont dit par la suite de nombreux pasteurs. Les orateurs n'étaient que les instruments bénis de Celui qui nous transforme à Son image. Des liens solides se tissèrent entre nous. Le moment venu d'évangéliser la ville, il n'y avait plus ni Noirs, ni Blancs. Nous étions devenus «un en Christ» par la grâce de Dieu et contre toute espérance! Il n'y pas d'orateur attitré. Daniel Schaerer, notre responsable, fit plusieurs études sur la vie de disciple, missionnaires, des pasteurs locaux et d'autres responsables de JEM prirent la parole. Tout convergeait dans la même direction: que Christ soit Seigneur dans nos vies et à Ouagadougou.

Nous mangions dans un grand réfectoire et chacun faisait la queue pour remplir son assiette et pour la laver après le repas. Serait-ce dû à un manque d'hygiène? - nous étions pourtant très prudents - ou à un virus ramené d'Espagne par certains? Nous ne le savons pas, mais dès le troisième jour, une série de problèmes intestinaux se manifesta dans le camp. Les «toubabous» (nom que donnent les Africains aux Blancs) tombèrent comme des mouches: dix, puis vingt, puis quarante... Finalement très peu d'entre nous échappèrent à un ou deux jours de diarrhée. Nos infirmiers et infirmières ne suffisaient plus à la tâche et certains d'entre eux furent aussi atteints. Quant à nos amis africains, ils nous témoignèrent une compassion et un amour dont nous leur sommes reconnaissants aujourd'hui encore. L'épreuve fut de courte durée pour la plupart d'entre nous. Cependant, une dizaine durent garder le lit plusieurs jours et cinq rentrer prématurément. Quelques-uns demandèrent la prière avec onction d'huile, et là encore, le divin Médecin intervint.

Chacun avait hâte de rencontrer cette population pour laquelle nous priions depuis des mois. Personne ne fut déçu. Le premier soir, plus de mille personnes prirent place sur les sièges en gradins de la Maison du Peuple. Le samedi soir, tous les sièges étaient occupés. Rolf était chargé du programme. La soirée débutait par les chants des chorales locales, des témoignages et des mimes. Puis venait le moment tant attendu de la pièce chorégraphique intitulée : « L'Ami ». La foule ne voulait rien perdre des faits et gestes des acteurs : les anges, le combat céleste contre Satan, la venue du mal sur la terre, la mort du Crucifié et, surtout, le

moment inoubliable du glorieux triomphe de Christ sur la mort qui faisait crépiter les applaudissements de toutes parts. Suivaient ensuite un bref message résumant la soirée et un appel à la conversion. J'en fus chargé les deux premiers soirs. Je demandai à ceux qui voulaient répondre à l'appel de se lever à leur place. Courageusement, une vingtaine, puis une trentaine de personnes se levèrent. Elles descendirent ensuite les gradins pour rencontrer des conseillers. Le soir suivant, on donna la parole au directeur de l'école biblique des Assemblées de Dieu. Celui-ci n'hésita pas à faire monter les gens sur le podium. Certains soirs, des dizaines de personnes se décidèrent et, partout, des groupes de prières se formèrent spontanément.

A la fin du Ramadan, les musulmans en fête se rassemblent sur une grande place ; près de cinquante mille personnes peuvent alors se côtoyer. Que faire ce jour-là? Les avis étaient partagés : ne provoquer personne, disaient les uns ; surtout ne pas manquer une telle occasion, disaient les autres.

Après avoir tenu conseil, nous décidâmes d'y envoyer des volontaires, encadrés par Rolf et moi. La place était couverte de monde, mais le soir venu, un ou deux endroits seulement étaient éclairés et aucune manifestation n'était organisée.

Nous nous installâmes bien à l'écart, sur la place. Notre générateur de courant ne voulait pas fonctionner. Bien des jeunes intercédèrent en silence pour que la situation se débloque. Finalement un ronronnement se fit entendre: trois projecteurs s'allumèrent et la sono se mit en marche. Nous avons commencé à adorer notre Sauveur, en chantant, en toute simplicité et sans commentaires. Les centaines de personnes qui nous entouraient étaient étonnées de voir Africains et Européens unis autour d'un même message d'amour. Puis Rolf prit la parole et conta une fable de la jungle: «Le grand mur qui nous sépare de Dieu». Cette fois, la glace était rompue. La foule tantôt riait, tantôt recevait avec sérieux la vérité ainsi illustrée. Au moment de l'appel, je soufflai à Rolf: «Si tu te mettais à genoux au milieu et si je demandais simplement à ceux qui veulent accepter Christ de se joindre à toi? Qu'en penses-tu ?»

Ainsi fut fait. Je pris le micro, tandis que, seul au milieu de l'immense cercle, Rolf s'agenouillait. La démarche proposée était difficile, mais c'était justement là le test. Nous ne cherchions pas un mouvement de masse, mais le témoignage courageux et réfléchi de ceux qui voudraient prendre un nouveau départ. Et le miracle eut lieu : en quelques minutes, quarante-sept musulmans fléchirent les genoux aux côtés de Rolf, devant 700 spectateurs étonnés.

Les portes de la radio nous furent également toutes grandes ouvertes. D'abord pour une interview d'une demi-heure où Rolf et Raymond expliquèrent ce que nous étions venus faire au Burkina Faso, puis pour une émission nationale de Jeunesse, le samedi après-midi à 16h, à laquelle participèrent sept d'entre nous. Ainsi un Burkinabé, un Centre-Africain, un Suisse, une Algérienne, un Français, un Ivoirien et une Martiniquaise témoignèrent-ils pendant une heure auprès des jeunes auditeurs du pays. Ils proclamèrent que Jésus est vivant, qu'Il a changé leur vie, brisé leurs barrières nationales, et rempli leur existence de joie et d'harmonie. Les auditeurs furent ensuite invités pour le soir, à la Maison du Peuple. Cette émission eut un tel retentissement qu'elle fut redemandée et redonnée quelques semaines plus tard. Quant à la télévision, qui fonctionnait seulement dans la capitale, la première réaction des responsables fut négative. A leur avis, le matériel dont ils disposaient était insuffisant pour filmer une pièce telle que « l'Ami ». Une femme influente de la ville, pourtant, ne voulait rien entendre de ce refus. Elle insista tant et si bien que ces messieurs de la TV finirent par se déplacer. Ainsi fut filmée la chorégraphie, à la fin du service d'été. Et tous ces nouveaux convertis, que sont-ils

devenus ? Nous avions la responsabilité de prendre leurs noms et adresses pour les remettre aux responsables des Eglises. Mais la meilleure solution était de les revoir jour après jour, et surtout de les emmener au culte le dimanche. Beaucoup connurent ainsi une nouvelle famille spirituelle dès le départ. De plus, Daniel Shaerer accueillait tous les après-midi ceux qui le pouvaient et leur donnait un enseignement de base. Ces réunions étaient annoncées publiquement chaque soir. Malheureusement, malgré ces efforts, beaucoup ont disparu. Des milliers de jeunes, en effet, quittent la brousse et vivent clandestinement à Ouagadougou. Il est très difficile de les suivre. D'autres ont reçu la Parole avec joie, mais n'ont pas été prêts à payer le prix de la persévérance ou du rejet de leur famille et de leur entourage.

Noufou Kagambéga, un jeune musulman convaincu, vint se convertir à la Maison du Peuple, puis sa foi s'enracina au cours d'affermissement pour nouveaux convertis. Par la suite, il suivit l'Ecole d'Evangélisation, puis une école biblique en Suisse à Ibeto. Il est aujourd'hui responsable de JEM Ouagadougou et a dirigé lui-même les services d'été de 1993 à 1995.

Je ne puis terminer le récit de cette première partie du service d'été sans parler du Saviem<sup>12</sup>, l'un des rares véhicules disponibles pour tant de personnes. Comme je l'ai dit, notre habitation était particulièrement bien située. La plupart d'entre nous se déplaçaient à pied, certains cependant étaient véhiculés par des missionnaires pour visiter tel ou tel quartier. Le Saviem offrait quinze places assises. Il était continuellement en service. Immatriculé en Côte d'Ivoire, il fallait le dédouaner ou le sortir du pays à la date d'expiration du délai autorisé. Nous nous présentâmes aux bureaux de dédouanement avec un jour de retard. L'amende exigée était de 100 000 francs CFA ou 2 000 francs français. Nous nous excusâmes pour le retard, et comme les agents nous savaient décidés à dédouaner, ils acceptèrent nos excuses. Nous ne pouvions pas éviter ce dédouanement car nous avions de plus en plus besoin d'un pied-à-terre à Ouagadougou.

Le bus subit une expertise. On le pesa, l'inspecta, afin d'évaluer le tarif du dédouanement: quatre-vingts pour cent de sa valeur, soit 456 000 francs CFA ou 9 120 francs français. Un certain jeudi, cette «tuile» tomba sur nous! Nous étions prêts à payer, mais je n'étais pas tranquille. Le lendemain matin, j'allai aux bureaux des douanes et obtins audience auprès de la directrice. C'était une femme bienveillante. Je lui expliquai que nos activités n'étaient pas lucratives et que nombre de jeunes avaient participé au reboisement des environs de Ouagadougou durant les dernières semaines. Plusieurs équipes, en effet, avaient coopéré au projet du gouvernement en plantant de jeunes arbres, en plus du programme habituel. Je lui fis remarquer, enfin, que notre bus servait seulement quelques mois par an. De ce fait, la facture nous semblait un peu lourde. Elle décrocha le téléphone pour expliquer tout cela à un autre directeur qui acquiesça.

Les frais de dédouanement furent ainsi réduits à 4 000 francs français. Une fois de plus, le Seigneur était intervenu.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Saviem : bus de 15 à 22 places acheté pour nos voyages annuels

# ONZE EQUIPES SIMULTANEES

Après trois semaines, la moitié d'entre nous retourna en Europe tandis que l'autre moitié se répartit en onze équipes dans un rayon de plus de 200 km autour de Ouagadougou.

Voici un bref survol de leurs aventures, en commençant par le sud.

A Pô, l'équipe partage la vie de famille d'un pasteur africain. C'est l'occasion de manger le "sagabo", repas national à base de mil, accompagné généralement d'une sauce de feuilles de baobab. Cette équipe travaille en profonde communion avec les églises locales. Des repentances publiques se produisent. Dans un village de la tribu "kassina", vingt personnes se donnent au Seigneur. L'une d'elle abandonne sur place son gri-gri en témoignage de sa décision pour Christ.

Toessé a déjà été visité à de nombreuses reprises. Les missionnaires Trapi y ont établi une mission. Il reste cependant bien des travaux matériels à exécuter. L'équipe met la main à la pâte, durant le jour, tandis que les soirées sont consacrées aux églises environnantes. Dieu agit. L'un des villages les plus reculés, Ylou, a été rendu célèbre par le ministère extraordinaire exercé par son pasteur. Il reçoit les cas de folie les plus désespérés. La coutume régionale veut qu'on enchaîne les malades de ce genre à un tronc d'arbre.

Mais cet homme de foi prie patiemment pour eux, jour après jour, parfois pendant des semaines. Les résultats sont merveilleux et la gloire du Seigneur repose sur toute la communauté, composée en grande partie de personnes qui ont été délivrées et guéries.

Daniel Schaerer se rend à Léo, sous-préfecture située à la frontière du Ghana, où la Mission Pentecôtiste Canadienne donne un solide témoignage chrétien depuis une trentaine d'années et forme des pasteurs dans une école biblique. L'équipe fait du porte-à-porte. Les gens sont tellement hospitaliers qu'il faudrait des semaines pour visiter tous les foyers. Lors d'une réunion en plein air, un jeune homme, au milieu de la foule, se met à insulter l'équipe. Il sera le premier à venir demander conseil, à la fin de la réunion, pour suivre le Seigneur! Un jeune Africain, Rabi, qui pendant les trois semaines du service d'été, avait fait partie de l'équipe chargée des enfants sous la direction de Georges Ansermin, peut maintenant mettre à profit ce qu'il a appris: il sait captiver et faire rire, et aussi prier avec les enfants. «Laissez venir à moi les petits enfants, disait Jésus, et ne les empêchez point, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent».

Raymond et Irène animent la louange et l'enseignement dans le camp organisé à l'Ecole biblique de Nagbangré. Plus de cent jeunes y sont réunis. Cette école est un centre important. Une cinquantaine de pasteurs en sortent tous les ans et cela ne suffit pas à répondre aux besoins, tellement la croissance de l'Eglise est extraordinaire au Burkina Faso.

Une autre équipe se rend au Collège de jeunes filles à Loumbila, à 15 km de la capitale, où se trouve un camp de deux cent cinquante-huit enfants et trente moniteurs. Georges Ansermin, bien sûr, en a pris la responsabilité. Le Seigneur agit aussi bien au travers de l'équipe que dans l'équipe. Voici le témoignage d'une équipière: «Je souffrais de terribles insomnies. Mon père

m'a abandonnée dès mon enfance. Au cours de ce camp, j'ai compris que je ne lui avais jamais pardonné. J'ai accepté de le faire et, depuis ce jour, ma vie a changé. Je peux à nouveau dormir, même sans médicament.»

La voiture de l'équipe de Jocelyne Müller tombe en panne en se rendant à Kaya. Les équipiers doivent pousser le véhicule sur une distance de 3 km sous un orage tropical! Ils atteignent enfin le village où les habitants leur offrent un abri. En attendant une solution, l'équipe se met à chanter et à parler avec ces gens parmi lesquels se trouve un chrétien rétrograde. Il revient au Seigneur. La solution arrive: le sous-préfet averti de la situation, met son chauffeur et sa voiture à la disposition de l'équipe pour lui permettre d'atteindre Kaya. Au travers de cette aventure, les liens se sont solidement resserrés.

Dans un village, Jocelyne reçoit une vision: elle voit de nombreux hommes poser le toit d'une église Elle le raconte au pasteur qui reprend courage. Il n'y a pas de local de réunion, en effet, pour la poignée de chrétiens de cette région. Et cette vision leur apporte une magnifique promesse: Dieu prendra soin de son peuple! Vingt-deux personnes répondent ce jour-là à l'appel. Ailleurs, on voit des chrétiens se pardonner et se réconcilier. L'évangile pourrait-il progresser si cette condition n'était pas remplie?

La quatrième ville du Burkina, Ouahigouya, où l'on compte quelque trente mille habitants, reçoit une équipe de JEM pour la première fois. Un évangéliste priait depuis trois ans pour cette ville, sans constater de changement. En vision, il avait vu arriver des chrétiens blancs et il les attendait. Le Seigneur avait donc déjà préparé la ville à entendre Sa parole. Beaucoup de nouvelles portes s'ouvrent en effet. A l'hôpital, l'équipe peut prier pour quelques malades. L'un d'eux a le hoquet. Cela peut paraître anodin, mais ce malade est en danger et le Seigneur intervient. Une femme ne peut plus marcher. Sa sœur, qui n'est pourtant pas chrétienne, a l'assurance que, si l'on prie pour elle, elle sera guérie. De fait, lorsque Christian Brenac, le chef de l'équipe, retournera la voir, elle aura quitté l'hôpital. L'armée ouvre également ses portes : dix sept soldats se convertissent après avoir écouté attentivement un message sur le thème: d'où vient le mal?

A la prison, les onze détenus peuvent bénéficier d'un entretien personnel avec deux équipiers. A la suite de ces échanges, tous commencent à prier et à lire la Bible. L'un d'eux, réalisant l'amour de Dieu, se met à pleurer, sans crainte du qu'en-dira-t-on. Au cours de la nuit, il fait une expérience personnelle avec Jésus-Christ. Le lendemain, il est rayonnant de joie. Les désirs de vengeance qui torturaient son cœur ont totalement disparu.

Que reste-t-il de ce travail à la prison? La porte est restée ouverte pour les jeunes de l'église. Ils rendent visite aux prisonniers tous les quinze jours avec le pasteur. C'est incroyable de les entendre chanter à la gloire de leur Sauveur et de voir avec quelle impatience les détenus attendent ces visites! On met les «nouveaux» dans le bain dès leur arrivée, et ceux qui ont purgé leur peine entrent en contact avec les chrétiens de leur région, une fois rentrés chez eux. «y a-t-il rien d'étonnant de la part de l'Éternel ?»

L'équipe de chorégraphie reste à Ouagadougou et poursuit son ministère d'édification de l'Eglise. La cassette musicale, «L'Ami», a un tel succès qu'on la trouve bientôt sur le marché. Des commerçants ingénieux en ont commencé la duplication sans se douter que, quelque part

dans le monde, existe des droits d'auteur! Nous avons bien ri en l'apprenant. Que pouvionsnous faire d'autre? En bien des lieux cités précédemment, on réserve une ou deux soirées pour
la chorégraphie, notamment à Koudougou, où je me trouve avec Michèle et une douzaine de
jeunes. A notre grand étonnement, mille personnes environ se rendent devant la mairie pour
assister au spectacle, deux soirs de suite. Une trentaine de personnes répondent à l'appel.
L'une d'elles se trouve être la sœur d'une de nos équipières. On voit les deux sœurs se
pardonner et tomber dans les bras l'une de l'autre, dans une joie indescriptible. Que de
bénédictions au sein des familles au cours de ce service d'été! Une jeune Française, malade,
demande au Seigneur comment employer son temps. Elle intercède alors pour son frère,
adolescent de 16 ans, fermé à l'Évangile. Trois semaines après, elle recevra la nouvelle de sa
conversion.

Mais encore plus extraordinaire est la conversion des trois frères d'un équipier Burkinabé, en l'espace de deux semaines! Nous comprenons mieux cette parole de Jésus: «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données en plus.» Le Seigneur fait souvent les choses différemment de nous. Ainsi à Koudougou, plusieurs adultes se convertissent à la réunion destinée aux enfants, et trois enfants répondent à l'appel, au rassemblement organisé le soir en plein air pour les adultes...

Rien ne nous a tant réjouis, à Koudougou comme ailleurs, que la communion profonde avec l'Église, l'accord parfait pour les cultes, l'évangélisation ou les tâches plus terre-à-terre, comme la plantation des arbres. Mais pourquoi donc planter tous ces arbres? Nous désirions exprimer concrètement l'amour de Dieu pour tous les hommes et ce service nous en donnait l'occasion. D'autant plus que nous étions à la saison des pluies, le moment idéal pour semer et planter, si l'on veut obtenir un résultat.

J'avais personnellement bien des craintes à cause de la saison des pluies. N'allait-il pas se mettre à pleuvoir pendant que les deux cent vingt jeunes seraient dehors à chanter et à témoigner avec le matériel sono et la littérature ? Je ne puis m'empêcher d'utiliser le mot "miracle". Pas une seule fois la pluie n'est tombée à ces moments-là. Il pleuvait pourtant la nuit ou le matin pendant l'enseignement. Un soir où l'on attendait deux mille personnes à la Maison du Peuple, le vent s'est levé juste une heure avant l'arrivée des gens. A coup sûr, il allait pleuvoir à torrents, et dans ce cas-là, personne ne sort de chez soi. Que faire ? Nous avons prié très simplement, en confessant notre foi en un Dieu qui travaille avec nous. Nous lui avons remis la situation en proclamant que ces réunions n'étaient pas pour nous, mais pour Lui. Il a plu, en effet, mais à 23 h seulement, une fois que chacun était rentré chez lui!

Ne fallait-il pas demander la pluie pour un pays si aride? Nous l'avons fait, bien sûr, spécialement à Ouahigouya et Koudougou, où elle se faisait attendre. A Koudougou, nous avons creusé des trous dans un sol très sec, en vue de la plantation d'arbres. La pluie était indispensable pour continuer le travail. Nous en avons fait un sujet d'intercession et, lorsque nous sommes revenus trois jours après, le terrain était inondé!

Ces réalités matérielles et spirituelles ont leur place dans l'Évangile. On ne peut les dissocier. Dieu est concerné par les unes et les autres. Prenons le cas d'un homme qui apprend le métier d'infirmier. A quoi bon ces études s'il vole des médicaments à l'hôpital pour les vendre au

marché noir, comme c'est trop souvent le cas? Les malades n'ont-ils pas besoin de son amour enseigné par l'Évangile autant que de sa compétence médicale? Bien des gens admettent la nécessité de l'un et nient celle de l'autre.

Jésus aurait-il fait une erreur en envoyant ses disciples annoncer la Bonne Nouvelle à toute l'humanité, jusqu'aux extrémités de la terre? Non, l'Homme le plus sage que le monde ait jamais connu ne s'est pas trompé en nous laissant son ultime commandement. Le visage



radieux du Burkinabé, du Français ou du Chinois qui reçoit l'amour, le pardon, la vie du Christ est, pour nous, la plus belle récompense.

Avons-nous imposé notre culture au cours de ce service d'été? On ne change pas de peau en prenant l'avion... La question est donc délicate. Il me semble, pourtant, que nous avons beaucoup appris de 1 'hospitalité et de la simplicité africaines. Nos

frères ont eu autant de joie à nous accueillir que nous en avons eue à Lausanne, lors de la visite et de la prédication de l'évêque d'Ouganda, Festo Kivengere. La. Bonne Nouvelle n'a rien d'une mare stagnante. C'est un fleuve de vie qui parcourt le monde! On ne doit pas enfermer l'Évangile derrière les murs d'une cathédrale. Il faut le proclamer comme «la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit», partout où se trouvent les hommes que Dieu a tant aimés.

Le service d'été se termina le 13 août. Certains prirent le taxi-brousse ou le train, d'autres l'avion, mais quelque chose de précieux et d'inexprimable nous unissait tous et brûlait dans le cœur de chacun.

# L'ECOLE D'EVANGELISATION EN ACTION

La volée 1983 de l'école d'Évangélisation était composée essentiellement de jeunes filles. Aussi nous retrouvons-nous, Michèle et moi, à la tête de douze étudiantes pour cette nouvelle tournée au Burkina. Henri-Pierre de Girardier, qui était à JEM depuis quelques années, est notre bras droit. Un couple canadien, avec une petite fille de 18 mois, a courageusement décidé de nous accompagner pendant trois étapes et d'aider les missionnaires que nous visiterons. Mais avant d'engager le combat dans la "plaine", Dieu nous veut à l'écart "sur la montagne" pour nous préparer dans la prière, pendant deux jours. L'assemblée de la Tanne nous offre généreusement 1 'hospitalité. Et c'est dans ce cadre paisible, entouré de sapins, que nous allons méditer ensemble la Parole de Dieu: quatre textes nous invitent à gravir en esprit quatre montagnes célèbres dans la Bible. Tout d'abord le mont Morija où Dieu a demandé à Abraham d'offrir Isaac en holocauste. Sommes-nous prêts à donner ce que nous avons de meilleur à Dieu? Sommes-nous disposés à l'aimer dans l'épreuve, à croire qu'il ne se trompe jamais?

Puis le mont Sinaï où Dieu a donné ses commandements. Là, nous nous humilions à cause des «idoles»devant lesquelles nous nous sommes prosternés: le confort, la sécurité matérielle, les richesses... Nous nous remettons en question devant la Parole de Dieu... Savons-nous «honorer nos parents», par exemple, en prenant le temps de leur écrire? Le Saint-Esprit nous éclaire et le sang de Jésus nous purifie. Nous sommes décidés à nous aimer les uns les autres et à aimer Jésus en observant ses commandements.

Ensuite nous montons sur le mont Horeb avec Moïse. Comme lui, nous nous tenons devant Dieu en faveur du voyage qui se déroulera dans la plaine. Personnellement, je comprends que la victoire sur l'ennemi «Amalek» dépend de la persévérance de mon intercession pour les «Josué» qui me sont confiés. Je comprends aussi que Michèle et Henri-Pierre me soutiendront si, comme Moïse, «je baisse les bras».

Enfin, nous arrivons à la montagne de la Transfiguration. Nous méditons sur les deux attitudes décrites dans l'Évangile: l'attitude positive et active de Jésus qui expérimente des choses glorieuses et veut entraîner ses disciples, contrastant avec la passivité somnolente de ceux-ci. Une prière s'élève alors de nos cœurs vers le Dieu des miracles: «Seigneur, nous voulons Te reconnaître dans toutes nos voies et vivre en étroite communion avec Toi, entrer d~ns les œuvres bonnes que Tu nous as préparées d'avance».

Nous prions pour la santé et le ministère de chacun. Pour un tel voyage et sa bonne marche, plus de vingt fonctions différentes sont nécessaires; chacun en assumera une ou plusieurs. Nous formons une équipe de trois responsables avec mon épouse qui sera responsable de l'évangélisation des enfants et Henri Pierre qui dirigera le chant. Marianne, une sœur de Saint Loup très dynamique, sera notre infirmière. Catherine sera hôtesse et photographe. Nathalie aidera Hildegarde à ranger le matériel. Denise sera cuisinière, aidée par Amy et par

Micheline, l'épouse de Jean Guy, notre cher Canadien qui connaît justement la mécanique. Il ne sera pas au chômage! Nelly assurera l'importante jonction avec l'Europe, en communiquant nouvelles et sujets de prière toutes les semaines. Monique s'occupera des achats. Thérèse et Marie Claire seront responsables des livres, cassettes et traités, avidement lus et écoutés en Afrique. Marie France veillera à la mise en place et à l'entretien du matériel. Nous emportons, en effet, une «sono» neuve, comportant quatre micros et deux hauts parleurs. Elle sera branchée sur la batterie du véhicule. Nous avons aussi un magnétophone qui nous permettra de passer des cassettes de louange, africaines et européennes, avant les réunions. Il faudra installer et ranger tout ce matériel quatre-vingts fois au cours de ce périple, et quelque quinze mille personnes entendront l'Évangile par ce moyen. Il faudra aussi filtrer l'eau, Marie France, Hildegarde et Nelly se portent volontaires pour assurer ce pénible labeur... Bravo! Marilyne Visinand sera notre fidèle comptable. Quant à moi, berger de l'équipe, je conduirai aussi le Saviem et veillerai à son bon fonctionnement, puisque j'ai le permis de transport en commun que j'avais eu l'occasion de passer en Côte d'Ivoire en 1977.

Nous descendons de la «montagne» avec une paix intérieure que Dieu seul peut donner. Le car nous attend au Chalet à Gobet. Après les dernières formalités, lettres, paiements d'assurance, coups de téléphone, c'est le départ. Quatre équipes se retrouvent à Lyon-Satolas, dont trois de l'école de Lausanne. La première partira au Mali. Elle est dirigée par Jean Patrick Perrin et Elisabeth Mazimann. La seconde ira en Côte d'Ivoire sous la direction de Raymond et Irène Serex, qui l'ont devancée en traversant le Sahara en bus jusqu'à Ouagadougou. La troisième, la nôtre, se rendra au Burkina Faso. Nous allons en parler plus loin. La quatrième sera, pour la toute première fois, une équipe envoyée par la base française de JEM, Daniel Surat et Micheline Lochon la dirigeront, et Derek Hockley, responsable de l'École de Disciples<sup>13</sup>, les lancera dans cette nouvelle expérience en les accompagnant durant les trois premières semaines. Cette équipe visitera d'autres régions que nous, au Burkina également.

Le décollage est prévu pour 3 h du matin, mais le brouillard est dense. Il était arrivé à une équipe d'attendre jusqu'à 13 h dans des conditions similaires... Nous prions Dieu de nous ouvrir la porte de l'Afrique. A 2 h 30, le brouillard se dissipe: «Passagers pour Ouagadougou, embarquement immédiat!»

Elisabeth s'aperçoit au dernier moment que son passeport est périmé! Les autorités françaises et burkinabés, heureusement, seront bienveillantes, et après un jour de démarches à l'ambassade de France au Burkina, elle obtiendra une prolongation.

Le vol se déroule sans incidents.

Lorsque nous atterrissons à Ouagadougou, il fait 18 C. Cette fraîcheur de janvier nous surprend agréablement. A la douane, mon souci, c'est le passage des sonos. L'équipe de Côte d'Ivoire en a une semblable à la nôtre. Quoiqu'il s'agisse d'un séjour temporaire, les douaniers font mettre tous ces paquets de côté. Mais je produis une attestation de JEM-Lausanne, certifiant que ce matériel sera réexporté en Suisse. Pendant que j'intercède intérieurement, j'entends soliloquer: «Quatre haut-parleurs, deux amplis, huit micros, câbles...» Puis vient la question:

- Est-ce dans ces paquets?
- Oui...

-

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> "Ecole de Disciples, Maison de Blonay, Le Gault-Soigny, 51210 Montmirail, France

L'homme appose un tampon sur la feuille, signe et nous crie: «Allez-y!» Henri-Pierre et moi restons ébahis. Je me sens léger en sortant de l'aéroport.

Les missionnaires Kriihenbühl et Wittwer, de l'Église Apostolique, nous offrent un succulent petit déjeuner. Vient ensuite le tri des affaires appartenant aux différentes équipes. Je suis dépassé par toutes les décisions à prendre, mais l'attitude de chacun est exemplaire. Jean-Patrick et son équipe sont prêts dès l'après-midi et prennent le train en direction de Bobo-Dioulasso, d'où, après une nuit de repos, ils repartiront en taxi-brousse pour le Mali. L'équipe venue de France est prise en charge par les Becker, couple français qui a fait le voyage l'année précédente et remplace les missionnaires Trapi, depuis un an, à Toéssé. (Toéssé est situé à 70 km de la capitale). Soulignons que ce ministère les remplit de satisfaction. Pendant cette année, ils ont pris soin de notre véhicule, le Saviem de quinze places, dont la carrosserie nous apparaît presque neuve après les réparations effectuées. L'équipe française démarre donc à 17h. Nous sommes encore vingt-trois au centre de jeunesse le soir.

Le lendemain, vendredi, c'est le jour des grands préparatifs. Comme le Saviem a été dédouané durant le service d'été, il faut que j'obtienne la carte grise définitive. On me dit au bureau des permis: «C'est pas prêt, revenez lundi.» J'insiste avec autant de diplomatie que possible: «Mais lundi, nous partons !» On m'introduit dans le bureau du chef. Celui-ci se montre très aimable. (II faut dire qu'il avait déjà assisté à une réunion de JEM, à la Maison du Peuple). Son collègue fouille, un bon moment, dans une armoire métallique et en sort notre dossier. «Revenez ce soir, dit-il, ce sera prêt». Entre-temps, j'apprends providentiellement qu'il faut une vignette. Il faut aussi une assurance. Les Assemblées de Dieu acceptent de nous incorporer à leur contrat d'assurance... Si bien qu'à 16 h 30, le contrat est signé pour une somme très modique. Je retourne chercher la carte grise, mais le chef est absent. Pendant ces démarches, quelques membres de l'équipe se démènent pour acheter ce qu'il faut pour trois semaines en brousse. Je vais les chercher et retourne au bureau: le chef revient à 17 h25 et le bureau ferme à 17 h 30 ... La carte grise est prête!

Lundi matin, on charge le bus. Henri-Pierre doit rester à Ouagadougou avec l'équipe qui attend Raymond et Irène retenus à la frontière du Niger par un problème de visa. Mais... coup de téléphone de Raymond! Il se trouve à Niamey, capitale du Niger, à 527 km de Ouaga. Le bus est en panne et il leur faut attendre une pièce de rechange pendant une semaine avant de poursuivre la route... J'ai le temps d'avertir la mission en Côte d'Ivoire par téléphone. Quel privilège de pouvoir communiquer si facilement et de se sentir si proches. Et comme c'est appréciable d'avoir pu tout mettre en ordre après ces contretemps, juste un quart d'heure avant le départ! En attendant Raymond et Irène, l'équipe retenue sur place fera de l'évangélisation à Ouagadougou sous la direction d'Henri-Pierre.

Nous quittons la capitale, le cœur plein d'attente... Nous suivons la route goudronnée jusqu'à Koudougou. Là, nous nous arrêtons pour manger dans la cour de Mme Honoré, dont nous avions fait la connaissance l'été précédent. C'est ensuite la découverte de la piste, pour la plupart d'entre nous. La tôle ondulée fait vibrer le bus. De temps en temps, un trou plus gros que les autres nous fait décoller des sièges. La poussière s'infiltre à l'intérieur du véhicule bien que le plancher soit en meilleur état que les années précédentes. Nous ressemblerons bientôt à une bande de pilotes de course aux visages basanés.

Mais l'émerveillement à la vue du paysage et la joie de pénétrer dans l'Afrique profonde compensent de loin ces quelques désagréments. Je suis étonné par l'ambiance sympathique et joyeuse qui règne dans le bus.

Un peu avant Tougan, à quelque 200 km de Ouagadougou, je prie intérieurement: «Que Te demander Seigneur pour cette étape ?» Aussitôt me vient à l'esprit ce verset de Jean 17 : «Qu'ils soient un». «Oui, Seigneur! Que nous soyons un avec les missionnaires durant toute la semaine». Nous sommes accueillis par un couple chaleureux, les Nehlsen. Ils ont une longue expérience. Elle, s'occupe des malades qui viennent tous les matins en consultation et attendent patiemment, assis sur des bancs et petits tabourets devant la maison. Lui, se consacre surtout à l'enseignement des chrétiens dans les quarante-cinq villages environnants. Il aide à la construction d'églises et apporte l'Évangile en de nouveaux lieux. On les sent vraiment à leur place et dans la bénédiction de Dieu. Ils ont des contacts très amicaux avec les autorités et des amis partout, même parmli les musulmans. L'un de ceux-ci, directeur d'école, nous prête gratuitement sa maison.

Ce missionnaire nous conduit dans son Saviem jaune à 40 km de là pour notre première réunion. C'est le moment de sortir notre «sono» flambant neuve: l'un des haut-parleurs ne fonctionne pas. Rien de grave, un mauvais contact... nous réparerons plus tard. Je me souviens avoir choisi les fiches les mieux soudées pour l'équipe de Côte d'Ivoire. Heureusement, car je n'aurais pas voulu leur réserver cette mauvaise surprise. Le soir, on se rassemble à nouveau. Un homme d'Abidjan, de passage, qui avait écouté le message l'après-midi, décide de rester. Il répond résolument à l'appel. Nous prions avec lui et lui offrons un exemplaire de la brochure «Disciple du Seigneur», en l'exhortant à se joindre à une communauté, une fois de retour chez lui. Les rendez-vous organisés par Dieu sont extraordinaires! Non seulement Il nous envoie proclamer son amour en pleine brousse, mais encore, Il y conduit des hommes qui Le cherchent, et la vie nouvelle jaillit en eux par le Saint-Esprit.

Sur le chemin du retour, nous entonnons spontanément des chants; cela nous rappelle le temps où dans tel groupe de jeunes, en Suisse et ailleurs, Jésus nous révélait son incroyable amour. A présent, Il nous communique cet amour pour ces Africains afin qu'eux aussi le connaissent et reçoivent la Vie.

Le lendemain, nous allons à Toma, village dont les habitants sont très «religieux», mais, en fait, opposés à l'Évangile. Pendant le message règne un brouhaha continu, mais la victoire apparaîtra après, au cours des contacts personnels. Voici un jeune qui a des cigarettes en poche, et me jette un défi devant ses amis: «Si j'achète un paquet de cigarettes et que je le partage avec mes amis, n'est-ce pas un acte d'amour? Est-ce que je ne leur fais pas plaisir ?» Il y a de l'excitation dans l'air et je sais qu'ils n'écouteront pas de longs discours. Je réponds simplement: «Si, avec cet argent, tu achetais un œuf pour un aveugle, ce serait mieux». Éclat de rire général, ils sont tous d'accord. J'aime leur franchise sans faux-fuyants, mais voilà déjà d'autres questions... Ils ne sont pas prêts à changer, mais le grain est semé. Le lendemain, nous prions avec ferveur pour ce village et nous y retournons. Nous apprenons que tout le monde parle de la soirée et du message que l'on y a donné. Certains en disent même du bien. Un homme est venu trouver le missionnaire qui traduit la Bible sur place et s'est converti. Un autre est venu s'excuser, au nom de ses compatriotes, pour le chahut de la veille. Certains pensent que nous apportons une nouvelle religion et nous devons constamment expliquer qu'il s'agit d'une personne: Jésus, et d'une réalité: son sacrifice sur la croix. D'autres demandent ce

qu'ils doivent faire pour plaire à Dieu et pour être chrétiens. Ils voudraient qu'on leur donne la liste des «choses à faire et à ne pas faire». Je leur explique avec insistance que le christianisme n'est pas une «religion», mais une relation vivante avec un Dieu d'amour. S'ils aiment Dieu, ils désireront lui être agréables et éviteront de l'attrister. Ils comprennent... Cela correspond aux aspirations de leurs cœurs insatisfaits par le légalisme. L'ambiance est bien meilleure le second soir. J'illustre la prédication au moyen d'images. La première représente un homme et montre comment Dieu voit son cœur et tout ce qui s'y trouve: orgueil, amour de l'argent, paresse, vol, mensonge, gloutonnerie, ruse, méchanceté. Il ne peut pas, alors, écouter ses prières, mais Il l'aime. La seconde image représente le même homme avec un cœur qui change. Il se repent et laisse la lumière de Dieu remplir sa vie. Il est dans la paix. Il vit désormais pour Celui qui est mort et ressuscité pour lui. La dernière image montre un cœur rempli du fruit de l'Esprit. Dieu seul peut opérer une telle transformation. Il l'a fait pour nous. Il peut le faire pour tous... Une dizaine de personnes s'avancent et s'agenouillent au milieu du cercle que nous formons. Il faut bien plus de courage pour s'avancer que pour rester dans la foule en se moquant comme le font certains. Nous nous approchons avec le pasteur pour parler et prier avec ces personnes. Nous voyons se réaliser cette parole de Jésus: «Je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle». Nous ne voulons surtout pas faire une œuvre morte, mais bâtir avec Christ et entrer pleinement dans son plan. Nous mettons ces personnes en contact avec l'église locale. Un jeune pasteur, installé là depuis une semaine, leur rendra visite. De notre côté, nous soutiendrons son travail par la prière.

Les missionnaires nous comblent de multiples prévenances. Mme Nehlsen est une vraie maman; elle nous prépare deux repas succulents et nous attend un soir avec une glace arrosée de chocolat! Nous l'aurions appréciée en Europe, mais ici, cela nous paraît céleste.

Nous visitons d'autres villages. Six filles de l'équipe se sont préparées à l'évangélisation des enfants. Habituellement, tout le village se rassemble à l'ombre. On salue le chef et les anciens selon la coutume, puis la réunion commence par les chants et les témoignages. Ensuite", vient le message. Mais avant, la foule se sépare: les enfants s'en vont écouter une histoire et apprendre des chants, tandis que les adultes écoutent la prédication. Nos six équipières apprennent aussi des jeux à nos jeunes amis - celui du mouchoir fait fureur - et bientôt tout le monde est aussi passionné qu'à un match de football! Nous attachons de l'importance à ces moments de détente pour les enfants, qui leur laissent un souvenir de fraternité et de joie. Nous voulons faire comprendre que Dieu s'occupe de tous, vieux, jeunes, femmes, enfants et qu'Il s'intéresse à tous les aspects de notre vie. C'est un Dieu qui libère et épanouit tout notre être. Évidemment, nous prenons aussi le temps de prier avec les enfants qui le désirent.

Des centaines de mains s'agitent pour nous faire signe au moment du départ. Deux hommes feront 12 km à pied le dimanche suivant pour se rendre à l'église de Tougan où ils se convertiront. Comme le dit le proverbe Mossi<sup>14</sup> «Le jour on écoute et la nuit on réfléchit». Ce village sera régulièrement visité par un pasteur et bientôt, nous l'espérons, une communauté vivante y adorera son Créateur.

Une solide amitié s'établit entre nous et le couple Nehlsen. Un soir, alors que nous prions ensemble pour le salut d'un village, M. Nehlsen se met à pleurer. Il éprouve un amour poignant pour les Africains et n'a aucune honte à répandre son cœur devant Dieu.

-

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Mossi: tribu de 5 millions de personnes au Burkina Fasso

Cet homme bien bâti, de plus de 50 ans, manifeste son amour pour ce peuple en versant des larmes, mais aussi à la sueur de son front et au prix de sa vie. Nous ne pourrons oublier son exemple. Si certains Européens bien-pensants méprisent ce travail ou même s'y opposent, nous savons que Dieu se réjouit de tels serviteurs. Ils ont su répondre à l'appel du Christ: «Aller dans le monde entier, annoncer 1 'Heureuse Nouvelle à toute l'humanité», et mettre en pratique ces mots de l'apôtre Paul: «Si je cherchais encore à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ».

Après une semaine de ministère dans ce coin attachant, nous quittons nos amis, pour nous diriger vers le nord-est. Après avoir fait le plein d'essence, nous entamons les premiers kilomètres de mauvaise piste. Le bus danse de côté et d'autre. Il est parfois préférable d'emprunter la "piste cyclable" plutôt que d'affronter les trous du parcours normal. La poussière qui bouche l'horizon indique qu'un véhicule nous précède. Nous nous en approchons peu à peu; c'est un vieil autocar jaune des années 60, chargé à bloc. Un coup de klaxon et je m'engage sur la voie de gauche pour le dépasser. Nous roulons à 35 km/h environ. Malheureusement, le chauffeur du car ne nous a pas remarqués et décide d'utiliser aussi la voie de gauche, ce qui se fait très fréquemment sur les pistes. Je comprends, horrifié, que les deux véhicules vont se heurter. Alors, je suis le mouvement et sors de la piste. J'ai juste le temps de dépasser le car et de ramener le Saviem sur la piste en évitant un arbre situé en bordure de la route. Nous sommes sains et saufs, le bus n'a pas même une égratignure! Avec des cœurs battant la chamade, nous entonnons un refrain de reconnaissance à Dieu. Pour ma part, je m'efforce de retrouver le calme et de conduire comme si de rien n'était. Je réalise que l'ennemi a cherché à détruire notre véhicule et à saboter notre tournée. A cette vitesse modérée, en effet, le choc n'aurait sans doute pas provoqué de blessures graves aux passagers, mais la partie droite du bus aurait été sérieusement endommagée, et qui sait si le véhicule ne se serait pas renversé sur le côté?

Des soldats nous arrêtent, un peu avant d'arriver à Ouahigouya. Nous devons traverser cette ville et y revenir la semaine suivante. Sympathiques, ils contrôlent nos passeports et nous laissent poursuivre notre route. Trois cents mètres plus loin, nous franchissons un poste de douane mobile. Comme il n'y a pas de signaux, je décide de continuer mais un agent nous poursuit et nous demande de revenir au poste. Le chef me demande pourquoi je ne me suis pas arrêté. J'explique que les soldats ont déjà vérifié notre identité: «Ce n'est pas la même chose; il faut payer 50.000 francs CFA de contravention». (Soit 1000 francs français !) «Pouvez-vous nous pardonner, dis-je, car nous sommes étrangers ?». On nous donne l'ordre de décharger complètement le véhicule. Toutes les valises sont fouillées. Les douaniers s'intéressent à notre travail, et nous causons amicalement avec eux. Finalement le chef nous fait grâce: «C'est bon, allez-y!».

Ils ferment le poste de douane et partent manger. Nous rechargeons les bagages et nous allons au poste de gendarmerie, où je présente les papiers du véhicule:

- Etes-vous passés au poste de police?
- Euh... non, mais tout a été contrôlé.
- Bien, continuez, mais passez quand même au poste de police.

Nous y voici donc. La police veut que nous écrivions à la main: nom, prénom, numéro du passeport, date d'émission, etc. bref une dizaine de renseignements pour chacun des seize membres de l'équipe! Marianne s'attelle courageusement à cette tâche, et, pendant une heure

et demie, nous défilons tous à son bureau improvisé sur un banc, devant le poste de police. Pendant ce temps, nous pique-niquons, deux filles vont faire les courses au marché et une autre va poster le courrier. Mais voici le vieux car jaune de tout à l'heure. Le chauffeur en descend, visiblement inquiet et feignant de ne pas nous reconnaître. Je prends les devants et lui tends la main en disant: «Dieu nous a protégés, n'est-ce pas ?» «Oui, ça c'est vrai !» répond-il, manifestement soulagé.

Nous allons ensuite saluer le pasteur africain qui nous accueillera dans quelques jours, et quittons la ville, non sans avoir présenté nos papiers au poste de contrôle de sortie. Il nous aura fallu plus de trois heures pour la traverser. Mais non! Encore une jeep de la police! Elle arrive en sens inverse et nous arrête... Contrôle... Nous nous y soumettons gentiment, et remettons une brochure. Quelques kilomètres plus loin, il me semble entendre un coup de sifflet... Je ralentis fortement et demande si quelqu'un a entendu. Non, c'était Marie-France qui fermait une fenêtre à coulisse...

La route est excellente jusqu'à Djibo. J'aimerais dire ici combien les autorités ont été aimables tout au long du voyage. Mais, cette fois-ci le combat s'est livré dans les lieux célestes. Il dépassait les compétences humaines.

Après sept heures de route, nous retrouvons Rémy et Cathy Moret, de l'Alliance Missionnaire Internationale, avec Priscilla, une délicieuse petite Africaine qu'ils ont adoptée à sa naissance. Elle était orpheline et bien malade. Maintenant, c'est un rayon de soleil pour tous. Nous avions appris à les connaître lors de leur passage au Chalet à Gobet deux ans auparavant, et ils nous avaient alors invités. Une solide amitié nous unit et l'équipe d'Afrique de l'an passé en garde un souvenir impérissable. Dans cette sous-préfecture semi désertique du Nord, tout est à faire, et le dynamisme extraordinaire de ces deux pionniers correspond aux besoins de cette région. Cathy est infirmière et Rémy, laborantin. Ils utilisent un «Unimog », véhicule tout terrain, pour aller soigner les malades dans les villages environnants, un ou deux jours par semaine. Cathy donne les soins et les médicaments, pendant que Rémy fait les analyses. Nous les accompagnons toute une journée et prions pour les malades qui le désirent, spécialement pour les femmes qui souffrent de perte de sang et de stérilité. Pendant ce temps, une partie de l'équipe chante sur le marché et Jean-Guy prêche avec zèle. C'est la première fois qu'il le fait en Afrique. Il utilise, lui aussi, les images du "cœur de l'homme."

L'Islam est solidement implanté dans cette région. Il y a trois écoles coraniques à Djibo, et des enfants se réunissent, en quinze lieux différents, pour apprendre par cœur et réciter des versets du Coran en arabe, sous la conduite d'un marabout. Ils ne comprennent d'ailleurs pas bien le sens de ce qu'ils lisent... Le reste de la journée, ces enfants mendient et doivent apporter les aumônes reçues à leur maître. C'est un sujet de tristesse, même pour les instituteurs musulmans des écoles officielles, car ces enfants sont condamnés à la pauvreté toute leur vie et leur personnalité ne peut se développer.

Rémy cultive un jardin potager avec l'aide de deux frères africains de la petite église locale. Il espère ouvrir cette année une école d'alphabétisation et... maraîchère, pour les enfants de 7 à 12 ans. Ceux-ci pourront apprendre à lire et à écrire et à cultiver la parcelle de terre personnelle dont ils disposeront. C'est primordial dans cette région où ftuits et légumes sont souvent introuvables. Le sous-préfet est très favorable aux projets des missionnaires et leur a accordé l'autorisation de tenir un stand au marché. Il aura un triple but: proposer de la

littérature chrétienne, assurer des débouchés à la récolte des jardins de l'école, et vendre des fauteuils et objets utiles en métal soudé. Car Rémy a également ouvert un atelier de soudure électrique, le seul de la ville. Il forme deux apprentis qui exécutent quantité de réparations et fabriquent également des meubles simples. Quel que soit l'appareil qui tombe en panne à Djibo, on va trouver le missionnaire : montres, appareils de photo, projecteurs, radios et cassettophones, on lui apporte tout. Mais "à l'impossible nul n'est tenu" et nos amis doivent quelquefois refuser. Les contacts ne manquent pas. Ainsi, le premier matin de notre séjour, le chef de l'école militaire nous salue en allant acheter le pain et demande à Rémy:

- Le projecteur est-il réparé?
- Non, pas encore, car nous avons des visites d'Europe, mais j'essayerai de vous le réparer pour demain.
- Ne viendriez-vous pas chanter pour nos soldats?
- Avec joie!

C'est ainsi que le lendemain, à 16 h 15, les soldats disponibles sont réunis. Ils parlent tous le français: c'est la langue officielle adoptée par le gouvernement parmi les quelque soixante qui existent au Burkina. Ils apprécient beaucoup la musique. Nous leur apprenons un chant mimé: «C'est une belle chose de servir Jésus. Marchons dans .la lumière de Dieu. Oh! Oh! marche, marche, marche, marche dans la lumière!» Les soldats rient et applaudissent. Jean Guy rend témoignage du changement que Jésus a apporté dans sa vie: il était profondément insatisfait avant cette expérience et Jésus l'a, entre autre, libéré de l'habitude de fumer. On écoute le message dans un silence total. Nous parlons ensuite en petits groupes.

Je remercie le capitaine pour son accueil et nous les invitons à une séance de cinéma le soir. Oui, à une séance de cinéma! Rémy - encore lui - a aménagé une cour en salle de spectacle: les gens peuvent s'asseoir sur des murets et regarder les documentaires ou films chrétiens projetés sur un grand mur peint en blanc. Près de mille personnes sont rassemblées, le soir. Heureusement, la sono est suffisante. Rémy accompagne nos chants à l'orgue, tandis que Cathy prête main forte aux sopranos. Je pense que la seule façon de maintenir le calme est de prêcher encore à l'aide des posters, sur le thème: «le cœur de l'homme». On me traduit en peuhl et en mooré.

Un soldat vient nous trouver le lendemain. Il veut se convertir. Jean-Guy le reçoit et prie avec lui. Nous apprenons qu'un autre soldat a jeté ses cigarettes à la suite de notre rencontre.

Le jour du grand marché, nous chantons devant la mosquée. La foule se presse de toutes parts pour écouter. Pour ne pas être écrasés, nous tendons une liane en caoutchouc de trois côtés, le Saviem et la mosquée fermant le rectangle. Les enfants trouvent moyen de ramper sous le véhicule! Ils s'agrippent aux essuies glaces! Je ne me sens pas la liberté de lancer un appel à la conversion à la fin de la réunion, mais j'invite ceux qui le désirent à venir à la «Mission». Un jeune Peuhl y vient courageusement. Jusque-là, en quatre ans de travail dans cette tribu, un homme âgé seulement et quelques femmes délivrées par le Seigneur de leur folie, se sont donnés à Christ. Le pasteur Daniel, Peuhl lui aussi, accueille ce jeune. Je lui demande si ce dernier est vraiment prêt à faire le pas décisif: sur sa réponse affirmative, nous prions, puis louons Dieu pour ce miracle. Le dimanche, à la fin du culte, un autre homme de cette tribu se décide à suivre Christ.

Nous avions depuis longtemps un fardeau pour les malades et nous éprouvions le besoin de prier pour eux. Un matin, arrive une famille. Elle vient de loin demander la prière pour l'un de ses membres: un pauvre homme qui marche péniblement. Il est là, couvert de mycoses et souffrant de démangeaisons, des pieds à la tête. Rémy et Cathy ont tout essayé pour lui. Il n'y a plus aucun espoir, sur le plan médical. Nous l'entourons et lui racontons brièvement l'histoire de Naaman le Syrien. Rémy lui explique l'Évangile et lui dit que Jésus seul peut l'aider. Nous nous unissons dans la prière et demandons à Dieu de le guérir. Rien ne se produit apparemment dans l'immédiat, mais nous avons confiance: le Seigneur a commencé à restaurer le corps de cet homme. Marianne continuera longtemps encore à intercéder pour lui alors que nous aurons quitté Djibo.

Il est de coutume, en Afrique, de saluer les autorités en arrivant quelque part. Le sous-préfet nous reçoit donc dans son bureau, Daniel, le pasteur, Rémy et moi. Après quelques paroles de courtoisie, nous nous apprêtons à partir, mais cet homme commence à nous parler de sa foi en Dieu, et de la nécessité pour l'homme de trouver un sens à sa vie. Il cite un exemple pour illustrer ses paroles: «Deux physiciens anglais travaillaient ensemble; l'un était croyant, l'autre athée. Le croyant ne parvenait pas à convaincre son ami. Le physicien croyant connaissait un mécanicien très habile et lui demanda de construire un planétarium miniature représentant le système solaire, pour décorer son salon. Il invita ensuite son collègue à passer une soirée chez lui. L'athée tomba en admiration devant la beauté, la précision et la complexité du chef - d'œuvre exécuté par le mécanicien. Il s'exclama:

- Qui a fait cela?
- Personne!
- Tu plaisantes?
- Non, c'est venu comme ça dans mon salon.

La lumière jaillit dans l'esprit de l'athée... Ce savant comprit que ce petit planétarium ne pouvait provenir que d'une main de maître. Il n'était pourtant qu'une faible image de l'œuvre magnifique du Dieu créateur». Le sous-préfet conclut l'entretien en invitant toute l'équipe à sa résidence. Nous nous y rendons et trouvons un accueil chaleureux. Il nous fait part des besoins médicaux de la région et invite les six infirmières et aides infirmières de l'équipe à revenir pour un plus long séjour. Nous chantons, puis nous lui proposons de prier car il nous a confié que sa femme est malade. Notre prière s'étend à toute la région sur laquelle nous demandons la bénédiction de Dieu. Nous sentons que cet homme a été touché.

Que dire encore? Nous avons vécu une semaine si riche! Plusieurs d'entre nous s'engagent à soutenir nos amis dans une prière persévérante. Les projets ne manquent pas: Rémy voudrait installer un cabinet de radiographie car le plus proche se trouve actuellement à 200 km, dans la capitale. Il a reçu les autorisations officielles. Rémy voudrait aussi voir régulièrement les soldats et assumer la responsabilité de l'aumônerie militaire. Il envisage la plantation d'arbres, si précieux pendant les grandes chaleurs, le long des rues avec la collaboration des élèves. En plus, il a déjà ouvert une bibliothèque l'an dernier, et un nouveau couple missionnaire viendra prochainement inaugurer une école biblique. «Si vous portez beaucoup de fruits, mon Père sera glorifié», disait Jésus. Quelle magnifique illustration de cette parole n'avons-nous pas vue!

Rémy initie également un jeune à l'électronique. Ce jeune a été envoyé à Djibo par le «Centre de Radio Évangélique» de Koudougou, en vue de son perfectionnement. Son aide sera très précieuse lorsqu'il pourra ensuite entretenir et réparer les enregistreurs du studio.

Jean-Guy, Micheline et la petite Manuelle restent là, deux semaines encore, pour apporter une aide dans les tâches matérielles. Le reste de l'équipe reprend la route de Ouahigouya, le cœur plein de reconnaissance.

Henri-Pierre nous a précédés d'une heure dans cette ville. Il nous apprend que Raymond et Irène sont arrivés de Niamey, capitale du Niger, à Ouagadougou. Ils partiront sous peu avec leur équipe en Côte d'Ivoire.

Je me réjouis de cette nouvelle. Je suis également heureux de la présence d'Henri-Pierre. Il reste ainsi deux hommes dans l'équipe malgré l'absence de Jean Guy qui est resté à Djibo. Il n'empêche que les filles sont très courageuses! Elles ne manquent pas d'entrain pour filtrer l'eau et même charger les valises sur le toit du Saviem.

Dès le matin suivant notre arrivée, tous les responsables africains viennent nous trouver dans l'ancienne maison des missionnaires. Cette maison, inoccupée depuis deux ans, est à la disposition des gens de passage. Nous évoquons ensemble le programme de l'après-midi puis nous nous rendons au centre ville, devant la librairie évangélique où nous chantons et témoignons. Henri-Pierre raconte ensuite une «fable de la jungle» et l'applique à la situation de l'homme. Cela provoque des rires. Mais une trentaine de personnes s'avancent à l'appel, au grand étonnement du prédicateur. C'est une réaction de masse un peu rapide, mais elle dénote un réel désir de connaître Dieu. Nous nous en réjouissons et prions pour que ce premier pas en entraîne d'autres. Une dizaine d'hommes s'avancent également le soir. Nous nous agenouillons avec eux dans la rue et les aidons dans leur première démarche vers Christ.

Tous les matins, à la fin du petit-déjeuner, l'un d'entre nous lit à haute voix un texte de l'Évangile. Nous voulons apprendre à vivre toute la journée au nom de Jésus. Les textes bibliques prennent un relief saisissant dans le contexte d'un tel voyage. Comme nous comprenons mieux les imprévus qui ont surgi dans la vie quotidienne de Jésus! Les bains de foule, les puits, les brebis, la fatigue, les questions dont on l'assaillait... Et combien nous admirons son courage, sa patience, son autorité et sa sagesse! Un matin, je suis plus particulièrement touché par sa disponibilité à l'égard des malades. Et justement, ce jour-là, le pasteur me demande si nous pourrions nous arrêter sur le chemin du village où nous devons nous rendre: il faudrait prier pour deux personnes que l'on dit folles... Je comprends l'appel divin et j'en fais part aux autres. Nous décidons de faire halte au lieu indiqué. Les chrétiens sont rassemblés dans une minuscule chapelle en banco, briques de terre tassée, utilisées dans la construction de l'habitat traditionnel. Nous y trouvons les deux personnes signalées. Un homme et une femme d'âge moyen. La famille de l'homme est également présente.

A ses dires, le malade va beaucoup mieux depuis le moment où le pasteur a prié, il y a deux semaines. Nous l'entourons et prions selon l'inspiration de l'Esprit. Nous savons que nous ne pouvons rien faire, mais que Dieu répond à la prière.

Il a donné des promesses précises à plusieurs d'entre nous et les a engagés à exercer leur ministère auprès des nécessiteux. J'encourage chacun à agir selon sa conviction intérieure sans se reposer sur moi ou sur les autres. Unis dans la prière et la foi, nous présentons cet homme au Tout-Puissant. Après un temps de silence, nous demandons au pasteur si le moment de se donner à Christ ne serait pas venu pour cet homme. Il se trouve maintenant' en assez bonne forme pour le faire lucidement. Nous le voyons alors se confier à Celui qui est mort pour le délivrer de la maladie, de la folie et du péché, et qui est ressuscité pour devenir son Berger et son Ami. Nos cœurs sont dans lajoie, car chacun sait ce que Jésus a fait dans sa

propre vie depuis l'instant où il lui a dit «oui». Désormais, l'Eternel sera aussi le Berger de cet homme et Il **restaurera** son âme.

Le pasteur m'écrira sept mois plus tard pour m'annoncer sa complète guérison.

Quant à la femme, elle est hors de sens et violente depuis dix-sept ans. Tout a commencé avec une méningite. Que faire? Nous nous mettons en cercle autour d'elle et plusieurs prient. Ce verset me vient à l'esprit: «Ce n'est pas qu'elle ou ses parents aient péché, mais c'est afin que la Gloire de Dieu soit manifestée». Je prononce cette parole et la soumets aux autres... Deux jeunes filles ont reçu la même pensée. Notre foi en est fortifiée, et nous imposons les mains à cette femme en vue de sa guérison; nous demandons au Seigneur un signe encourageant et précis au cours de la journée, même si la guérison doit être progressive.

Toute l'équipe remonte dans le bus. Au bout de quelques kilomètres, on sent une odeur de brûlé... Certains pensent que cela vient du dehors, des feux de bois sur lesquels cuisent les aliments par exemple. Je penche la tête dehors. L'air est pur. Par précaution, je m'arrête. Maryline s'exclame: «Le dessous du bus brûle !» J'arrache l'extincteur, qui se trouve derrière moi, et saute de mon siège. Il faut savoir que le réservoir d'essence avait des fuites... A notre arrivée à Ouahigouya, le garagiste l'avait ressoudé et avait fixé un sac de jute entre le sol et le réservoir, afin de le protéger des pierres projetées par les roues. Ce sac, mal posé, touchait le tuyau d'échappement et venait de prendre feu! Pendant que l'on évacue le bus, je projette le contenu de l'extincteur sur le sac, qui s'éteint partiellement. Tandis que quelques-uns intercèdent avec ferveur, les autres évacuent la sono et le jerrycan de réserve d'essence. L'extincteur est vide et le feu reprend. Je demande de l'eau mais quelqu'un, pensant que c'est l'essence qui brûle, s'exclame: «Non, surtout pas d'eau !» Nous jetons alors du sable et de la terre sur le sac, mais il continue à flamber sous le réservoir. Je me décide alors à saisir le «Coolman», grand thermos de huit litres contenant la citronnade prévue pour le pique-nique, et à en déverser le contenu sur le foyer, qui s'éteint complètement. Ouf! Il était temps! Henri-Pierre, qui n'a pas perdu son sang-froid, propose d'aller à pied faire la réunion en plein air prévue à 2 km de là. Pendant ce temps, aidé d'un frère africain, j'enlève ce qui reste du sac carbonisé. Par miracle, le feu n'a pas atteint l'essence: le plancher de bois est intact, et la carrosserie aussi.

Lorsque je rejoins le groupe une demi-heure plus tard, Marianne est en train d'apporter le message, et Michèle anime une réunion à l'école du village! Je constate que le seul à avoir été ébranlé dans cette situation, c'est moi...

L'après-midi, nous tenons encore deux réunions. La première chez un chef de village que nous sommes venus saluer. Une centaine d'écoliers nous rejoignent pendant la prédication d'Henri-Pierre. Il raconte justement l'histoire de deux singes imprudents Toko et Toukou. Les enfants sont suspendus à ses lèvres. Auront-ils le temps d'écouter la leçon à en tirer avant la cloche? Non, il est 15 h et les voilà partis, telle une nuée de moineaux! Une minute plus tard, ils sont de retour! Le maître leur a donné congé jusqu'à la fin du message... Au village, nous prêchons sur la croix et sa signification. Je témoigne de la protection de Dieu expérimentée le matin même, et, en conclusion, je dis à ces Africains que nous aimons: «Nous avons **risqué** notre vie pour venir jusqu'à vous, mais Jésus-Christ, Lui, a **donné** sa vie pour vous.» Personne n'ose répondre publiquement à l'appel. En un sens, cela me rassure: je sais qu'ils sont touchés et qu'ils mesurent la profondeur d'un tel engagement, en réponse à l'amour du Crucifié.

Avant le départ, le pasteur nous invite dans une case. Des plats sont disposés à terre. Leur contenu? Du riz et du poulet, menu d'honneur pour les visiteurs.

A la fin du repas, un homme désire nous voir. Il veut se convertir. Le pasteur le connaît bien et atteste que sa décision est sincère. Nous nous agenouillons tous ensemble, et cet homme donne sa vie à Christ.

Sur le chemin du retour, nous prenons des nouvelles de la femme pour laquelle nous avons prié le matin. Elle est là, avec sa mère. Elle n'a pas eu de crise durant toute la journée. Sa mère dit que c'est vraiment un changement et elle s'en réjouit. Nous aussi. Le signe demandé est là!

A l'arrivée, nous trouvons trois caisses de coca, sprite et orangeade offertes par l'église. C'est bien meilleur que la citronnade perdue le matin. «Gloire à Dieu, car il est grand, gloire à Dieu, car il est bon» ! Nous avons expérimenté la réalité des paroles de ce chant de manière extraordinaire tout au long de la journée.

Après le jour de congé hebdomadaire bien apprécié, nous consacrons le week-end à l'édification des chrétiens. Le samedi après-midi, je donne un message sur la Seigneurie de Christ en m'appuyant sur des passages bibliques qui montrent qu'Il veut régner sur toute notre vie: sur nos biens matériels, nos activités, sur notre état de célibat ou de mariage, question épineuse pour beaucoup de jeunes chrétiens... Même notre réputation doit lui être abandonnée. En conclusion, je cite Jean 3 : 16 et explique que Dieu aime toujours autant le monde, tous les peuples, toutes les tribus. Si nous lui appartenons entièrement, Il pourrait bien aussi nous donner aux hommes comme Il a donné Jésus-Christ. «Dieu peut-il vous donner aux Peuhls? A tel village? A telle nation? S'Il ne peut le faire, cela démontre que vous n'êtes pas encore complètement à Lui». J'illustre cette vérité en tenant une pièce de 25 francs C.F.A. à la main. «Si je vous donne cette pièce, n'avez-vous pas le droit de la dépenser à votre guise? De même, si nous nous donnons à Dieu, ne peut-Il pas disposer de nous comme Ille veut et où Ille veut? » «Celui qui voudra sauver (épargner) sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi et de la Bonne Nouvelle la retrouvera». Plusieurs se consacrent ou se reconsacrent à Dieu ce jour-là.

Le dimanche matin, au culte, nous méditons ce passage des Actes des Apôtres, chapitre l, verset 8 : «Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre». L'église locale de deux à trois cents membres est découragée par l'écrasante majorité de la population musulmane; elle a besoin d'un renouveau de courage et de zèle. Une personne non chrétienne a dit au responsable de la jeunesse: «Si vous sortiez dans les rues comme vous l'avez fait l'autre soir, vous auriez bien plus de monde. J'ai beaucoup apprécié vos chants et témoignages». J'insiste une fois encore sur le désir de Dieu de nous faire connaître ses plans par la personne du Saint-Esprit, pour le monde dans lequel nous vivons. Comme Marie, au moment où l'ange lui annonce la naissance de Jésus, nous posons la question : «Comment cela peut-il se faire ?» Nous nous demandons: Comment témoigner efficacement? Comment prier pour les malades? Comment prêcher, et voir des conversions? La réponse de Dieu n'a pas changé: «La puissance du Très-Haut viendra sur vous.» Pour Marie, il s'agissait d'une naissance physique. Pour nous, il s'agit d'enfants spirituels. Jésus nous demande d'aller faire des disciples jusqu'aux extrémités de la terre! J'exhorte les chrétiens à ne pas rechercher cette puissance pour eux-mêmes mais pour être de bons témoins. La joie et toutes les autres bénédictions leur seront données en plus. A la fin du culte, nous invitons ceux qui désirent prier dans ce sens à rester avec nous. Plus de cent vingt personnes restent. Que faire?

Je sens que Dieu veut bénir et enrichir cette communauté. Le moment semble venu de donner aux étudiantes de l'École d'Évangélisation l'occasion de se jeter à l'eau. Je prie d'abord avec elles et le pasteur, puis nous nous divisons en petits groupes. Chacun priera individuellement pour une dizaine de personnes. Ainsi, après avoir reçu la bénédiction de Dieu au travers des orateurs de l'école à Lausanne, nous devenons nous-mêmes source de bénédiction pour les autres. Ce jour-là, nous avons tous expérimenté la présence du Saint-Esprit et reçu son inspiration de manière très précise.

L'après-midi, nous retournons à la prison où plusieurs détenus avaient accepté l'Evangile durant le service d'été. Certains d'entre eux ont été libérés, d'autres viennent d'arriver, mais la plupart se déclarent ouvertement «convertis». Nous sommes étonnés de les voir chanter des cantiques. La rencontre se passe dans la cour extérieure, sous une véranda de paille. Nous parlons du pardon. Un homme prétend être là à cause de calomnies. Il voulait se suicider car il a perdu sa place de fonctionnaire. Mais maintenant, il veut pardonner. Il comprend que la vraie libération est là. Nous prions pour lui.

Pour terminer le week-end, nous invitons tous les pasteurs et anciens de l'église à un repas fraternel. Ils nous font part de leurs besoins. Ils ont entrepris la construction d'une église de 20 m sur 30, mais tout est cher, et, bientôt, si les fonds n'arrivent pas, le chantier restera en plan. Ils nous demandent aussi de prier pour les musulmans et pour l'évangélisation de la région. A notre tour, nous les invitons à intercéder pour que Dieu nous garde en bonne santé et nous protège au cours de nos voyages. Quel privilège d'être «un» en Christ!

Lundi matin, nous sommes en route pour visiter deux nouveaux villages en brousse. Dès la sortie de la ville, le bus tombe en panne! Heureusement, le pasteur a une Peugeot 404 bâchée. Toute l'équipe, sauf moi, s'y entasse pêle-mêle. Je reste en ville avec le Saviem. De ce fait, certaines équipières se sentent un peu insécurisées, mais je les encourage: «Une bonne équipe doit pouvoir se passer de son chef et la journée sera riche en expériences si l'on fait confiance à Dieu». Après quoi je vais au garage, toujours le même. Entre-temps, les ouvriers avaient placé une nouvelle protection sous le réservoir, en tôle cette fois-ci. On découvre l'origine de la nouvelle panne: la pompe à essence. Mais il n'y a pas de joints dans toute la ville. Certains croient aux coïncidences. Nous, nous croyons à la bienveillance de notre Père céleste: le patron du garage a une pompe de Land Rover du même type. Il va la chercher et la démonte. Le joint correspond au nôtre! A 14 h, le bus ronronne normalement. Je me sens libre. J'ai toute l'après-midi devant moi, c'est fantastique! Une heure après, un pasteur vient m'avertir: la 404 partie le matin est aussi tombée en panne. En route donc pour aller chercher l'équipe sur une piste désastreuse! Le Saviem vide saute comme un cabri, dans un tintamarre abrutissant. Nous passons à Nizgia, sorte de «Mecque burkinabé», dotée d'une somptueuse mosquée. «L'équipe vient de partir», nous annoncent quelques jeunes gens. Sept km plus loin, on nous dit à nouveau: «L'équipe vient de partir !» Ils ne sont donc pas en panne... J'ai de la peine à garder la bonne attitude. A quoi bon tous ces kilomètres? Nous arrivons finalement dans un village où l'équipe a déjà commencé une animation en plein air. Tout le monde se réjouit en revoyant le Saviem. On aura un véhicule plus spacieux pour le retour. En fait, la panne de la voiture n'était pas grave. Le pot d'échappement s'était détaché, on avait procédé à une réparation de fortune. Quoi d'extraordinaire pour un tel rodéo, avec dix-sept personnes entassées dans la voiture!

Tout le village est rassemblé. Je sens une grande liberté dans la présentation faite par l'équipe. Tous sont à l'aise et j'en suis heureux. Henri-Pierre me demande d'apporter le

message. J'accepte avec joie: la foule est réceptive et mon cœur a changé. Dieu a son plan, derrière tous ces incidents. Mon traducteur jeune et dynamique rayonne de l'amour du Seigneur. Il vit le message de manière extraordinaire. A la fin, j'invite les gens à réfléchir, et propose de prier pour ceux qui le veulent. Cinq adultes s'avancent et s'agenouillent. Je sais que leur engagement est sérieux et je loue Dieu d'avoir bouleversé mon après-midi.

Le dernier jour, nous demandons l'autorisation d'animer une rencontre dans un collège. Le directeur commence par refuser, puis l'économe propose que la réunion se passe devant l'école et fait pencher la balance en notre faveur. La réunion est fixée pour 17 h.

Elle se prolongera pour certains d'entre nous jusqu'à 19 h, à cause des nombreuses questions posées. Plusieurs collégiens renoncent à leur repas pour ne rien perdre de la Bonne Nouvelle.

Mercredi 2 février. Le réveil sonne à 4h 45. Nous avons 440 km à parcourir pour atteindre Bobo-Dioulasso, deuxième ville du pays, où l'équipe de Raymond et Irène Serex et celle de France se retrouveront en fin de périple pour travailler ensemble pendant plus de deux semaines. Mais pour nous, cette ville représente un point de ravitaillement au milieu du voyage, avant de repartir un mois en brousse. Le trajet comporte 365 km de bonne piste où l'on peut rouler à70 km/h. Les arrêts de contrôle de police sont très brefs. Nous saluons Mme Nehlsen au passage à Tougan, et à 16h15, nous sommes arrivés. Avant de repartir en brousse, il faut remplir tous les jerrycans d'essence moyennant 5 francs 32 le litre, cela porte la facture à 1 200 francs français... Et c'est le point de vente le meilleur marché du pays. Nos dix derniers litres nous ont coûté 6 francs français le litre, en brousse. Heureusement, nous roulons à quinze dans le même véhicule.

Une mauvaise nouvelle nous attend: l'équipe de Côte d'Ivoire a eu un accident. Il n'y a pas eu de blessés graves, mais leur bus est démoli. Isaac Berthé, qui suit l'école biblique locale où nous logeons, en est bouleversé car Raymond et Irène sont ses amis de longue date. J'essaie de joindre notre responsable Tom Bloomer en Suisse par téléphone pour l'informer de la situation, s'il ne l'est pas déjà, et lui demander son avis. Mais la ligne est en panne. Nous aurons des détails supplémentaires au sujet de l'accident le lendemain, grâce à une missionnaire de retour de Côte d'Ivoire: le bus suivait un camion qui soulevait un nuage de poussière. Raymond n'a pas vu que la route arrivait à une double bifurcation à angle droit. Le bus s'est renversé. Résultat: une fracture au bras, des contusions multiples, Abel (étudiant burkinabé) et Raymond sont indemnes mais c'est une rude épreuve car le véhicule était destiné à la future base de JEM Afrique. Dieu a manifestement protégé ses enfants, car quelque 20 litres d'essence se sont répandus au moment du choc. Ils ont courageusement décidé de continuer la tournée en taxi-brousse et en train. Nous prions pour eux et jeûnons un repas. Je leur envoie un télégramme, seul moyen rapide dont je dispose pour les assurer de notre amitié et de notre soutien dans la prière.

Notre unique journée à Bobo-Dioulasso est bien remplie. Nous nous approvisionnons en fruits, légumes, lait en poudre, beurre, confiture, etc. Je profite de cette halte pour faire régler et nettoyer le moteur du Saviem et pour acheter une courroie et une chambre à air de rechange, sur le conseil de missionaires chevronnés. Je renonce à me procurer un nouvel extincteur, car le plus petit coûte 520 francs français pour dix secondes de fonctionnement. Celui lue j'avais emporté de Suisse, de puissance équivalente, avait coûté 19 francs suisses. On voit comme les produits importés peuvent devenir hors de prix ici. Nous achetons

également du papier de toilette, des arachides, de la viande. Et en route pour Gaoua, sur ma «tôle ondulée» à tout casser! Avec plus de 400 kg sur le toit, je ne veux prendre aucun risque et roule lentement. Il faut surtout éviter les trous au milieu de la piste et maintenir deux roues sur la bordure dont le niveau est plus bas. A 40 km du départ, le moteur cale... Tout le monde descend et pousse le véhicule. Rien à faire. Serait-ce à nouveau la pompe à essence? Un coopérant de passage nous conseille de retourner en ville. Mais un «bon samaritain» s'arrête. Ici, tous les moyens sont bons pour réparer et il se met à aspirer l'essence à la bouche. Michèle lui offre un bonbon à la menthe! Puis arrive une jeep. Je lui fais signe de continuer, mais elle s'arrête. Six hommes en descendent. En deux minutes, ils trouvent l'origine de la panne: le tuyau de raccord à l'intérieur du réservoir est tombé à cause des vibrations, et bien que le réservoir soit presque plein, l'essence ne s'écoule plus. Les voilà tous à la tâche. Ils démontent le réservoir, quelques enfants des cases voisines apportent de grandes bassines où l'on déverse l'essence. Ils trouvent le tuyau, le raccordent mieux qu'avant la panne et remontent le tout. Incroyable! Six mécaniciens en ville n'auraient pas mieux travaillé. Quelle gentillesse chez ce peuple! Je demande au premier ce que je peux lui donner. «Rien, ce n'est rien, moi aussi je peux tomber en panne un jour, et je serais content si quelqu'un me dépannait. Je suis fonctionnaire. Je ne veux rien». N'est-ce pas cela, l'Évangile? «Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux». Que Dieu bénisse de tels hommes! Les six autres n'ont presque plus d'essence, nous leur en donnons donc en remerciement. Ces sept «anges» veulent nous voir démarrer avant de repartir. Nous roulons ensuite sans incidents jusqu'à Gaoua, où de vieux amis nous attendent: Hans-Ruedi et Monique Lehmann, Suisses tous les deux et missionnaires. Comme chaque année, nous logeons dans le foyer des jeunes construit par la Mission, où ont lieu de nombreuses rencontres de collégiens, enfants, etc. Beaucoup d'enfants ne vont pas à l'école. Le taux de scolarisation du pays est de 14%. Beaucoup passent leurs journées à flâner sans but. Notre arrivée est un événement. Nous sommes le divertissement numéro un de la semaine. Ce qui n'est pas de tout repos! Autour de la table, où nous sommes réunis pour le premier repas, j'évoque le besoin de sagesse et d'unité de l'équipe, face à de tels enfants. Ils vont nous entourer presque jour et nuit. Que faire pour eux? Comment les aimer sans les rendre dépendants de nous? Comment nourrir ceux qui ont faim et renvoyer ceux qui ont de quoi manger chez eux? L'ennemi pourrait utiliser cette situation pour nous diviser si nous ne sommes pas vigilants. Certains d'entre nous supporteront mieux le bruit que d'autres... L'un partagera son pain avec un enfant, l'autre estimera que cela ne sert à rien... Oui, même après avoir fait ensemble une École d'Evangélisation, nous avons encore à apprendre à être conciliants et à respecter nos différences. Chacun prend ces réflexions à son compte. Nous ne voulons pas mettre en péril notre amour fraternel pour des questions d'opinion. Nous inclinons nos têtes et demandons la sagesse à Celui qui la donne à tous, sans reproche. Nous prions également Dieu de nous envoyer les enfants qui sont vraiment dans le besoin. Le repas à peine terminé, arrive un adolescent, le genou et la main entourés de bandes- sales. Marianne lui pose quelques questions, et apprend qu'il est tombé dans le feu deux mois auparavant. En outre, son père l'a battu et chassé de la maison. Il s'appelle Dieudonné. En ôtant les bandes, nous découvrons l'horrible réalité: deux doigts sont en train de pourrir. Ils sont collés ensemble et n'ont plus ni peau, ni ongle, ni sensibilité. Le genou est purulent. Une odeur nauséabonde se répand dans la pièce. Marianne et Catherine, toutes deux infirmières, se mettent à la tâche. Ce n'est pas un hasard si tout le matériel nécessaire nous a été donné en

Suisse avant le départ. Elles font de leur mieux. Puis, nous expliquons à Dieudonné que nous resterons une semaine, et désirons le soigner tous les jours. Mais s'il le veut bien, nous allons maintenant prier le Seigneur Jésus de toucher ses plaies et sauver ses doigts. Il est d'accord, ainsi que ses deux petits frères présents. (Eux aussi ont été chassés de chez eux). Le soir, les trois garçons donnent à l'intérieur de la maison. Le lendemain, nous apprenons l'autre version de la réalité: Dieudonné a été renvoyé de l'hôpital pour vol. Nous devons alors lui demander de dormir dehors. Nous savons en effet que, s'il nous volait, il s'enfuirait et ne pourrait plus alors être soigné. Cela pourrait être mortel dans l'état où il se trouve. Cette misère nous choque, mais Dieu est à l'œuvre pour ouvrir les yeux de nos cœurs. Les besoins médicaux dépassent ce que nous imaginions. Marianne, cependant, rayonne de joie le lendemain matin en nous annonçant que le sang coule à nouveau dans les doigts de Dieudonné et qu'ils ont retrouvé leur sensibilité. Ils seront l'objet de soins intenses et quotidiens: bains, exposition au soleil - le meilleur antiseptique - antibiotiques.

Mais poursuivons notre récit: nous avons le privilège d'assister à un mariage. Les mariés, deux jeunes chrétiens, sont un peu intimidés, comme c'est souvent le cas ici. La mariée est vêtue d'une magnifique robe bleu roi et ses amies lui ont décoré les cheveux avec des fleurs de bougainvillier roses. Un pasteur africain donne le message. Hans-Ruedi rappelle les engagements mutuels en terminant par la question habituelle: «Acceptez-vous pour époux...» La réponse est «Yoo !» pour la plus grande joie du public, des enfants en particulier, qui battent des mains et rient de toutes leurs dents.

La cérémonie terminée, la famille et les jeunes mariés disparaissent, tandis que Hans, plusieurs traducteurs et moi, nous invitons la population à une réunion d'évangélisation le soir, au foyer des jeunes. L'invitation est diffusée par un haut-parleur fixé sur le toit du Saviem. Nous parcourons les rues principales de la petite ville, en changeant de langue d'un quartier à l'autre. Nous entrecoupons les annonces avec des morceaux de musique et des chants sur cassettes. Les enfants courent derrière nous, les poules profitent de l'occasion pour traverser la route et les pintades se demandent de quel droit nous pénétrons dans leur bassecour! Les ânes braient de surprise. Bref, toute la ville sait que «la jeunesse en mission» est arrivée et qu'il y aura de l'animation ce soir...

Plus de cinq cents personnes sont au rendez-vous. Daniel Kambou est venu nous aider. C'est un auteurcompositeur du pays, très apprécié du public et un futur pasteur. Les enfants lui crient: «Bissez! Bissez!» avant même la fin du chant qui se termine dans un tonnerre d'applaudissements. Après le message, nous invitons ceux qui ont des questions à rester. Plus de dix groupes se forment spontanément. Ces moments-là sont riches d'enseignements sur la vie africaine. Ils représentent aussi une excellente «école d'évangélisation», car ces gens ne se contentent pas d'une vague argumentation, ni d'un simple «oui» ou «non». Comme Nicodème ou la Samaritaine, ils veulent comprendre: «Qui a créé Dieu ?» «Pourquoi Dieu laisse-t-il Satan subsister ?» «Pourquoi y a-t-il des catholiques et des protestants ?» «Comment mes péchés peuvent-ils être pardonnés ?» Ils veulent aussi passer à la pratique: «Je demande que tu pries pour moi car j'ai des angoisses la nuit», ou encore: «Je veux donner ma vie à Jésus, mais mon père me chassera». Nous nous souvenons des cours reçus à Lausanne. Quelle joie de pouvoir leur apporter, non pas nos réponses, mais celles de la Parole éternelle de Dieu. Si ce Livre n'était inspiré, comment son message pourrait-il également satisfaire 1 'homme de la brousse et l'universitaire? L'homme des premiers siècles et celui des derniers? Quel bonheur de constater l'harmonie entre les Ecritures, la nature créée par Dieu et la vie abondante expérimentée en Christ! La foi n'est ni négation de la réalité, ni suicide intellectuel, mais découverte de la communion entre l'invisible et le visible, entre Dieu et l'homme. Le monde spirituel fait partie intégrante de la vie africaine. Quelle folie de penser que Christ serait le monopole des Blancs! Je crois au contraire que les Africains disent davantage: «Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur» que les habitants de nos pays dits «christianisés».

Quelqu'un a dit: «Le Christ n'est pas une philosophie qu'on discute, mais une personne qu'on aime». Certains réalisent l'amour de Christ pour eux et y répondent. Ils prononcent le "Yom" d'une alliance nouvelle et éternelle. Dès lors, le soleil de l'amour de Dieu s'allume en eux et brille sur leur visage.

C'est ici, à Gaoua, que nous passons le cap de la moitié de notre voyage. Depuis quelques jours, la chaleur se fait sentir. Jusque-là, il faut le dire, la température était étonnamment basse pour le pays: 14 à 20 la nuit (on devait s'emmitoufler dans son sac de couchage), et 22 à 26 à l'ombre, le jour. Maintenant le thermomètre monte jusqu'à 38 en début d'après-midi. Pour plusieurs, ce changement est éprouvant. Allons-nous désormais compter les jours en attendant le retour? Non, Dieu a encore des merveilles à nous faire vivre. Il commence à le faire par l'intermédiaire de Hans. Un matin, ce dernier nous donne le message du grain de blé, qui doit tomber en terre et mourir, afin de porter du fruit. Nous ressentons que ce changement climatique est une occasion unique d'enseignements pour nous. Notre service dépend-t-il de conditions météorologiques agréables, ou sommes-nous prêts à servir Dieu sans réserve? Nous nous interrogeons sérieusement: «Vais-je garder ma vie pour moi à tout prix, ou me dépenser pour Christ? Suis-je venu en mon propre nom ou en Son nom ?» Nous comprenons mieux cette parole: «Si quelqu'un veut sauver sa vie, il la perdra, mais si quelqu'un perd sa vie à cause de moi, il la retrouvera. Si le grain de blé ne meurt, il ne peut porter de fruit, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits». Nous disons «oui» à ce message, les uns après les autres, dans le secret de nos cœurs. Pour moi, c'est une réponse de poids car je sentais l'équipe en danger. Si le murmure s'était instauré parmi nous, l'onction de l'Esprit-Saint nous aurait quittés. Désormais, au contraire, une conviction nouvelle nous anime et nous unit.

Nous visitons encore un village distant de 25 km, Bouroum-Bouroum. Les missionnaires de la C.E.M. y travaillent depuis de nombreuses années, mais l' emprise de l'animisme est encore forte. Trois cents personnes se serrent dans la chapelle. Elles chantent si fort qu'on a l'impression que le toit va s'envoler. Là encore, je proclame la Seigneurie de Christ. C'est assez difficile car les nombreux arrivants font un brouhaha confus au fond de l'église. Cependant, beaucoup écoutent et les entretiens qui suivent sont très variés. Nous voyons d'abord une jeune fille, avec le pasteur. Elle s'est convertie lors du passage de l'équipe l'an dernier et voudrait se consacrer plus totalement au Seigneur. Puis nous rencontrons un couple, un jeune homme, et finalement une toute petite grand-mère qui «part à l'église chaque fois», selon l'expression locale. En d'autres termes, elle est fidèle au culte. Elle veut être guérie par le Seigneur. Le pasteur la connaît bien: malgré son attachement à l'église, elle ne s'est jamais convertie. Nous l'exhortons et elle accepte Christ de tout son cœur. Il y a de la joie dans le ciel, ce soir-là, et aussi dans l'équipe tout entière...

Et Dieudonné? Il est venu se faire soigner la main et le genou tous les jours. Il peut maintenant bouger tous les doigts séparément Les plaies sont saines et presque complètement fermées. La missionnaire continuera à lui faire les pansements après notre départ. Nous avons aussi prié pour son avenir. Un soir, son père se présente et demande à

parler à Marianne: son fils lui a demandé de l'argent, et prétend que nos soins ne sont pas gratuits. Incroyable! Mais notre infirmière sait pardonner. Elle rétablit la vérité. Le père de Dieudonné appelle son fils et lui demande sévèrement: «Cette dame t'a-t-elle demandé de l'argent ou as-tu inventé cela ?» «C'est moi qui l'ai inventé», avoue-t-il. «Tends la main», reprend le père, «celle qui est bandée». Va-t-il frapper et rouvrir les plaies? Un soupir monte du cœur de Marianne vers le Seigneur. «Voilà pour toi» conclut le père. «Puisque tu as dit la vérité, je te donne l'argent que tu m'as demandé». L'homme reprend son fils avec ses frères à la maison. Tout n'est pas résolu, loin de là, mais quelle victoire!

Vendredi 11 février, nous reprenons la route pour atteindre Téhini, petite sous-préfecture du nord de la Côte d'Ivoire. Les douaniers sont sympathiques. Certains se souviennent même de l'équipe de l'an dernier qui est venue projeter un film dans le village frontalier. Nous passons sans problème. La piste est particulièrement défoncée, les dos-d'âne y sont spectaculaires et les petits ponts de bois «ne tiennent guère que par un grand mystère», comme le chantent certains. Le paysage est sensiblement le même, mais les antennes de télévision, les poteaux électriques, les lampadaires, nous indiquent un changement de pays. Dès l'arrivée, je vais saluer les autorités selon la tradition africaine: le sous-préfet, la police, le secrétaire et le chef du village qui m'offre une poule très spontanément.

Nous logeons chez deux amies de l' «Association Wycliffe pour la traduction de la Bible», Esther Petermann et Inge Eisenhut. Elles persévèrent, depuis de nombreuses années, dans la traduction des Saintes Ecritures en Loron, langue parlée par environ sept mille personnes. Leur interprète s'est converti en découvrant Jésus au travers de l'évangile de Marc. Il est maintenant pasteur d'une petite communauté locale. Il prêche chaque dimanche sur le texte qui a été traduit au cours de la semaine.

Quatre filles de notre équipe logent chez des religieuses catholiques dont l'une s'occupe de la maternité. Marianne aura avec elles de profonds échanges. Elle me dira plus tard combien leur foi est rayonnante. n leur faut du courage ici car les pratiques païennes peuvent être terribles au moment de la naissance. Si la mère meurt, par exemple, on enterre aussi l'enfant sous prétexte qu'il est maudit. La sœur ne se contente pas de son rôle de sage-femme à la maternité, elle doit aussi former de jeunes Africaines en vue de cette tâche et donner un enseignement aux femmes et aux «matrones» dans les villages. En général, on fait appel à elle lorsque toutes les méthodes traditionnelles ont échoué. Elle doit donc faire face à des situations difficiles. Aucun médecin ne l'envierait!

Nous découvrons ce monde nouveau. L'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans nos cœurs. Il nous émonde et nous purifie. Michèle et moi avons le privilège d'aider plusieurs membres de l'équipe. Rien n'est officiel dans ce domaine mais chacun sait que nous sommes disponibles. Un soir, je prie avec ma femme, pour que Dieu nous envoie les étudiantes qui ont besoin de s'ouvrir dans un domaine précis, afin que nous puissions les aider à s'affermir en Christ. Le Seigneur répond merveilleusement. Il semble que beaucoup d'équipières ont franchi une étape durant ces cinq premières semaines et que le Saint-Esprit peut leur fixer de nouveaux objectifs sur le plan personnel et communautaire. Je ne peux ici entrer dans les détails de ces entretiens, mais j'aimerais remercier Dieu pour tant de situations où nous étions dépassés humainement et où la main divine agissait, cette main pleine d'amour, ferme et douce, qui travaille dans un seul but: nous rendre conformes à Jésus-Christ. Michèle et moi, en tant que couple, apprenons à servir et à nous donner dans ce sens. C'est passionnant de ne pas être ouvrier seulement, mais ouvrier avec Lui.

Esther Petermann dirige des classes d'alphabétisation dans différents villages. Nous visitons deux de ces villages. Dans le premier, beaucoup de villageois sont absents en raison de funérailles. Nous apercevons une petite fille qui ne peut plus se servir de l'une de ses jambes. Ses parents ne sont pas chrétiens, mais ils veulent que nous priions Jésus pour elle. Une fois de plus, nous nous sentons dépassés et demandons au Seigneur de nous donner sa sagesse. Nous recevons la conviction qu'il faut à la fois prier et rééduquer ce membre atrophié. Nous imposons donc les mains à la fillette. Je dois livrer un combat intérieur pour être disponible, comme s'il s'agissait de ma propre petite sœur, sans plus me préoccuper de l'heure qui tourne et de la suite du programme. Après la prière, Marianne prend le temps d'expliquer aux parents comment masser le petit pied et faire travailler les articulations. Il faudra veiller à faire marcher l'enfant tous les jours et continuer à prier. Les parents acceptent avec joie toutes nos recommandations.

La situation n'est pas aussi simple dans le second village, dont le chef est un sorcier réputé. On dit qu'il communique directement avec les démons. Esther, qui le connaît bien, l'avait averti de notre venue. Nous commettons l'erreur de mettre la sono en marche avant de l'avoir salué. Son accueil est plutôt réservé. Il craint que notre présence ne fasse fuir les mauvais esprits... Nous décidons de ne pas nous imposer et nous nous contentons de louer le Seigneur par quelques chants. Une cinquantaine de personnes approchent. Au moment de clore la réunion, elles nous présentent spontanément un sujet de prière: «la pluie» ! Si ces gens sont conscients de l'existence des mauvais esprits, ils savent aussi que le Dieu des chrétiens règne sur les éléments naturels. Nous acceptons donc leur proposition. Plusieurs d'entre nous, dont Esther, ont alors la même pensée: mettons-nous à genoux sur place pour prier. Nous agissons dans l'obéissance, sans tout comprendre, mais ce geste concret a certainement un impact sur ces gens. Nous les aimons et nous sommes heureux de fléchir les genoux en leur faveur. Nous invoquons le Dieu d'Elie, notre Dieu. Nous avons dû repartir au Burkina le lendemain, avant l'exaucement de cette prière, mais nous croyons que Dieu tient ses promesses. Ce pays a besoin de pluies abondantes pour remplir les puits et fertiliser la terre.

Le trajet de retour vers le Burkina, jusqu'à Léo est trop long pour être fait en un seul jour. Après avoir parcouru 210 km, nous faisons donc une halte à Diébougou où nous reviendrons dans une semaine. Le lendemain, il reste seulement 140 km à franchir. Cela nous permet de nous arrêter à Boura, village où un «roi» nous reçoit chaque année. Cet homme règne sur vingt-neuf villages aux alentours. Il a quatre-vingt quatre ans et parle couramment le français. Cette année, nous lui apportons un cadeau: une photo prise l'an dernier, où on le voit entouré d'une partie de sa famille. Il est touché par ce geste et montre la photo à sa femme préférée. Oui, car il a une dizaine de femmes et plus de vingt-cinq enfants! Quant aux petits-enfants, il n'en connaît pas le nombre: il y en a trop! Il nous offre gracieusement du soda, puis nous chantons et témoignons dans la cour de sa résidence. Bien que musulman, il aime les missionnaires et se réjouit de la conversion de plusieurs de ses fils.

Je prie pour lui depuis des années. Bientôt, il passera dans l'éternité... Je prêche donc avec toute la force que me donne l'Esprit-Saint, sans me laisser impressionner comme lors des premières visites. J'évoque le sacrifice du fils d'Abraham. Tout homme avisé est amené à se poser, un jour, la question d'Isaac: «Où est l'agneau pour l'holocauste? » puis â recevoir la réponse d'Abraham: «Dieu pourvoira». Et Dieu a pourvu au sacrifice, en effet. Il nous invite, comme pour Abraham, à lever les yeux et à découvrir que Jésus s'est offert à notre place.

Personne ne répond à l'appel, mais la semence a été jetée. Le roi nous remercie. Des ouvriers qui installent des poteaux téléphoniques, depuis la capitale jusqu'ici, s'étaient arrêtés pour entendre le message. L'un d'eux achète une Bible. On pourra bientôt téléphoner dans le monde entier, depuis Boura. Mais je désire bien davantage voir s'établir de nouvelles communications entre le cœur des hommes de ce pays et le ciel!

Jean-Guy, Micheline et la petite Manu sont venus à notre rencontre pour nous accueillir et vivre la journée avec nous. Ils ont quitté Djibo il y a une semaine et ont rejoint la station missionnaire de Léo. L'Afrique leur plaît beaucoup et le temps passe trop vite. Il nous semble nous être quittés hier et pourtant, que d'événements tout au long des semaines écoulées!

Une surprise nous attend à Léo : les pasteurs de Kassou et de Tékourou, à 64 km au nord, ont réclamé «la jeunesse en mission». Depuis sept ans que nous parcourons ce secteur, en effet, nous n'avons jamais visité ces villages. Cette fois-ci, nous y passerons un week-end. Nous partons donc le lendemain, vendredi. On ajoute un banc à l'arrière du bus pour cinq passagers supplémentaires et l'on fixe deux motocyclettes sur le toit. Elles permettront aux pasteurs qui nous accompagnent de rayonner sur place. Nous serpentons entre les arbustes pendant des dizaines de kilomètres.

C'est une piste peu fréquentée. Il faut prendre garde aux bois secs qui font saillie, aux pierres pointues susceptibles de déchirer les pneus, aux branches trop grandes ou trop basses qui barrent le chemin ou éraflent la carrosserie sur les côtés. Cela ne manque pas de pittoresque. On aperçoit des singes, des lapins, et quelques magnifiques oiseaux bleus. Nous sommes quand même contents d'arriver à destination, notamment les occupants du banc arrière. Il faut dire qu'avec les cahots de la route, le banc n'a pas tenu le choc et s'est effondré sous le poids de nos amis, qui devait atteindre, au total, 300 kg!

Nous passons ce week-end à la mode locale dans une maison en banco. L'eau est amenée dans un tonneau de deux cents litres. Une cinquantaine de spectateurs, intrigués par les méthodes culinaires "toubabou", flânent autour de nos cuisinières.

Nous avons une soirée d'évangélisation sans histoire. Puis l'équipe se divise en deux. Henri-Pierre va animer le culte à Tékourou, avec trois équipières. Il commente cette parole de Paul à Timothée: «Sois un modèle pour les fidèles en parole, en conduite, en charité, en foi et en pureté». Puis il invite les chrétiens àprier les uns pour les autres, selon les besoins suggérés par ce texte. C'est nouveau pour eux mais le pasteur, très dynamique, est content d'entraîner sa communauté dans cette expérience concrète.

De mon côté, je vais rejoindre, avec le reste de l'équipe, les pasteurs de la région réunis pour une convention. Nous nous y rendons avec le Saviem par une piste cyclable de 9 km. Elle se termine sur une digue en terre à peine plus large que les roues. Nous n'osons pas même éternuer!

Le Seigneur me met à cœur de partager avec eux une autre parole de Paul: Eph.3: 18. Il s'agit des quatre dimensions de l'amour de Dieu. La largeur englobe le monde entier: je les invite à prier non seulement pour leur église, leur famille et leur tribu, mais pour tous les hommes, pour toutes les nations du monde. La longueur (perspective d'éternité) nous incite à annoncer l'Evangile avec zèle afin que le plus grand nombre soit sauvé. La profondeur nous invite à mieux connaître les autres pour les aimer plus profondément, comme Christ nous connaît parfaitement et nous aime parfaitement. La hauteur, enfin, nous invite, selon 1 Cor.! 3, à tout faire par amour, et non par légalisme, crainte, amour de l'argent ou intérêt. «Celui qui aime accomplit la loi». La Parole de Dieu est tellement enthousiasmante, limpide et

encourageante! Malheureusement, quelques auditeurs dorment à moitié. Cela m'attriste. Serait-ce trop compliqué? Ou bien leur attitude serait-elle le reflet de leur sommeil spirituel? Quoi qu'il en soit, les pasteurs, eux, sont attentifs, c'est l'essentiel. Ils repartiront avec bien des richesses, et les répandront jusqu'aux lieux les plus reculés.

Une triste nouvelle me parvient de Suisse. Mon père est tombé gravement malade. Ma sœur Rosine me laisse entendre qu'au reçu de sa lettre, il sera peut- être déjà auprès du Seigneur. Que faire? Impossible de laisser l'équipe sans chauffeur, et, même en partant immédiatement, il faudrait une semaine pour arriver auprès de ma famille. D'ailleurs Rosine me conseille de poursuivre le voyage jusqu'au bout. C'est, en effet, la solution la plus sage. Michèle pleure, mais nous ressentons la paix de Dieu. J'informe l'équipe. Elle est constituée de vrais amis sur lesquels nous pouvons compter en toutes circonstances.

A Léo, les responsables décident d'évangéliser un nouveau village et de profiter de notre passage pour commencer cette œuvre. Nous nous y rendons en empruntant une nouvelle fois une piste cyclable. Il faut parfois rabattre les rétroviseurs pour se faufiler entre deux cases, ou descendre dans un lit de rivière asséché, sans être sûr de pouvoir en remonter. Il n'y a pas d'autre alternative, il faut se lancer... Après tout, le pire qui puisse arriver serait que les roues se mettent à patiner... Ouf! Ce n'est plus un bus, c'est un vrai cheval! A moins que les anges n'aient poussé à l'arrière...

Les villageois sont heureux de nous accueillir. Jean-Guy leur raconte la venue de Jésus en ce monde, tandis que les enfants se rassemblent autour de quelques équipières. Un jeune homme de seize ans, qui avait déjà entendu l'Évangile, s'engage fermement pour Christ ce jour-là. Une dizaine d'hommes le suivent, puis des enfants et des femmes. Quelques-uns demandent qu'on prie pour eux. Parmi eux, se trouvent deux lépreux et plusieurs aveugles. La cécité est ici un fléau. De petites mouches déposent dans le corps des vers microscopiques appelés micro filaires. Ces derniers peuvent provoquer une forte irritation des yeux. Sans traitement, on finit généralement par perdre la vue. Peut-on être insensible à de tels besoins? Certains vont jusqu'à critiquer et décourager ceux qui veulent intervenir en faveur de ces malheureux. Il en est d'autres, heureusement, qui sont prêts à sacrifier leur confort occidental pour participer aux plans d'assainissement des fleuves. Ainsi voit-on apparaître de nouvelles régions fertiles et habitées en lieu et place de villages abandonnés à cause de ce terrible fléau dénommé «onchocercose». Le village où nous sommes sera désormais visité régulièrement. Peut-être aurons-nous la joie d'y trouver une communauté vivante l'an prochain?

Prochaine étape: Diébougou. La vue du panneau indicateur à l'entrée de la ville soulève quelques exclamations car il est seulement 13h 50. On décharge le bus en exactement cinq minutes. Après tant de journées en brousse et des centaines de kilomètres de piste, nous jouissons d'une sieste prolongée, d'une soirée libre et nous terminons la journée en louant Dieu et en lui demandant Sa bénédiction pour la semaine qui s'ouvre dans cette région. Nous refusons de penser au retour dans notre pays et voulons vivre pleinement ce que Dieu a préparé pour nous ici.

Un couple d'âge mûr achève sa vingt-neuvième année en Afrique. Il se prépare à rentrer au Canada en congé missionnaire et son remplacement revêt une importance primordiale. Un missionnaire du même âge, canadien aussi, vient d'arriver dans ce but. Lors d'une agape commune, ce couple nous lance le défi de tout donner à Jésus, selon l'histoire du jeune homme riche relatée en Marc 10:21. Tous deux témoignent de la bénédiction reçue «au

centuple» depuis le jour où ils ont choisi de quitter le magnifique domaine paternel et les prairies verdoyantes du Canada, pour «aller», aux dires de leurs amis, «se perdre quelque part en Afrique». Le sourire rayonnant de ces serviteurs de Dieu ne trompe pas. Ils ne se contentent pas de témoigner en paroles mais sont eux-mêmes une démonstration vivante de la fidélité de Jésus. Ces «amis», ils les ont retrouvés pendant leurs congés. Le bilan n'était pas toujours brillant: certains ont usé leur santé à gagner beaucoup d'argent, d'autres sont tombés dans le piège de l'alcool, d'autres encore ont exprimé leur amertume en atteignant la soixantaine: «Si c'était à recommencer, nous nous y prendrions autrement». Mais nos amis, eux, concluent joyeusement qu'ils feraient le même choix si c'était à refaire. Jésus les satisfait pleinement. Ils sont visiblement heureux. Nous sommes profondément touchés et, en fin de journée, nos prières reconnaissantes s'élèvent vers notre Père céleste.

Nous passons quelques journées en brousse, dans des villages accrochés sur les pentes. Généralement bien reçus, nous rencontrons cependant de l'hostilité dans le premier village que nous visitons, où la moitié des habitants sont homosexuels et considérés comme impurs par le reste de la population. Quelques femmes singent la chorégraphie et dansent durant les chants. Ce n'est pas simplement de la moquerie, c'est bien plus profond. Lorsque je mentionne, au cours du message, la mort sanglante de Christ, une jeune fille hurle et tombe par terre. Ce cri me donne le frisson jusqu' au crâne, mais j'essaie de ne pas me laisser troubler et continue d'annoncer le salut en Christ. L'auditoire devient sérieux et une «vieille» - titre honorifique des personnes âgées - s'avance. Les fétiches l'ont «trop fatiguée». Nous dirions à sa place qu'elle en a assez de la tyrannie des sorciers, de leurs sorts et autres pratiques contraignantes et dégradantes.

Un incident similaire se produisit en une autre occasion, au moment où Henri-Pierre parlait de la mort expiatoire de Christ: une bagarre éclata à cinquante mètres. Des têtes se tournèrent, quelques-uns allèrent voir de plus près, puis l'auditoire se déplaça entièrement, préférant le catch à l'Évangile. Hasard? Ceux qui ont vécu ce genre de situation ne s'y trompent pas.

A moins de 2 km de là, on nous accueille avec joie dans un second village. Michèle donne le premier message d'évangélisation de sa vie à des adultes. Je m'en réjouis beaucoup et dois avouer qu'elle décrit le "cœur de l'homme" mieux que ne le fait son mari. Les gens sont touchés. Je lance un appel à la conversion, mais un «vieux» s'interpose: «En l'absence du chef, nous ne pouvons prendre une telle décision !» Que faire? Certains n'attendaient que ce moment pour s'engager, c'est évident. Et on leur interdit de le faire... Notre vieil ennemi s'est manifesté une fois de plus. Je les encourage tous à réfléchir, et demande si l'on veut bien nous recevoir quatre jours plus tard, en présence du chef. C'est d'accord. Avant le départ, un jeune catholique parlant français s'approche. Il a abandonné sa foi depuis son retour au village et veut revenir à Dieu. Nous l'entourons de nos prières et l'exhortons à la persévérance avant de partir.

Au jour dit, nous sommes à nouveau dans le premier village. Les femmes préparent de grandes bassines de «dolo» - bière locale consommée en grande quantité - et les hommes la dégustent à l'ombre d'un arbre. Une certaine amitié s'est établie malgré tout entre nous; nous ne sommes plus des inconnus. Ces gens savent que nous ne sommes pas venus prendre leur argent ou les photographier. Ils s'approchent peu à peu et écoutent. Finalement, nous leur proposons de prier pour les malades. Plusieurs acceptent, et une femme veut se convertir. Les hommes avouent également être «fatigués» des fétiches, mais il est trop tard pour s'en détourner, expliquent-ils. Ils nous amènent donc leurs enfants afin que nous priions pour eux.

Je demande leur âge à ces pères de familles. L'un d'eux répond: trente ans. Trop vieux? Je remarque les fétiches qu'il porte autour du poignet: des serpents dorés. Pour les enlever, il faudrait les scier, semble-t-il. J'exhorte cet homme en lui certifiant énergiquement que nombre de sorciers bien plus âgés se sont convertis. Le diable n'a pas pu s'y opposer. Ces gens ont très peur d'être tués par le fétiche en cas d'infidélité. Il n'est pas nécessaire de les convaincre de l'existence des esprits. Tous l'ont expérimentée dès leur tendre enfance. Le fétiche peut autoriser quelqu'un à aller à l'hôpital ou le lui interdire. On ne discute pas ses ordres. Il prescrit quelquefois une «thérapie» en cas de blessure. Malheureusement, il s'agit parfois d'appliquer des excréments sur la plaie, ce qui peut provoquer le tétanos. Nous pensons à ces paroles de Jésus: «Le voleur ne vient que pour dérober, égorger, et détruire, mais Moi Je suis venu pour donner la vie et la vie en abondance.»

Mais comment le fétiche parle-t-il ? Il se sert, à l'occasion, d'un poulet dont on tranche la gorge. S'il tombe sur le dos, cela signifie que la demande est agréée; dans le cas contraire, qu'elle est refusée. D'autres fois, intervient un médium. Et, même si cela choque notre mentalité rationaliste, un féticheur comme celui de Téhini peut converser audiblement avec le fétiche, dans la case de ce dernier. Plusieurs missionnaires nous témoignent de l'authenticité de ce fait. Je sens l'amour que Dieu porte à cet homme qui est devant moi, et cela me donne le courage de lui parler sans détour. Il n'est pas encore prêt à changer, mais la «bonne odeur de Christ» l'attire et sa Parole de liberté fera son œuvre en lui.

Mais il se fait tard et nous avons rendez-vous avec les villageois voisins. Malheureusement, nous avons oublié la lampe à gaz. Timothée, un jeune qui nous accompagne, enfourche sa bicyclette et part la chercher à toute allure. En l'allumant, nous constatons que le gaz est presque épuisé... Nous devons donc nous contenter de la lumière des feux de position du bus pour la réunion en plein air. Les gens sont là... sans leur chef. Mais nous avons eu le temps de prier pour eux durant ces derniers jours et nous croyons que le Seigneur agira. Le pasteur de Diébougou, homme d'expérience, parle la langue du village. C'est un avantage appréciable car il existe onze langues différentes dans cette ville et aux alentours. Un dialogue s'engage en public, toujours à propos des fétiches. Plusieurs jeunes Africains chrétiens prennent la parole, tour à tour, pour témoigner de ce que Jésus a fait pour eux. Nous sentons la présence et la paix de l'Esprit de Dieu au cours de ce partage. Personne n'a le courage de s'avancer mais le pasteur perçoit le sérieux de la recherche de ces gens. Il reviendra.

Le Saviem nous a conduits sur des routes impossibles et même en des régions dépourvues de routes, mais il nécessite un entretien constant. Je l'amène donc une fois de plus au garage pour un réglage du moteur. Cela n'arrange rien. Le lendemain, nous avons l'impression de rouler en tracteur. Donc, retour au garage, nouveau réglage, changement des bougies... Le moteur ronronne convenablement au départ pour Ouagadougou. Mais au bout de 15 km, il ne tire plus au-dessus de 50 km /h. Je m'arrête sur le bas côté. Faut-il continuer ou faire demi-tour.? Je ne veux pas décider tout seul. Nous voulions nous arrêter à Dano, sous-préfecture du pays, située à 25 km de là. Cinq jeunes gens s'y étaient convertis, quatre ans auparavant lors du passage de JEM. Depuis, un culte y est célébré et un pasteur vient enseigner une vingtaine de disciples tous les dimanches. Le passage annuel des équipes successives de JEM représente pour ces chrétiens une fête, un véritable anniversaire. On comprend que cette étape me tienne tant à cœur. Mais voilà, il faut y arriver... Or le véhicule peut caler en pleine brousse d'un moment à l'autre... Il faudrait alors un «bon samaritain» pour le remorquer et c'en serait fait

de notre visite à Dano. Mais Dieu est fidèle. Il utilise précisément ce genre de situation pour nous enseigner ses voies. Nous nous unissons donc dans la prière: «Seigneur, nous manquons de sagesse et nous ne savons s'il faut retourner au garage à Diébougou ou poursuivre la route jusqu'à Dano». Après quelques instants de silence, je lance un regard interrogateur au pasteur. Non, il n'a rien reçu de particulier. Marianne dit alors: «Je crois que nous glorifierions davantage le Seigneur en continuant». Elle a du cran, cette sœur de Saint-Loup! D'autres confirment sa pensée. Pour ma part, le titre du journal de l'Armée du Salut me revient à l'esprit: «En Avant !» Quelqu'un aurait-il reçu autre chose? Henri-Pierre nous rappelle que nos cœurs doivent être purs et nos relations mutuelles limpides si nous voulons vivre pleinement l'Évangile durant les étapes suivantes: Dano et Ouaga. C'est vrai, il a raison. Nous nous humilions ensemble devant le Seigneur. Certains demandent ensuite pardon pour des plaisanteries déplacées. Chacun est en paix; nous nous aimons sans arrière-pensée. Nous pouvons alors invoquer Dieu et compter sur sa protection. Et nous redémarrons. Le moteur tousse toujours, mais nous arrivons à destination et nous tenons les deux réunions d'évangélisation prévues. Plusieurs personnes se décident pour le Seigneur. Nous nous retrouvons le soir avec les participants et les chrétiens de la région et louons Dieu pour ses bienfaits. J'explique ensuite comment être lumière et témoin dans cette ville. Les entretiens se poursuivent jusqu'à une heure avancée.

Comme il aurait été dommage de passer la journée à attendre au garage de Diébougou, au lieu d'obéir et d'aller de l'avant! D'autant plus qu'un ami du pasteur de Dano a pu régler parfaitement le moteur, sur place. Nous sommes maintenant parés pour les cinquante derniers kilomètres de tôle ondulée précédant le «goudron».

Comment décrire nos impressions en atteignant la route goudronnée? Nous avions perdu la notion d'un tel confort. Quel silence impressionnant! Nos sièges sont de véritables fauteuils de première classe. Nous glissons, sans heurts, pendant 240 km... Et, soudain, voici la capitale, avec ses nuées de vélomoteurs défilant constamment en tous sens, ses feux rouges, ses bâtiments modernes et traditionnels, ses marchands ambulants de pagnes, fruits, légumes, coca, souvenirs...

Les missionnaires Krähenbühl, nos parents spirituels en quelque sorte, au cours de ce voyage, nous accueillent. Chacun dépouille un amas de courrier, tout en faisant la queue pour prendre une délicieuse douche... Une question secrète me tenaille: mon père est-il mort? Je m'empresse d'ouvrir les lettres familiales. Non. Les nouvelles sont bonnes! Mon père supporte bien les traitements au cobalt. On envisage de l'opérer du goître. Le pasteur Schwerzmann a prié pour lui et lui a fait l'onction d'huile. C'est le pasteur de l'Église de Réveil de Bienne dont ma sœur et mon beau-frère sont membres. Mon père est entouré de multiples visites et prières... Comme je suis reconnaissant pour cette amitié en Christ, si évidente au moment de l'épreuve.

Le lendemain, samedi, nous évangélisons un quartier situé à proximité de la nouvelle chapelle de l'Eglise Apostolique. Le pasteur, M. Bilha, nous accompagne avec les étudiants de l'école biblique.

Jamais je n'ai vu un public saisi de cette manière. Je déclare ouvertement qu'en devenant chrétien on s'expose à être incompris et rejeté par les siens, à vivre à contre-courant du monde. Mais Jésus a supporté bien davantage pour nous et tout est possible avec Lui. Un homme s'avance, puis un autre... finalement, douze personnes donnent leurs noms pour recevoir la visite du pasteur. La tradition veut qu'au culte, le dimanche matin, les nouveaux

convertis se mettent debout devant l'assemblée. L'Eglise tout entière défile alors, chantant, dansant et serrant leurs mains, en signe de bienvenue. Nous vivons les prémices de la joie du ciel!

Le soir, au moment où Jean-Guy, Michèle et moi regagnons notre domicile situé à 6 km de celui de l' équipe, le moteur fait un drôle de bruit... Nous nous arrêtons. L'alternateur frotte une autre pièce métallique. Jean-Guy tente de réparer à la lueur d'une lampe de poche. Il se rappelle soudain que le couvrefeu est à 23 h. Il est 22 h 57 ! Plus de temps à perdre. On coupe la courroie et on démarre en roulant sur la batterie. A 23 h 05, poste de contrôle: «Arrêtez le moteur...» «Ils vont creuser les tranchées! » lance un soldat. Je présente mes excuses et explique la situation, en déclarant que nous n'avons plus que cinq cents mètres à faire pour arriver à destination. Un troisième soldat intervient: «C'est bon, allez-y! Vite!»

Le lendemain, nous apprenons qu'on nous a fait grâce de deux jours de pelle et pioche dans les tranchées. Merci Seigneur! J'amène le bus au garage Saviem de la capitale, pour un contrôle complet. Depuis quelque temps nous consommions environ 30 litres aux 100 km, soit 10 de trop. Deux jours d'«hospitalisation» ne seront pas superflus pour découvrir tout ce qui ne va pas: les quatre bougies remplacées précédemment ne sont pas du type correspondant au véhicule, des boulons manquent ici et là, etc. Un missionnaire nous a confié qu'il compte environ un jour de réparation par semaine pour ses véhicules. Par contre, nous n'avons pas eu de crevaison pendant les milliers de kilomètres en tous genres que nous avons parcourus.

Le collège protestant de Loumbila accueille cent cinquante jeunes filles. Un professeur et quelques élèves ont participé au service d'été et cela a créé des liens entre nous. JEM anime tous les ans une soirée dans ce collège. C'est devenu une tradition. Les jeunes filles nous font la fête. Elles ont appris plusieurs chants magnifiques. Nous savons qu'elles apprécient tout particulièrement la chorégraphie. Nous leur offrons ce spectacle avec joie. Michèle donne un message sur le thème de la confiance et de la sécurité en Dieu. Je sens que ce message passe à merveille du fait qu'il est donné par une femme à des jeunes filles. Mais le plus important, ce sont les quinze groupes de discussion et de prière qui se forment en fin de soirée. Il est rare de trouver des jeunes filles aussi ouvertes; celles-ci, de plus, maîtrisent très bien le français. Et puis, juste avant le départ, la directrice et ses collègues nous réservent une surprise: glace à la fraise! Miam !...

On compte des milliers d'étudiants dans la capitale, dont plus de quatre mille universitaires. Les églises s'en préoccupent. On a construit un foyer baptiste en face du campus. Nous y sommes attendus pour 16 h 30. Nous crions vers Dieu pour cette jeunesse qui, demain, formera l'élite de la société burkinabé. A l'heure prévue, il n'y a personne au rendez-vous... Faut-il retourner les inviter? Nous branchons la sono et passons quelques chants enregistrés sur la cassette intitulée: «Pour nous un Père». A 17 h, une quarantaine d'étudiants sont là. Nous démarrons, un peu intimidés, car nous n'avons plus l'habitude de parler à des intellectuels. Avec eux, il n'est plus question d'interprète. Nous nous étions accoutumés à disposer du temps de la traduction entre chaque phrase. Après un bref enseignement souligné par des exemples bien concrets, j'invite les auditeurs au dialogue. Le niveau d'éducation est différent, mais la soif de vérité est plus vive que partout ailleurs. Après plus d'une heure, nous devons partir, mais Marianne et Jean-Guy décident de rester, car deux

jeunes, dont un musulman, veulent donner leur vie à Christ. Pour ma part, je termine un entretien avec quatre jeunes, en leur remettant mon témoignage écrit<sup>15</sup> et en les invitant à venir poursuivre cet échange le lundi suivant.

Viendront-ils? Oui, pour deux d'entre eux. Ils ont un vif désir de connaître Christ personnellement et nous prions ensemble. Six universitaires, au total, se tournent vers le Christ. Ce sera l'une des plus grandes joies de ces derniers jours.

La fin du voyage approche. Nous animons trois cultes le dimanche: le premier, en français, au centre-ville, le deuxième à 25 km de Ouagadougou, à Nagbangré, où sont formés cent cinquante étudiants pasteurs des Assemblées de Dieu. Cette dénomination prie et s'organise pour compter plus de mille pasteurs et un million de membres dans leur pays en l'an 2000. Le troisième, en soirée, dans un quartier périphérique qui connaît un réveil spirituel. A 19 h, donc, deux cent cinquante personnes nous attendent dans un bâtiment au sol nu et aux murs non crépis. La communauté a démarré il y a quinze mois à peine et déjà, dit le pasteur, il faudrait repousser les murs pour faire entrer tout le monde.

Henri-Pierre nous a quittés dans la journée. Il est allé chercher Jean-Patrick et l'équipe du Mali, à 700 km, avec une Peugeot 404 bâchée. Pendant ce temps, l'équipe de Côte d'Ivoire (avec Raymond) est à Bobo Dioulasso où Daniel Surat ira la chercher pour la ramener à Ouagadougou. Cela, évitera bien des dépenses en taxi-brousse et en train. En outre, ces grands axes sont tous bitumés.

Je tombe malade le lendemain. Raymond et Irène, heureusement, devancent leurs amis ce qui, entre autre, assure un relais au volant du Saviem. Je me sens mieux par moments, et cela me permet de terminer le chapitre de ce livre, selon l'objectif que je m'étais fixé au départ. J'ai aussi l'occasion d'appeler ma mère au téléphone. Elle m'annonce, des larmes dans la voix, que l'opération du goitre de papa est un miracle, il peut rentrer à la maison demain!

L'absence du chef ne paralyse pas l'équipe, bien au contraire. J'apprends, par les visites des uns et des autres, qu'ils vivent ensemble de merveilleux moments de louange. De plus, ils veulent faire un «plein air» le dernier après-midi. C'est une si belle récompense pour moi. Je sais qu'ils aiment l'évangélisation et beaucoup d'entre eux ont changé dans leur manière de concevoir le service de Dieu.

C'est passionnant d'être chrétien. C'est merveilleux de servir Jésus! Son joug est doux et léger aussi en Afrique. Au cours de cette dernière activité, une petite fille musulmane s'approche de Marianne, Catherine, Micheline et Luc, étudiant africain, et leur demande de prier pour elle. L'une de ses mains est inerte et recroquevillée..«Quel âge as-tu ?» lui demandent-ils. «Sept ans».

Avons-nous la foi pour cette guérison? Oui! Et le miracle se produit: Marianne sent la petite main bouger dans la sienne. S'est-elle trompée de main? Non! Elle est bien guérie! Ce signe de Dieu me réjouit d'autant plus que ce «plein air» n'était pas programmé. Les étudiants en ont pris eux-mêmes l'initiative en mon absence. Par ailleurs, beaucoup désiraient voir l'action tangible de Dieu après tant de prières sans résultats immédiats apparents. Notre Père céleste a répondu à leur attente. Il leur a accordé ce signe comme pour leur dire: «Chaque fois que vous avez prié, j'ai été attentif et j'ai agi».

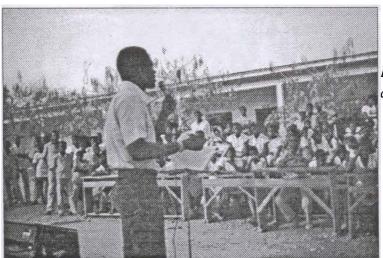
<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Témoignage imprimé, intitulé "L'ami"

Un dernier imprévu nous attend: l'avion qui doit venir nous chercher a été retardé. Il arrivera dans trois jours: lundi matin. Nous acceptons ce contretemps le mieux possible. Les centres de JEM du Gault-Ia-Forêt et de Lausanne avertissent nos familles. Mais notre Père n'a pas encore fini de nous étonner: la petite musulmane n'a pas eu seulement la main guérie, mais toute la moitié gauche du corps, y compris la jambe. Le dimanche matin 21 mars 1983, elle se lève pendant le culte pour rendre gloire à Jésus, et lui donner son cœur, devant toute l'assemblée en fête.

"Qui est comme Toi Seigneur ? Seigneur parmi les dieux, Qui est comme Toi, magnifique en sainteté, Digne de louange Opérant des prodiges ?"



Une équipe de chorégraphie : "L'ami"



Rencontre dans un collège

### **CHAPITRE 10**

# TEMOIGNAGES DE TROIS ETUDIANTES

### • Nelly Chappuis

En faisant l'École d'Évangélisation j'avais, d'emblée éliminé l'éventualité d'aller en Afrique. Il y a une telle différence de culture entre les africains et nous! Il était impossible, à mes yeux, de se mettre à leur portée, de comprendre leur mode de vie et de rendre l'évangile accessible à tous. Néanmoins la volonté de mon Dieu valait mieux que tous mes préjugés... Il était bon pour moi d'aller en Afrique, Dieu me l'a fait comprendre dans la paix. La vie communautaire m'a été fort bénéfique. J'ai découvert que pour vivre librement parmi les autres, il faut éviter toute comparaison, ce qui permet de développer sa personnalité, celle donnée par Dieu, en sachant que chacun est unique. Tout au long du voyage, j'ai appris cette vérité. Quant aux Burkinabé, ils ont été pour moi un exemple. J'ai beaucoup appris en voyant leur sourire, leur gentillesse, leur hospitalité malgré leur dénuement, leur simplicité face à la vie et leur aptitude à se réjouir des tout petits détails de l'existence... J'ai découvert, chez eux, une richesse qui m'aide à vivre la simplicité de l'Évangile.

### • Témoignage de Maryline Visinand (Ansermin)

Le voyage a été pour moi très enrichissant et enthousiasmant. J'ai réalisé combien Dieu nous comble lorsque nous abandonnons ce que nous avons, pour le suivre. A la première étape africaine, il n'y avait aucun confort dans la maison où nous habitions. Nous mangions à même le sol. Mais l'amour et la joie des missionnaires nous ont fait du bien. Ils sont allés jusqu'à nous offrir de la glace à la vanille et du chocolat chaud! Nous recevions un accueil chaleureux à chaque étape et nous sentions l'amour fraternel. A Djibo, j'ai vraiment pu m'identifier au peuple peuhl car une missionnaire a mis à notre disposition une case où nous avons logé pendant une semaine. J'ai pu expérimenter durant ce voyage la fidélité, la protection et l'amour de Dieu. Comptable de l'équipe, je gardais parfois d'importantes sommes d'argent sur moi, mais jamais je n'ai été volée. C'est en toute confiance que j'allais aux réunions en plein air, le porte-monnaie autour du cou. J'ai constaté la fidélité de Dieu, lorsque nous avons dû, en pleine brousse, éteindre le feu sous le véhicule avec notre réserve de citronnade filtrée: nous avons eu soif toute la journée, mais en rentrant, le soir, nous avons trouvé trois caisses de soda! De même, lorsque nous sommes tombés en panne, à 40 km de Bobo-Dioulasso, j'ai prié Dieu intérieurement de nous envoyer un mécanicien. Il était là cinq minutes plus tard!

De telles expériences se sont répétées tout au long du voyage. Nous avons aussi assisté à des guérisons miraculeuses. Des doigts insensibles ont retrouvé leur mobilité, une hémiplégique a recouvré l'usage de son bras et de sa jambe paralysés. Mais mieux encore, j'ai compris à quel point il est indispensable d'aplanir le terrain par un moment d'intercession, avant de partir évangéliser. J'ai constaté que nous pouvions, ensuite, demeurer dans le calme et la confiance même dans les circonstances difficiles. Ainsi lorsque nous avons dû décharger

le bus pour la fouille de nos valises, j'étais remplie de joie et d'amour pour les douaniers. J'ai également ressenti l'amour de Dieu au travers de l'unité qui régnait dans notre équipe, tout au long du voyage j'ai appris à mettre ma confiance en Dieu seul dans tous les domaines de ma vie. Un seul regret quant à ce voyage: les dix semaines et demie ont passé beaucoup trop vite!

## • Témoignage de Sœur Marianne Morel<sup>16</sup>

Pourquoi une École d'Évangélisation ? On peut se poser la question après douze ans de conversion et dix ans de service chrétien. J'ai compris que l'École d'Évangélisation était dans le plan de Dieu à mon égard et qu'elle représentait la suite normale de l'École de Disciples. Ces deux écoles sont complémentaires. J'ai interrompu, provisoirement, ma vie professionnelle parce que j'avais beaucoup de points d'interrogation quant à mon orientation et mon avenir.

Je vivais une période de désert et j'éprouvais une soif intense de révélation de la Parole de Dieu et de croissance spirituelle.

Il est difficile de faire un bilan général de ces six mois, tellement ils furent variés, riches, bénis et... trop courts!

La vie communautaire, à Lausanne et en Afrique, est un excellent moyen de découvrir que l'amour et la connaissance du prochain doivent aller de pair. Le pardon et la réconciliation tiennent une grande place dans la vie communautaire. Grâce aux temps forts vécus en petits groupes, appelés «cellules», nous avons appris, jour après jour, à mieux nous connaître et nous apprécier. Ce temps a été riche en partage de nos problèmes personnels, d'intercession, et aussi de rire et de détente! J'ai été particulièrement bénie et enrichie à Lausanne, en ce qui concerne la connaissance et l'interprétation de la Parole de Dieu. Des orateurs d'horizons très différents, venant des quatre coins du monde ont partagé avec nous leurs connaissances et leur expérience de la vie chrétienne.

J'ai compris, au travers de la diversité des enseignements, qu'il y avait une place pour chacun dans le service chrétien. Chaque cours était un «défi» lancé aux étudiants. L'enseignant démontrait, par sa vie et sa propre expérience, qu'on pouvait relever ce défi, avec Dieu.

Chacun s'était également préparé dans différents ateliers de mime, chorégraphie, chant, évangélisation parmi les enfants et prédication.

Je peux l'affirmer avec certitude: ceux qui ne vivent pas le voyage d'Afrique, après l'École d'Évangélisation, manquent réellement quelque chose. Ce voyage est l'occasion de mettre les cours en pratique. Le dépaysement, l'insécurité, les conditions de vie parfois difficiles, le changement de culture, sont de véritables tests de notre relation avec Dieu.

Nous avons reçu un accueil très chaleureux des églises africaines et des missionnaires. Nous avons vu l'engagement réel de beaucoup et leur soif de grandir dans la connaissance de Dieu. Combien de pasteurs et de laïcs renoncent à tout pour l'avancement du Royaume de Dieu jusqu'aux lieux les plus reculés de la brousse.

Nous avons rencontré, dans un petit village, un pasteur qui a même vendu son vélomoteur pour bâtir les murs de son église!

Pour moi, cette expérience africaine trop courte a été capitale. J'ai compris l'importance primordiale de l'évangélisation du monde actuel. Il est grand temps que l'Église de Jésus-

\_

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Plus tard directrice des Sœurs de Saint-Loup

Christ se réveille et se tienne sur la brèche, la Parole de Dieu à la main! Il est grand temps qu'elle saisisse la volonté de Dieu pour le monde d'aujourd'hui, qu'elle intercède pour le salut des hommes! Sa prière l'entraînera à passer aux actes et débouchera sur un engagement concret.

Nous avons rencontré des hommes et des femmes, en milieu musulman ou animiste, qui ont soif d'Espérance et de Vie. On entend souvent dire, en Europe, que le peuple africain est heureux avec ses coutumes, ses fétiches et ses croyances. Ce n'est pas vrai! Si les dieux africains sont différents des «dieux européens», le besoin du seul et unique vrai Dieu est le même partout. Nous avons tous besoin du Dieu de Jésus-Christ. Comment résumer tout ce que l'on découvre dans cette Ecole d'Evangélisation et au cours d'une expérience de vie en Afrique? C'est impossible! J'ai envie de vous dire comme Philippe à Nathanaël : «Viens et tu verras...!» (Jean 1 :46)

#### LETTRE AU LECTEUR

Je vous remercie pour l'attention que vous avez portée à ces lignes.

13 ans après ces aventures, nous voyons que Dieu a accompli au-delà de tout ce que nous aurions pu rêver.

Des responsables se sont levés et ont implanté à ce jour plus d'une quinzaine de bases en Afrique francophone, allant du Sénégal, pointe ouest de l'Afrique, à Madagascar dans l'Océan Indien.

La formation donnée au travers de l'Université des Nations de JEM offre chaque année plus de cours au niveau de la santé, de l'éducation et de l'évangélisation. Un centre universitaire de 40 hectares est situé au Togo.

Des écoles de Santé envoient leurs étudiants dans des villages où ils sauvent des vies en y enseignant les premières mesures d'hygiène. Ces lieux, par la suite, accueillent l'Evangile avec une très grande ouverture.

A Dakar, un centre médical offrant des soins médicaux et dentaires a été ouvert dans un quartier populeux. Dans la salle d'attente des vidéos chrétiennes permettent aux malades d'entendre, parfois pour la première fois de leur vie, le message du salut.

Le bateau hôpital "Anastasis" visite les grands ports d'Afrique. Ses chirurgiens opèrent cataractes et malformations faciales, rendant la vue et redonnant l'espérance; touchant parfois des villages entiers par la compassion manifestée de façon tangible.

Des milliers de jeunes africains et européens ont participé à la moisson au travers des services d'été, devenus au fil des ans de grandes campagnes d'évangélisation. Le travail de suite s'organise de mieux en mieux, permettant la croissance des églises et parfois l'implantation de nouvelles communautés confiées alors aux pasteurs locaux.

"Les Fabricants de Joie" ne sont pas en reste, leurs équipes sillonnant le continent et même au-delà.

Ce livre à été suivi de deux autres: "Porteurs de Vie" et "Progresser avec Dieu", disponible également en version Acrobat Reader©

Ces deux ouvrages peuvent être utilisé à des fins d'enseignement ouvert à tous, que ce soit en Afrique, en Europe ou ailleurs dans le monde. Cependant, nous aimerions, mon épouse et moi, garder une priorité: l'évangélisation.

Carlo Brugnoli